U d'/ of Ottawa
39003002491966

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/chantillons00gm

499-IP-196

ÉCHANTILLONS

DEC 1 1972

« LES CAHIERS VERTS »
PUBLIÉS SOUS LA DIRECTION DE DANIEL HALÉVY
16

ÉCHANTILLONS

PAR

RAMÓN GÓMEZ DE LA SERNA

TRADUCTION DE
MATHILDE POMÈS
ET VALERY LARBAUD

PARIS
BERNARD GRASSET
61, RUE DES SAINTS-PÈRES
1923

BIBLIOTECA Ottaviense

CE SEIZIÈME CAHIER, LE PREMIER DE L'ANNÉE MIL NEUF CENT VINGT-TROIS, A ÉTÉ TIRÉ A CINQ MILLE SIX CENT TRENTE EXEMPLAIRES DONT TRENTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER VERT LUMIÈRE NUMÉROTÉS DE I A XXX ; CENT EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR FIL LAFUMA NUMÉROTÉS DE XXXI A CXXX, ET 5.500 EXEMPLAIRES SUR VERGÉ BOUFFANT NUMÉROTÉS DE 131 A 5.630

PQ
6613
.04A36
1923

Tous droits de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

PRÉSENTATION

DE

RAMÓN GÓMEZ DE LA SERNA

I

Nous n'avons pas hésité longtemps avant d'adopter le titre qui figure en tête de ces pages. « Morceaux choisis » n'a été prononcé que pour être aussitôt rejeté : à feuilleter le livre, on aurait pu s'y méprendre, et croire que tant de courtes pièces, — et surtout ces épigrammes, ces « haï-kaïs » en prose : les « Criailleries », — étaient en effet des morceaux, des fragments extraits par nous, arbitrairement, de textes plus longs. « Pages choisies » représentait mieux le travail que nous avons fait. Mais un des livres de Ramón Gómez de la Serna dans lesquels nous avons puisé un certain nombre de ces pages est intitulé El Muestrario : « *La Boîte d'Échantillons* », *et nous avons pensé qu'un tel précédent nous conviait à prendre pour titre de notre « Choix » ce mot d'Échantillons, qui décrit*

très bien ce que nous offrons aux lecteurs français : des échantillons de l'ouvrage de notre auteur.

II

Où nous avons hésité, c'est lorsqu'il s'est agi de choisir ces échantillons. En effet, Ramón Gómez de la Serna qui n'a pas trente-cinq ans, peut déjà être comparé, pour l'abondance de sa production, au formidable Lope de Vega lui-même. Je viens de compter les titres de ses ouvrages sur la liste imprimée en tête de son livre le plus récent [1] *: cinquante-neuf ! Desquels dix-huit correspondent à des volumes d'au moins cent cinquante pages ; — les autres correspondant à des plaquettes et à des études-préfaces dont la plupart comportent cinquante pages de texte serré. Or, il fallait nous limiter.*

Nous avons donc commencé par éliminer toutes les œuvres de jeunesse, — ou plus exactement d'adolescence : la première est datée de 1904 ! Non qu'elles soient sans valeur ; au contraire, elles auraient suffi à faire de leur auteur un des écrivains les plus originaux de la littérature espagnole contemporaine ; mais elles sont inférieures aux œuvres publiées quelques années plus tard ; Ramón Gómez de la Serna, qui bientôt allait savoir condenser sa pensée poétique en de courtes notations ou en de brefs chapitres, se laissait aller à une trop grande facilité verbale, cédait trop souvent aux tentations d'un vocabulaire d'une richesse surprenante, pensait trop abstraitement, trop philosophiquement. (En réalité, il faisait la théorie

1. *Variaciones*, Madrid, 1922.

de son art avant d'avoir rien produit de parfaitement net, de « sorti » ; il annonçait, il exposait en termes philosophiques ce qu'il comptait faire, ce qu'il allait bientôt faire ; c'est un cas bien singulier ; s'il avait cessé d'écrire à vingt-deux ans, c'est comme philosophe *qu'il aurait pris place dans l'histoire de l'Espagne).*

De même, mais pour d'autres raisons, nous avons mis son œuvre dramatique en dehors des limites de notre choix. Dans l'histoire de sa production, ses drames (dont aucun n'a été joué, mais qui ont exercé une certaine influence sur le théâtre espagnol contemporain) se placent entre ses Juvenilia et son premier grand livre : El Rastro (1915). *Bien qu'un peu trop dominés par l'abstraction et les idées générales, ils sont intéressants en tant qu'œuvres poétiques, et lui-même a permis qu'on les réimprimât, récemment, en deux gros volumes. Cependant, une scène tirée du « Drame du Palais Inhabité » ou de « La Couronne de Fer » aurait tenu une grande place dans notre anthologie et n'aurait pas suffi à donner de ces pièces une idée exacte. Et c'est pour cette raison-là que nous avons éliminé aussi ceux de ses ouvrages qui ont pour sous-titre le mot « roman », bien que leur publication se répartisse entre les années* 1914 *et* 1922 *et que d'autres soient annoncés ou sur le point de paraître ; un chapitre tiré de « La Veuve blanche et noire » ou de « Le Grand Hôtel », ou bien aurait été insuffisant ou bien — fait de notations brèves et de « criailleries » — aurait donné, de l'ensemble du livre, du « roman », une idée inexacte.*

Nous aurions désiré traduire, d'autre part, un des douze ou quatorze Portraits d'Écrivains (espagnols, français et

anglais) qu'il a composés pour servir de Préfaces ou d'Introductions à des éditions et des traductions de ces écrivains : par exemple son « Charles Baudelaire » ou son « Comte de Lautréamont ». Mais on aurait pu, avec raison, nous reprocher de consacrer à de la critique un espace trop limité pour n'être pas tout entier donné aux ouvrages d'imagination.

III

Restaient ceux que nous pourrions appeler ses « Livres d'échantillons », entièrement composés de pièces détachées, de courts chapitres, et de « criailleries », bien que chacun d'eux ait une espèce d'unité, et pour ainsi dire de personnalité, qui lui est propre. Ce sont assurément les meilleurs livres de Ramón Gómez de la Serna, ceux qu'il s'est mis à écrire dès le moment où il est entré en pleine possession de toutes les ressources de son génie, où il a passé de la théorie à la pratique, et où il a dominé son vocabulaire. Quelques-uns : « Le Rastro » (1915), « Seins » et « Le Cirque » (1917), « Pombo » (1918), « Le Prado » et « Toute l'histoire de la Puerta del Sol » (1920-1921) ont un sujet central qui leur donne une unité matérielle évidente. Dans les autres, qui ne leur sont pas inférieurs : « Criailleries » (1917), « La Boîte d'Échantillons » (1918), « Le Livre Nouveau » (1919), « Variations » (1922), les sujets et les formes sont entassés pêle-mêle. On voit que même en nous bornant à ces livres, l'embarras du choix subsistait. Toutefois, notre dessein étant de donner une idée un peu précise du génie de notre auteur et non pas de présenter un tableau complet de son œuvre et du développement chronologique de

cette œuvre, nous avons pensé que nous pourrions tirer de quatre de ses livres, publiés entre 1915 *et* 1919, *un choix assez complet et assez représentatif. Voilà pourquoi toutes les pages qu'on trouvera ici ont été puisées dans « Le Rastro », « Criailleries », « Seins », et « La Boîte d'Échantillons », quatre des livres les plus importants de Ramón Gómez de la Serna, évidemment supérieurs à tous ceux qu'il avait publiés avant celui qui est le premier en date (« Le Rastro »,* 1915*) et d'un mérite égal aux meilleurs de ceux qu'il a publiés depuis* 1919.

Ajoutons que par l'ordre dans lequel nous avons rangé ces extraits nous avons tâché de donner à notre anthologie l'aspect que présentent, dans les éditions espagnoles, les « Livres d'échantillons » de notre auteur.

IV

Nous aimerions donner dès à présent quelques renseignements sur la personne de Ramón Gómez de la Serna ; mais ce qui importe avant tout, c'est de le situer en tant qu'écrivain : car il est un des représentants les plus marquants d'une génération littéraire en pleine activité, et non pas un fait isolé dans l'Espagne contemporaine.

En effet, coïncidant avec la renaissance de la musique espagnole, il y a eu, dans ces dernières années, une renaissance de la littérature espagnole.

Après un demi-siècle (au moins) de stérilité littéraire, un demi-siècle pendant lequel, — en dépit d'une certaine activité poétique et d'un mouvement romantique parallèle à

celui de la France et de l'Angleterre — l'Espagne n'a produit aucune œuvre ayant exercé la moindre influence sur le développement de la littérature européenne, tout à coup, aux environs de 1898 (1), *on a vu apparaître quelques écrivains grâce auxquels ce pays a repris enfin sa place parmi les grandes nations intellectuelles. L'initiateur de cette renaissance paraît avoir été le Grenadin Angel Ganivet, mort jeune, mais qui a laissé une œuvre importante ; et c'est autour de lui ou immédiatement après lui qu'il faut ranger les écrivains espagnols contemporains les plus célèbres — ceux dont on peut considérer l'œuvre comme achevée : Miguel de Unamuno, Pio Baroja, Azorín, et peut-être (si ce n'est pas sembler leur donner quelques années de plus qu'ils n'ont) Ramón del Valle-Inclán, Antonio Machado et Juan Ramón Jimenez.*

A cette première génération, trois autres sont en train de succéder. Ce sont, en gros : celle des hommes qui viennent d'atteindre la quarantaine ; celle dont les représentants ont de trente à quarante ans : les « Jeunes » ; et enfin, la dernière venue : les très jeunes. On pourrait facilement citer de vingt-cinq à trente noms de poètes, de romanciers, de critiques, de dramaturges et de philosophes, — tous remarquables et dignes d'être connus hors d'Espagne — qui se répartissent entre ces trois générations. Mais à quoi bon citer des noms quand l'espace me manque pour caractériser, même pas ! pour énu-

(1) 1898 est la date du « désastre colonial » (perte de Cuba et des Iles Philippines). Il serait injuste de ne pas citer, parmi les précurseurs de cette renaissance, les romanciers régionalistes, et surtout Benito Pérez Galdós.

mérer, des œuvres ? Ce nombre de vingt-cinq ou de trente écrivains de valeur en dit assez pour le moment.

V

Peut-être n'est-il pas inutile de dire qu'à cette renaissance des lettres correspond, en Espagne, une renaissance de l'art du livre. Ce fut même un des événements, la grande surprise de l'exposition de Florence, au printemps dernier. Madrid, Barcelone et Valence produisent à présent des livres bien imprimés, présentés avec goût, et qui peuvent rivaliser avec les meilleures productions des librairies française, anglaise et allemande. Des classiques espagnols qu'il était, jusqu'à ces dernières années, impossible de se procurer dans des éditions espagnoles, sont maintenant réimprimés et répandus dans toute la Péninsule, par des éditeurs espagnols, dans des éditions comparables, sinon supérieures (comme aspect et comme bon marché) à celles qu'on a faites en Angleterre des classiques anglais.

VI

Pour être complet, cet aperçu de l'état actuel des Lettres Espagnoles doit signaler aussi les rapports plus étroits qui se sont établis entre les littératures américaines et la littérature espagnole. Rubén Dario, dont l'influence sur la renaissance de la poésie espagnole contemporaine a été assez grande, fut un des principaux facteurs de ce rapprochement ; et à présent, à côté de l'École hispano-américaine de Paris, il y a une

École Hispano-américaine de Madrid, dont l'influence ne peut manquer de se faire sentir dans tous les centres intellectuels de l'Amérique latine.

Enfin, dernier mais non moindre symptôme de cette renaissance : l'activité des érudits espagnols qui étudient les monuments de l'art et de la littérature nationales ; et l'activité des traducteurs espagnols qui à présent interprètent, non plus seulement les écrivains français, mais aussi, et en nombre considérable, les écrivains anglais, allemands, russes, scandinaves, italiens, portugais et catalans.

VII

Nous pouvons maintenant situer l'œuvre et la personnalité de Ramón Gómez de la Serna. Pour être bref, nous dirons qu'il est, dans la seconde génération après celle de 1898, *c'est-à-dire : parmi les « Jeunes », une figure de tout premier plan. Et c'est une figure tout à fait caractéristique de cette renaissance des Lettres espagnoles.*

Ainsi, nous pouvons imaginer les Romantiques d'Espagne, — à l'exception de Larra, dont l'œuvre a exercé une influence sur la génération de 1898, *— comme des gens enfermés dans Madrid, enfoncés dans la vie locale, préoccupés de politique et de soucis de carrière, ignorant complètement la Province espagnole, et de l'Etranger ne connaissant guère que la France, et la connaissant mal, c'est-à-dire juste assez pour imiter, et quelquefois plagier, ses écrivains de second plan, les seuls dont ils avaient entendu parler. Enfin, à peine des « nationaux » ; des « locaux ».*

Au contraire, lorsque nous arrivons aux écrivains de 1898, *nous trouvons des Espagnols qui sont aussi des Européens, au bon sens du mot : non pas des gens niaisement entichés de « cosmopolitisme » et disposés à suivre servilement et sans critique les modes intellectuelles de l'Etranger, mais des esprits qui se sont donné une solide culture puisée dans les classiques de leur littérature nationale, qui connaissent bien leur pays, et qui, en même temps, ont été attentifs à ce qui se faisait en dehors de leur pays. Exemple : Angel Ganivet, dans l'œuvre de qui, à côté des « Hommes du Nord » et des « Lettres de Finlande », nous trouvons l' « Idearium Espagnol », « Grenade-la-Belle », et ce livre si profondément espagnol, « Les Travaux de Pio Cid ».*

Avec Ramón Gómez de la Serna, cette tradition des hommes de 1898 *s'est continuée et développée. Madrilène de naissance, d'éducation et de résidence, il connaît cependant très bien la Province espagnole : grandes villes, petites villes et villages ; tandis que, par ses fréquentes promenades et ses séjours hors d'Espagne, et par ses lectures étrangères, il a pris contact avec tout l'Occident : Italie, France, Angleterre. Chose plus rare encore chez un Espagnol : il connaît le Portugal, est en relations avec les écrivains de Lisbonne et d'Oporto, et choisit souvent la charmante station d'Estoril pour ses séjours d'hiver.*

Toute cette culture et toute cette expérience se retrouvent dans son œuvre, et en constituent, à côté de la vie quotidienne et du fonds humain universel qui ne cesse d'être, chez lui, au premier plan, la matière-première. Pour qui a lu ses livres sur Madrid, cette ville a cessé d'être celle que nos Romanti-

ques nous avaient appris à voir. Elle n'a pas moins de couleur et d'attrait, mais ce sont une couleur et un attrait différents, auxquels les parties les plus modernes contribuent.

De la vie espagnole et de son pittoresque, on peut dire la même chose. Là aussi, « Ramón » (ainsi qu'il se plaît à signer ses livres, — un peu comme Walter Whitman a voulu s'appeler « Walt ») a complètement renouvelé la matière. C'est lui, et non plus Théophile Gautier et George Borrow que le touriste doit lire avant de visiter l'Espagne, s'il veut comprendre ce qu'il verra, jouir de son voyage, et « se reconnaître ». (Cela ne diminue en rien, du reste, les mérites purement littéraires des ouvrages romantiques français et anglais auxquels je fais allusion ; je veux dire simplement que R. Gómez de la Serna est par excellence l'interprète de l'Espagne contemporaine. Récemment, il m'écrivait qu'il était sur le point de se rendre à Ségovie pour y achever un livre : voilà un trait qui indique l'écrivain qui connaît bien les ressources de son pays, l'homme qui sait se servir de son pays.) L'Espagne moderne, c'est l'Espagne de « Ramón ».

VIII

Il n'est pas moins remarquable comme interprète de paysages urbains étrangers à l'Espagne. Si, perdant de vue notre but, qui est de donner une idée générale de son œuvre, nous nous en étions tenus à ces aspects particuliers de son art, nous aurions pu aisément extraire de ses livres, non seulement un « Madrid » et une « Espagne », mais encore un album de « Villes de l'Empire d'Occident » ; en effet, dans ses Portraits

d'Ecrivains anglais et français, dans ses Lettres de Voyages réunies à la fin du Tome Ier de « Pombo » et ailleurs, nous aurions pu trouver de quoi faire un très joli volume de « vues » de Londres, Paris, la Riviera française, Venise, Rome, Naples, Florence, Genève, Lisbonne, etc.

IX

Mais, encore une fois, ce sont là seulement des mérites accessoires, des aspects secondaires de son talent, et pour tout dire, des conséquences de sa vision poétique du monde. C'est ce qu'on devait attendre d'un écrivain « livré à l'image », abandonné à « cette objectivité subjective qui lui est propre » (j'emprunte ces propres paroles aux « Fragments d'un Journal intime avorté », Variaciones, p. 112) ; de ce sensualiste mystique pour qui l'objet et le son qu'il rend en nous sont tout ; pour qui l'important, c'est la « trivialité » que tout le monde peut voir et qui passe inaperçue ; pour ce poète qui exprime volontairement, par choix, cela qui, pour tout le monde, « allait sans dire ». Ainsi, au cinématographe, ce qui l'intéressera, la seule chose qui attirera son attention, ce ne sera pas le drame ou la comédie, rebut et purgation d'une vieille littérature romanesque, ni le travail des acteurs, ni les décors préparés ou choisis, mais tout à coup, dans ce jardin, ces deux papillons qui ont traversé le champ de l'objectif...

X

« L'objet et le son qu'il rend en nous » ; c'est ainsi que je traduis une de ses expressions familières : « El objeto y su greguería ». Et cela m'amène à parler de la difficulté que présente la traduction de ce mot « greguería » qui revient si souvent dans les livres de R. Gómez de la Serna, qui sert de titre à un des plus importants, et par lequel il désigne ce genre d'épigrammes sans pointe, de haï-kaïs en prose, cette forme qu'il a faite sienne. Il avait d'abord songé à d'autres mots, dont la traduction est facile en français ; dans ses premiers livres, nous trouvons des « Moments », des « Regards », des « Ressemblances ». Mais il ne fut satisfait que lorsqu'il eût rencontré ce terme plus précis de « greguería ».

« Cris confus, clameurs dont on ne saisit pas l'articulation » dit le dictionnaire de Salva. « Brouhaha », dit celui de Darbas et Igon. « Criaillerie », dit celui de Bustamante. Les dictionnaires espagnols disent : « Rumeur confuse et soudaine », et donnent en exemple : « la greguería *des enfants qui sortent de l'école », « la* greguería *des perroquets dans une forêt tropicale », etc. Le mot français « rumeur » tel que le définit Littré (« bruit qui s'élève tout à coup ») en serait une version assez convenable, mais il a d'autres sens, propres et figurés, qui obscurcissent celui-là. Nous avons songé à « ramage », « jacasserie », « piaillerie », et dans une note à quelques morceaux traduits par M^me^ B. Moreno, M. Latour-Maubergeon et moi (les premiers traduits en France) et publiés dans la revue « Hispania », M. Ventura Garcia Calderón*

proposait le mot « algarade ». Il y eut à ce propos un article dans un journal de Madrid, dont la conclusion était qu'aucun des mots français proposés n'était l'équivalent exact de « greguería ». Nous avons maintenu, faute de mieux, le premier choisi, « criaillerie », qui a l'avantage d'avoir le même nombre de syllabes et une certaine ressemblance de son avec « greguería ». Mais c'est une « criaillerie » dont il faut exclure toute idée de mécontentement ou d'aigreur ; une criaillerie intérieure, psychique, la haute et brève rumeur que fait en nous la sensation provoquée par l'objet, une criaillerie dont « Je suis odeur de rose » est en quelque sorte l'archétype philosophique.

XI

Voici du reste quelques-unes des définitions que R. Gómez de la Serna donne de la « greguería » :

« Elle est tout dans un livre ; nous nous en sommes aperçu en lisant les livres à haute voix : car ce n'est que lorsque nous en sommes arrivé à cette espèce de « criaillerie » avortée qu'il y a dans les gros livres, à cette unique « criaillerie » qui est l'unique chose qui soit un peu nette en eux, c'est seulement alors que nous avons vu l'intérêt de tous les auditeurs coïncider...

« Notre âme est faite de criailleries, et si on pouvait l'observer au microscope, — un jour on le pourra, — on verrait vivre, circuler et vibrer en elle, comme sa seule vie organique, un million de criailleries...

« Pour surprendre le secret de Polichinelle des criailleries,

il faut commencer par rappeler notre âme à sa bonté et à sa crédulité premières. Et cela est parfois si difficile ! Pour comprendre les criailleries, — ou plutôt, non pour comprendre leur sens littéral, qui est tellement clair que cela déroute — mais pour comprendre de quelle façon elles sont une surprise, pour voir qu'elles sont, sans aucun sérieux, quelque chose de dramatique et de réjouissant tout à la fois, il faut que nous nous repentions et que nous démentions en nous-mêmes bien des choses dont bien des gens croient qu'elles ne demandent ni repentir ni correction : il faut n'être pas trop le professionnel de rien ; il faut posséder parfaitement une âme saine, bien submergée en nous, railleuse, pleurarde et solitaire. Pour entendre, lire et voir les criailleries, il est nécessaire d'avoir un esprit libre, c'est-à-dire de ne pas refuser à notre esprit sa propre extension, son vide, sa confession spontanée, sa sottise distillée, son indépendance... La criaillerie est ce qu'il y a de plus casuel dans la pensée... La criaillerie est un regard fécond qui, après avoir été enfoui dans la chair, a donné son épi de mots et de réalités... »

XII

Une étude critique de R. Gómez de la Serna nous entraînerait trop loin et serait déplacée dans une Présentation. Donnons plutôt, avant de prendre congé du lecteur, ces quelques détails biographiques auxquels nous avons déjà fait allusion.

L'activité et la puissance de travail de R. Gómez de la Serna sont remarquables ; l'œuvre considérable qu'il a déjà

accumulée, les immenses lectures qu'elle suppose, les recherches qu'ont dû nécessiter des ouvrages en partie documentaires comme « Le Prado » et « Toute l'Histoire de la Puerta del Sol », les études préparatoires à la composition des Portraits d'Écrivains espagnols, français et anglais, — tout cela montre un labeur matériel, — des heures à la table de travail, — auquel on ne peut comparer que celui des Balzac et des Eugène Suë. Surtout si on sait que, depuis cinq ou six ans, R. Gómez de la Serna fournit chaque jour un et quelquefois deux articles à des quotidiens de Madrid ; articles d'inactualité : « Variations », Disparates », « Bouquets de criailleries », etc. Nous ne sommes guère habitués, en France, à trouver des poèmes en prose dans nos grands quotidiens, et cela nous donne une haute idée de la culture du grand public espagnol. Cependant, il faut observer qu'à ce niveau élevé de la presse quotidienne correspond une dépression profonde en ce qui concerne la presse hebdomadaire et mensuelle : les grandes revues littéraires sont rares en Espagne et les revues d'avant-garde, jusqu'à ces toutes dernières années, n'existaient pas. Il y a, du reste, dans l'assiduité avec laquelle il collabore à la presse quotidienne, un désir de propagande, cordial, amusé, un besoin d'exercer son métier aussi publiquement que possible, qui est très sympathique.

Pour fournir cette somme de travail et trouver cependant le temps de vivre, il a depuis de longues années pris l'habitude d'écrire aux heures où on est le moins dérangé : la nuit. En fait, sa journée (quand il est chez lui, à Madrid) commence à deux heures de l'après-midi et finit au jour levant, ou au grand jour, mais toujours après l'aube, sur laquelle il a pu

écrire un livre entier, l'ayant vue plus souvent qu'aucun de ses confrères, passés ou présents. La chambre de « Ramón », éclairée toute la nuit, et Ramón travaillant sous cette lumière, voilà une des choses auxquelles, sûrement, songent ceux qui le connaissent, quand il leur arrive d'être éveillés, ou de se réveiller, entre deux et cinq heures du matin. Et quand on voyage et qu'on arrive au petit jour dans une ville, on imagine la fenêtre de Ramón, éclairée dans le petit-jour, là-bas à Madrid, comme un feu de navire à l'avant de l'Europe.

Valery LARBAUD.

LE RASTRO

Oh ! si vient l'impossibilité de défaire !

I

Le Rastro n'est pas un lieu symbolique ; ce n'est pas non plus un simple coin local. Le Rastro est, dans ma synthèse, cet endroit aimable et dramatique, dérisoire et grave, qu'il y a dans les faubourgs de toute ville, où viennent s'entasser les vieilleries hors d'usage. De telle sorte que, si les villes ne sont comparables l'une à l'autre, ni par leurs monuments, ni par leurs tours, ni par leurs richesses, elles le sont du moins par ces déchets nés d'elles.

C'est pourquoi les lieux où j'ai le mieux saisi sur le fait la mystérieuse identité du cœur humain par toute la Terre ont été les *Rastros* de ces villes où je suis passé ; j'ai vu là, résolu avec une ineffable facilité le schéma géographique du monde naturel.

II

Oh ! ce « marché aux puces » de Paris, Avenue Michelet, grande coïncidence de tout Paris, somme tragique de son histoire, de sa galanterie, de telle rue émouvante, de telle nuit, de tant d'autres choses encore, dans un pêle-mêle, une confusion, une incohérence profonde !

Oh ! ce marché juif de Londres, en plein quartier de Whitechapel, dans le Middlesex, où vient se niveler toute la grande ville, où se détendent et s'abîment toutes les choses regardées au cours des longues promenades pleines de curiosité et d'attention haletantes.

Oh ! cette boutique de Milan, sur la place du Vieux-Marché, se dérobant, toute petite, mais intime, mais consciente, de cette conscience supérieure et suprême des Rastros !

Et à Venise, cette échoppe opaque, pleine de choses de Rastro, et les canaux pareils à des parages de Rastro, à la surface comme au fond : au fond, les innombrables objets échoués à cause de leur poids ; à la surface, ces choses flottantes, informes, douteuses, dont les eaux regorgent...

Et à Naples, ces éventaires dominicaux dans le quartier des pêcheurs, ces éventaires indiciblement divers, bourrés de lamentables choses quotidiennes, où j'ai eu, si loin du Rastro familier, la révélation de la même assiduité des choses, de la même pauvreté et de la même bassesse, prise sur le fait, des hommes, — du même anéantissement de tout !

Et ce coin de Florence, lorsqu'on a traversé le Pont-Vieux en allant du côté de la banlieue, où nous avons eu l'impression de trouver, épuré et corrigé de simplicité, l'Enfer ampoulé, déplorable, injuste et cruel de Dante, où l'excessive tension artistique de la ville semblait se relâcher, se défaire, avec une secrète fatigue, indicible, insoupçonnée, mais tellement sincère !... Et ce bric-à-brac de Pise, où se réfugiait et se coudoyait toute la ville, la Tour Penchée la première, comme vaincue et résignée, dans le fond ténébreux, paisible, éternel et accessible de la boutique !... Et ce magasin minable de Rome, où toutes les choses se moquaient de l'éternel refrain de « La Ville Éternelle », et où tomba aussi, définitivement, notre impression du Forum en ruines au milieu d'un bric-à-brac d'autres idées, indébrouillable et apaisant !...

Et à Genève, cet étalage derrière la fenêtre luisante sous la crudité lumineuse de la neige, si cordial dans cet après-midi qui nous dispersait à force de promenades dans les rues neigeuses, entre les maisons hermétiques et chastes, — comme il nous fit sentir, (comme partout ailleurs la rencontre du Rastro) la possession de la ville ; comme nous y avons trouvé tout à coup, comme dans le sexe de l'une de ses prostituées, l'apaisement et la satiété de cette curiosité fallacieuse qu'avait, de loin, suscitée en nous le mystère de la ville, de ses choses, et de ses femmes, et de ses hommes !... Et pareillement, que de « Rastros » encore à l'étranger et dans la province espagnole, tous également dissolvants, et tout apaisé dans tous !...

III

Le Rastro est toujours le même espace battu de la ville, plat ou en pente, une grotte marine ou une boutique marine, — ce qui est la même chose, — une plage close et sale où la grande ville, plus exactement : les grandes villes, et les villages anonymes, viennent déferler, s'abattre, se laminer comme la mer sur la plage, se laminer jusqu'à la mort, si mincement, et en abandonnant sur le sable des restes fortuits, des déchets impassibles qui restent là, repoussés, immobiles, jusqu'à ce que le reflux en entraîne quelques-uns. Le Rastro est animé d'un mouvement marin, mais non pas d'une mer quelconque, mais d'une mer enfermée comme la mer Noire, une mer aux eaux épaisses et répugnantes, et cependant les eaux les plus bleues qui soient, une mer comme ça, centrale, emprisonnée par tout un continent, mais qui, invisiblement, communiquerait avec les autres mers ; une mer continentale, secrète, salée, qui, par un chenal étroit, une ruelle, déboucherait simplement sur la molle plage du Rastro, pour ouvrir, à ras de terre, sa main toute pleine de choses.

IV

Et de quelles choses ! Des choses charnelles, intimes, émouvantes, bénignes, lointaines, prochaines, distinctes ; des choses si révélatrices dans leur insignifiance, leur

simplicité, leur trivialité, leur mondanité. « Merveilleuses associatrices d'idées ! »

Quelle attitude que celle de ces choses enchevêtrées, échevelées, amoncelées, niaises et bébêtes. Tout s'est également tempéré, rien n'est désormais religieux, imprégné de cet esprit sanguinaire et envieux des Dieux ; rien n'est prétentieux non plus, de cette dure et tyrannique prétention de l'art, si plein d'un affligeant et pesant orgueil, avec ce sceau divin qu'il imprime de force et ces implacables devoirs esthétiques auxquels il astreint. Ici, tout ça s'évanouit, s'épure, se dégonfle, donne sa démission. L'impureté, la chute complète, totale, radicale, entraîne une contemplation pure et simple.

Tout, dans le Rastro, est pour l'âme une purgation idéale qui la calme, la nettoie, l'adoucit, la détend, l'emplit de bon sens, et pour que ce bon sens lui-même ne s'y incruste pas à son tour en fanatisme, il lui offre un facile soulagement.

Les choses du Rastro ne sont pas, comme le croit le vulgaire, dans une situation précaire. Non, leur moment est le moment de paix et de charité, après l'exode et la vie mauvaise, et toutes tant qu'elles sont s'y détendent et s'y aèrent, comme dans le repos final.

V

Les choses du Rastro ne sont pas des objets d'antiquaire ; elles ne connaissent pas cet orgueil, cette valeur

hypocrite, cette autorité conventionnelle, sociale, arbitraire, qui s'attache aux choses dans ce douloureux internat des boutiques d'antiquités, confortables, vaines, fourbes, cancéreuses, sordides.

VI

Ce ne sont pas non plus des objets de musée, — ce qui serait pour elles la perte irréparable. Car c'est dans les musées que les choses tournent à l'éternel, deviennent impossibles, pleines de moqueries, exigeantes, autoritaires. C'est dans les musées que s'évapore leur pouvoir d'émotion et de renoncement ; où, ayant perdu la faculté de se défaire, et de laisser voir ce qu'il y avait en elles, leur forme devient dure, étrange, pessimiste, exaspérée. C'est désormais en elles une tragédie sans dénouement, comme cette tragédie que voudraient prolonger éternellement les dévotes de village qui viennent de perdre un parent et conserveraient éternellement son cadavre dans la maison, si on les laissait faire. Il y a dans les musées une atmosphère contre-nature qui fait éclore les vices, les sadismes séniles et pusillanimes, les égoïsmes atroces et méfiants, les corruptions dénaturées ; et parmi tous les musées, les musées archéologiques sont les plus endurcis, pleins comme ils le sont de classification, de sérieux, d'obscurité, d'angoisse, d'aveuglement, où les choses vaincues, soumises, déprimées, étouffées, perdent leur grâce et leur sens sylvestre, se dessèchent, privées de ce contact avec la terre

qu'elles retrouvent si bien dans l'atmosphère salutaire du Rastro, dans laquelle elles se laissent aller à leurs impulsions spontanées.

VII

Ce ne sont pas non plus des ruines historiques et transcendantes que ces choses du Rastro. Ce serait vraiment trop !... Et puis, dans les ruines, il reste toujours quelque chose qui pervertit, un résidu de leur hypocrite domination ; elles ont encore trop de cohésion ; elles sont trop persuadées de leur destin plein de tyrannie ; il n'y a pas assez de convictions, assez de rébellion individuelle dans chacune de leurs pierres.

Les ruines du Rastro, au contraire, désagrégées, abandonnées à leur solitude et à leur conscience suprême, abdiquent, entendent raison, se résignent à la simplicité ! Et comme la simplicité peut se comparer à tout, il se trouve que, par la culture qu'on leur impose, le petit espace qu'elles occupent, elles corrigent en nous les idées vastes et soporifères et vides des grandes images, ces grandes images qui dilatent l'esprit, qui lui donnent la terrible maladie des dilatations : « dilatation de la douleur », « dilatation de l'anxiété », dilatation de l'idée humaine du temps convertie en idée inhumaine et poignante qui donne des douleurs foudroyantes et suraiguës », etc., etc. Les ruines du Rastro montrent à nu, collées et inculquées à leurs débris, les idées les plus curieusement curatives dans leur

médiocrité. Elles finissent par être comme des vestiges de quelque chose de grand, des restes de cathédrale, des restes d'une importance incalculable, qui finissent par nous inspirer cette certitude que, parmi tant de petites pierres, se trouve la Pierre Philosophale, — vulgaire caillou des rues.

VIII

Le Rastro n'est pas non plus un endroit pour les touristes, il ne figure pas dans les Baedeker ; jamais les guides ne sauront l'interpréter. Ce n'est même pas un lieu d'excursion où aller avec des amis tout en causant. Car la conversation, genre littéraire sans ressources profondes, hypocrite, impudent, rend les hommes inconsidérés, sournois, claudicants, relaps, incompréhensifs, et laisse le champ libre au rire malicieux, à l'injustice, à des faux-pas qu'il faut expier dans la solitude la plus absolue pour retrouver la loyauté et l'ouverture d'âme. Au Rastro, cette conversation ignoble, inévitablement contrainte et mesquine, se prête à de si faciles excès, à des conclusions si gratuites, des exclamations si stupides, des « mots » si vains, des présomptions si aveugles, qu'il faut y retourner bien des jours, et *seul*, pour retrouver la vision indicible et la grande éloquence, manifeste au Rastro comme nulle part ailleurs...

*
* *

LE CARROSSE FAMILIAL

Au centre de la grande cour des encans est arrêté, échoué, le grand carrosse familial. Il revêt ici une haute dignité. C'est un de ces carrosses d'évêque qui furent d'abord un des luxes de la grande avenue de la capitale. Puis il devint un carrosse de voyage avec ses vastes lanternes tragiques dans la nuit ; ensuite il alla vivre dans la propriété des maîtres, à la campagne, et servit à les promener, tiré par un paire de mules, dans les environs.

C'est l'énorme carrosse que dans les romans de Ponson du Terrail et d'autres romans de bandits d'eau-forte, vigoureusement dramatiques, les fugitifs ou les poursuivants, pressés d'arriver à Paris ou à la demeure mystérieuse au plus dense de la campagne, firent passer à travers notre âme, laissant en elle de profondes ornières. C'est le carrosse auquel les contrebandiers ont crié : « Halte-là ! » ; le carrosse dans lequel un conspirateur s'est enfui ; dans lequel une jeune femme enlevée par son amant vécut ses plus grandes minutes, serrée, abandonnée sur l'épaule de l'homme audacieux ; le carrosse dans lequel le duelliste se rendit, en compagnie de son médecin, au lieu de la rencontre, et dans lequel il revint livide, blessé, défaillant ; le carrosse de l'extrême-onction, solennel et plein de lenteur ; le carrosse de ce « petit vieux à favoris, avec un chapeau haut-de-forme à mentonnière et à rubans qui

pendaient par derrière, et de cette petite vieille à figure de tête-parlante, coiffée d'un petit chapeau à brides ».

Il n'y a plus qu'une seule lanterne, et elle est cassée, avec deux carreaux bleus sur les côtés. Par-dessous, dans la région des fesses, il est peint en gris-perle. Tout en lui est exagéré : les paracrottes, les roues, le siège, les bordures du caisson. Il participe de l'exagération de certaines modes anciennes, des chapeaux, des manteaux, des habits, des chaussures, et même des manières. La livrée bleue du siège est déchirée. Les fenêtres sont grandes, haletantes, comme les fenêtres d'un vieux château vide et délabré... Sa toiture crevassée ne s'ouvre pas. Il est pesant, asthmatique, plus large que long, comme un corbillard.

Une curiosité enfantine, cette curiosité qui nous fait retourner plusieurs fois les choses et voir en elles un fond lointain, nous approche de ces carrosses, nous fait chercher le reflet oblique du contre-jour de leurs vitres, collant au verre nos mains arrondies en œillères, pour voir les personnes qui sont dedans, des personnes qui doivent avoir l'air d'être en carton ou en cire, des personnages d'autrefois, avec des yeux de verre, pleins de raideur et de politique, et qui attendent qu'on ait réparé l'accident arrivé au carrosse, ou que le carrosse puisse franchir l'obstacle qui l'avait arrêté, ou qu'on amène et qu'on attelle les chevaux frais du relais.

Mais il n'y a personne. Cela est terriblement, glacialement visible. Les banquettes grises, ou bleu marine, laissent voir la bourre des coussins, qui blanchit déjà. Il n'y a personne ; mais la place, son espace rempli d'identités éter-

nelles, c'est cela qui nous laisse tout pleins de confusion, faisant pénétrer en nous tous ces autres soupçons plus indicibles encore. Oh ! petit abîme douillet et superficiel !

Ce carrosse roide et pathétique, presque liturgique, bien qu'il soit ainsi profané et avili au milieu de ce bourbier, nous laisse tout saisis et nous obsède au point qu'il devient notre carrosse. Ce carrosse a compliqué notre existence, nous a coiffés d'un chapeau comme celui de Goya, nous a tragiquement ridiculisés, grotesquement déguisés, comme ces mères qui déguisent leurs enfants bon gré mal gré, et pendant un moment, nous nous sommes trouvés à l'intérieur du carrosse les mains liées, soumis, domptés par son étrange séduction intime... Et, dépeignés, tordus, détraqués, vieillis, nous sommes demeurés devant le carrosse, à apprendre, pour une autre occasion, à ne pas nous approcher trop près des vieux carrosses, de peur de perdre la tête.

Il restera là, comme d'autres avant lui, beaucoup de temps, ou fort peu, et un jour il disparaîtra sans qu'on sache comment, car une des choses que malgré toute notre assiduité nous n'avons pas réussi à voir, ç'a été l'arrivée ou le départ de ces carrosses. Surtout, nous aurions aimé les voir s'en aller, tirés par des chevaux d'Albert Dürer, des chevaux silencieux avec des grelots sans ballant, les chevaux blancs qui, avec une légèreté fantastique, doivent les conduire aux régions blanches.

*
* *

De temps à autre, on voit un chat empaillé. Perdue cette agilité, cette lucidité spirituelle qui lui sont propres il apparaît gonflé, tuméfié, opaque... On comprend que le chat, étant esprit pur, l'absence de sa vie ne laisse rien derrière elle... Il n'y a pas d'animal qui, une fois empaillé paraisse plus dégradé, plus objet de vieille peau, que le chat.

... Un ex-voto blanc, plus blanc, plus cireux, plus en chair d'enfant mort, plus ex-voto que jamais. Ces ex-voto demeurent une des choses les plus inoubliablement livides et blanches que nous ayons vues, parmi les choses sombres et brûlées du Rastro... Devant ces ex-voto, on sent se formuler une question : Cela serait-il efficace si on suspendait de nouveau devant le Christ miraculeux le même ex-voto qui a déjà servi ? — Certes. Tout consistera dans la prière qu'on dira, une prière comme celle-ci par exemple : « Seigneur, vous voyez si je suis humble, puisque c'est de là, de la Vallée du Rastro que vient cet ex-voto ; vous voyez bien, Seigneur, que je mérite ce qu'à peine je pouvais demander... »

***

LE POSSIBLE

Ce qu'on voit surtout, c'est ce qui pourrait y être, ce qu'il est possible qu'on y rencontre, ou ce qui a pu y être. Ce n'est pas la fantaisie qui nous fait voir le possible, mais une étrange certitude qui ne perd pas contact avec la réalité la plus stricte. Les routes larges, communes et trompeuses de la fantaisie, grâce auxquelles on pourrait arriver à tout faire coïncider ici, corrompraient l'émotion vraie par leur excès de pittoresque, par leur odieuse recherche de l'effet.

Parmi ces choses possibles qu'on soupçonne au Rastro avec une réelle insistance, il y a : la mâchoire sarcastique de Schopenhauer, le manuscrit qu'Oscar Wilde perdit dans un fiacre et dont il n'entendit plus jamais parler, les effets, les vestiges personnels des héros des romans, les choses par exemple de ce chercheur de l'absolu du roman de Balzac, celles des personnes de Dickens et les objets de leurs maisons ; toutes les choses que le petit vieux du « Canard Sauvage » d'Ibsen gardait dans son grenier, le corbeau d'Edgar Poë, empaillé et silencieux, etc., etc..

Ces conjectures ont quelque chose d'inopportun et d'arbitraire, mais ce qu'elles expriment ne laisse pas d'être raisonnable... On soupçonne ici la présence des objets qui décoraient excessivement, étonnamment, cette chambre qui fut la nôtre dans cet hôtel français. Nous plaçons ici ces bibelots que nous voyions dans notre

enfance, chez cette vieille dame amie de notre grand'mère Nous abandonnons ici les restes, — habit, montre, soulier — de ces suicidés que nous eûmes le malheur de voi morts : l'un noyé et les deux autres frappés d'une balle C'était un souvenir dont nous ne savions que faire.

Choses lointaines, choses vues dans cette petite ville choses de mauvaise humeur, choses dont nous avon seulement entendu parler. Quelques-uns de ces objet que nous soupçonnons là finissent par s'en prendre vio lemment à notre sensibilité, comme s'ils étaient proches comme s'ils nous désiraient, — comme l'objet qu'il cherch aveuglément s'en prend au magnétiseur et l'assaillit inté rieurement, le conduit, le possède.

Tout est possible dans le Rastro, et dans cette possi bilité, tout repose, s'en va, nous rassérène. Ainsi on gagne en tranquillité, parce que les choses les plus obsé dantes, les plus adhérentes et même les plus inattendues se pacifient de cette façon, se séparent à jamais, librement de nous et soulagent notre âme encombrée d'elles.

Au Rastro, il y aura bientôt, tombé et tranquille, u aéroplane ; et cet homme automatique que prépare l civilisation viendra au Rastro, lui aussi.

*
* *

LA PETITE PLACE FINAL

... Ici, on se pénètre de la véritable absence, de l'absenc complète de la ville. Nous restons là comme si nous n'avion

ni père, ni mère, — comme si nous ne les avions jamais eus, — sans honneur, sans histoire, sans propriété, sans emploi, et nous pensons que notre chambre pleure en nous attendant et que cette femme, — à quel point elle est vaine et à soi toute seule ! C'est comme si nous regardions par la fenêtre blanche et sans paysage qui donne sur les limbes. Il y a une dissipation tellement satisfaisante de l'âme dans l'air du lieu, que nous demeurons sans mouvement, un peu évanouis, convertis en une statue d'une matière éternelle, dans une vaste concentration en nous-mêmes, vaste parce qu'elle n'est pas hermétique, puisque, pendant qu'elle dure, nous n'avons pas de limite qui sépare notre vie intérieure du monde extérieur...

CRIAILLERIES

(GREGUERIAS)

Dédicace particulière

A . . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

La dédicace particulière est le genre littéraire le plus difficile et le plus malheureux, le genre impossible, laborieux, le genre à chevilles, anodin, inexpressif, sudorifique. C'est un genre hypocrite et c'est pour cela qu'il est si difficile à cultiver dans la dédicace que nous écrivons en tête du livre où nous nous sommes efforcés d'être sincères. La plupart du temps, elle nous répugne, et cependant, il faut qu'elle soit selon les règles. Nous arracherions sans trève le feuillet de la dédicace, si nous avions un nombre suffisant d'exemplaires pour continuer, toute notre vie, à arracher la page de garde avec la dédicace récrite et

corrigée en vain. Comment feindre sans honte ? Comment mettre un mot affectueux pour cet homme insupportable ? Comment, à cet homme intelligent, dire tout ce que nous voudrions lui dire ? Comment nous rapprocher assez intimement de ce bon ami ? A cette femme adorable, comment ne pas lui dire tout ? Comment sortir des dédicaces vulgaires des livres creux ? Comment, en un mot, définir tel homme sans se tromper ni deviner trop juste ?... Pardonnez toujours, vous les initiés, excusez, corrigez la maladresse des dédicaces. La dédicace, chez celui qui la souhaite le moins imparfaite, doit être simplement un acte de bonne volonté, une trève sincère, un oubli, une galanterie clémente, puisqu'il nous faudra tous mourir et qu'à cause de cela nous méritons quelquefois — mais seulement quelquefois — une absolution générale. Dans la dédicace, il doit y avoir de l'optimisme ; il faut même que nous y goûtions l'ivresse de pouvoir *donner* un livre, — ce livre auquel nous avons tant travaillé ! C'est pourquoi le moment de la dédicace est celui où il faut être sans arrière-pensée, sans malignité, et se détacher, se reposer en une compagnie fortuite et inévitable, prendre un ton affectueux même avec l'éternel Judas, — tel le propriétaire d'une vigne célèbre qui, après avoir conservé une bouteille pendant de longues années, la débouche pour ses amis et connaissances.

Il est plus facile de dévêtir ou d'écorcher un agneau que de déshabiller un enfant endormi.

Le dimanche, chaque ville est une ville de canaux, ces canaux tristes, vert-d'eau, du dimanche, ces canaux qui coulent au fond des rues et sur lesquels tout le monde vogue lentement... Le dimanche ouvre les écluses qui retiennent les eaux hors de la ville.

Les petites Japonaises ont des figures de petites pleureuses, de petites filles qui viennent de pleurer ou qui sont prêtes à pleurer sous un prétexte quelconque, ou tout au plus qui sourient de ce sourire fin, émouvant, qui transparaît sous un cabochon de larmes. Si nous avions une petite Japonaise, nous nous efforcerions de ne jamais la faire souffrir, et nous lui dirions doucement, tendrement : « Petits yeux tout petits, enfant gâtée, astrolabe, Madame des Fossettes-et-de-la-Moue-prête-à-pleurer, viens ici, tout contre moi ».

Dans les laiteries on élève toujours une belle grande fille en double-crème.

Pauvre petit Pierrot, celui-là qui, élevé au-dessus de sa condition par le lustre de ce costume si digne et si émouvant, et parfaitement déguisé, avec la figure blanche, poétique et spirituelle de Pierrot, se laissa trahir par un instinct plus fort que son déguisement et, se baissant, ramassa un beau mégot qu'il mit dans la poche de son costume... C'est le Pierrot le plus triste, le plus navrant

celui, de tous ceux que j'ai connus, qui avait les grelots les plus mélancoliques !

Souvent les laquais ne sont pas des laquais pour de bon, mais des mannequins immobiles, assis tout droits comme s'ils avaient au derrière une petite pointe de fer qui les maintient rigides et les fixe à leur siège, comme les cochers des voitures-jouets de notre enfance.

Ces fenêtres des courtisanes, fermées, profondément endormies, avec leurs blancs volets intérieurs fermés dans la clarté si complètement éveillée de l'après-midi, évoquent un sommeil profond, aux cernes immenses. Et il convient en effet que ces femmes qui traitent leur propre vie avec le maximum d'indifférence, opposent leur sommeil à toute cette vigueur des hommes et des femmes qui passent dans la rue, dans la pleine lumière et en plein après-midi.

On dirait que dans le sommeil notre cœur va mourir comme un ouvrier qui se refuserait à travailler sans repos de jour et de nuit, au fond d'une mine aveugle et humide, humide de sang.

Les souliers marchent tout seuls... Ils avancent, dans la nuit, sur leurs pointes, sans craquer, et se glissent le long des plinthes. On ne le sait pas, on ne les a jamais

pris sur le fait ; mais on le pressent, et beaucoup de preuves convaincantes le font soupçonner ; on les trouve loin de l'endroit où ils devraient être, tout à fait à l'écart ; parfois l'un des deux seulement s'égare ; on le cherche partout et on le découvre enfin fort loin, dans le couloir, parfois dans la cuisine ou dans quelque coin ignoré où l'on ne peut pas comprendre comment il a pu s'aller blottir ; tantôt, ce sont les deux qui disparaissent, et on peut croire alors qu'ils sont partis pour ne plus revenir. Où disparut cette paire à moi qui était encore presque neuve ? C'est un des mystères que je n'ai jamais pu éclaircir, le plus profond de tous.

Par erreur, nous nous sommes trouvé pris, une fois, entre la porte cochère fermée et les portes d'appartements de la maison inconnue, pris comme ces chats qui miaulent désespérément. Nous avons eu très peur d'effrayer le locataire qui allait rentrer, très peur d'être mordu par la concierge terrorisée ; nous nous sommes senti prisonnier pour la vie, coupable de haute trahison, condamné à mort et mis en chapelle, perdu, fini, — jusqu'à ce que nous ayons pu nous évader enfin et enfiler la rue, comme l'oiseau ou la mouche enfermés un moment dans une main.

Un bas dont une maille s'est rompue donne à la jambe plus de charme encore, plus d'humanité, la montre plus mortelle, plus enfantine... C'est une incorrection qui atténue cette correction de carton-pâte que prennent les

jambes dans les rapports habituels et protocolaires de la vie sociale.

Oh ! s'il y avait une heure de plus dans la journée, une heure exceptionnelle, une heure par dessus le marché, la vingt-cinquième heure !... Nous n'avons besoin que de cette heure de plus. Pendant cette heure-là, nous achèverions tout.

Cela nous surprend, nous surprend. toujours, que le cœur soit à gauche et non pas à droite. Ne serait-il pas moins débile s'il était à droite ?

La chute des épingles à cheveux des femmes est quelque chose d'inquiétant pour nous, mais non pas pour elles. Les épingles à cheveux sont toujours prêtes à tomber, nous les voyons suspendues à un cheveu, toutes dehors, toutes sorties, comme dans les coiffures des Japonaises ; nous les en prévenons mais elles sont apathiques et lentes pour les retenir... La première fois, elles ne font pas attention à notre avertissement ; la seconde fois, elles font semblant de n'avoir pas entendu, et après il nous faut leur dire : « Pas ici », plus haut », « Plus haut », « Un peu plus bas », « Ici », jusqu'à ce qu'enfin elles les trouvent... Nous devrions nous corriger de cette manie de les empêcher de perdre leurs épingles à cheveux, de les obliger à les rentrer, et les laisser tomber sans rien dire... Après tout, de même

que les feuilles qui tombent des arbres sont une perte superflue, peut-être que la chute de leurs épingles à cheveux les rafraîchit et les renouvelle. Mais nous ne nous corrigerons jamais, et à chaque instant, nous reprendrons notre litanie : « Vous perdez une épingle à cheveux », « Tu perds une épingle à cheveux ».

Tout à coup, dans les jardins, nous voyons un serpent dans l'herbe. Il présente une longue rangée de ces taches métalliques, qui sont toutes pareilles à celles qui ornent le dos des serpents. A quelle espèce de serpents appartient-il ? C'est le tuyau d'arrosage, silencieux, étiré, qui prend le frais, le serpent paisible et nullement venimeux des jardins de ce pays où il n'y a pas de serpents.

Les pins, la nuit, sont des arbres de Noël, et si nous osions nous faufiler entre eux, nous pourrions atteindre quelqu'un des jouets accrochés à leurs branches.

Le Diable est toujours à nos pieds, accroupi à la façon grotesque d'un singe. Nous, les hommes décidés, nous avons réussi à l'enchaîner, comme les bohémiens attachent leurs singes. Parfois — il faut l'avouer — nous agitons le tambour de basque, pour l'amuser et le voir bondir, et, de temps à autre, pour amuser le public et pour nous amuser nous-mêmes. Même retenu par sa chaîne et apprivoisé, il nous joue quelques menus tours : fait tomber notre

canne, notre chapeau, défait le nœud de nos souliers et, entre autres choses, se plaît à nous troubler au moment de bourrer notre pipe ou de rouler notre cigarette, nous faisant ainsi perdre une grande quantité de tabac qu'il recueille, attentif à tout ce qui tombe ; car c'est ce tabac frais, perdu pour nous, qu'il fume.

Les rues sont plus longues la nuit que le jour.

Par cette soirée où le ciel, les arbres et les rues sont de mauvaise humeur, sont sans désir, se répète une vieille et lamentable soirée de lycéens internes.

La durée de la matinée change tous les jours.

Parfois, dans les fontaines des jardins publics, il arrive que l'un des dragons ou des dauphins, ou des tritons qui crachent l'eau, ne fonctionne plus ; il agonise et de sa bouche ne sort qu'un mince filet sans force, sans vie... C'est là une négligence infâme ; si on ne peut le sauver, lui rendre son jet primitif, on devrait l'achever. Libéré de son existence mortelle, sans une goutte d'eau désormais, il entrerait dans sa vie éternelle de simple monument de pierre.

Le silence n'est pas *notre silence*, ce silence dans lequel nous devons être plongés pour le comprendre et dont

nous nous faisons une idée mesquine. Le silence est Dieu ; il durera plus que tout le reste ; dans l'éternité, il vaincra. Le silence savoure ses voluptés les plus profondes dans la solitude, quand nous ne sommes pas là pour le déranger ou le distraire. Bien des fois il m'est arrivé de laisser le silence seul, et de m'en aller dans la rue pour ne pas le gêner, le laissant maître chez moi, libre de baiser les femmes des tableaux, qui sont ses femmes à lui.

Le k est une lettre qui mord, qui tenaille, avec ses mandibules de krokodile. Pauvre voyelle sur qui fond ce k agressif, refermant sur elle ses fortes pinces.

Le whisky est l'arnica de l'estomac. Il a la saveur de l'arnica, et il est doux de savourer cette saveur, comme si nous pansions dans le fond douloureux et désespéré de notre âme ce qu'il y a en elle de blessé.

Dans les tableaux qui représentent la Vierge donnant le sein à l'Enfant, celui-ci devrait, pendant qu'il tette, jouer avec l'autre sein, qui est ce que font les enfants.

Le crépuscule met un tel silence dans la demi-obscurité, un tel détachement, un tel renoncement, quelque chose de tellement immatériel, qu'il y a un moment où la chambre semble être solitaire, inhabitée, *sans nous-même*. On s'est tellement imprégné de mutisme, tellement abandonné à la

mort de la lumière, à son secret, à sa décomposition fluide et invisible, qu'à l'instant où l'on veut se ressaisir, *on n'est plus*. On s'est évanoui, en tant que pure et simple conscience de la chambre elle-même ; quelque chose de semblable au mystère de la métempsychose ou de la désincarnation s'est opéré ; nous avons été comme peu à peu absorbé par les murs ; nous nous sommes retiré.

Souvent, à la fenêtre, nous nous trouvons hésitants entre deux désirs... La jeune fille qui passe, accompagnée de sa bonne, est jolie et porte des bas transparents ; mais la bonne, avec le carton à musique sous le bras, a de petits seins vifs, agiles, sautillants et trottinants, retenus, comme une jeune pouliche, par les bretelles de son tablier blanc. Laquelle des deux regarderons-nous le plus attentivement ? Nous balançons un instant, et finissons par les regarder chacune d'un œil, l'œil droit pour la plus jolie.

Lorsque, étendus sur la plage ou en rase campagne, nous avons longuement regardé un ciel sans nuage, ce ciel immobile et diaphane des fins d'après-midi, nous nous sommes senti mort, fixant le vide de nos orbites vides, regardant le ciel comme doit le regarder la terre, peuplée peut-être de regards semblables.

La boussole est un être invraisemblable, que Dieu lui-même dirige. Son âme vaste et lucide m'a toujours stupé-

fait. On dirait une relique miraculeuse, une relique de Dieu, enfermée dans son reliquaire de verre... On ne doit pas jouer avec la Boussole, ni la maltraiter ; ce serait maltraiter une étoile-de-mer d'une sensibilité extraordinaire. La Boussole est pétrie de sorcellerie ; en la maniant autrement, en lui donnant des lettres d'une signification plus étendue que ses N. S. O. E., elle dirait bien d'autres choses.

La neige, au printemps, remplit les jardins de choux-fleurs à troncs verts et à têtes blanches.

Au fond de l'eau des étangs sommeillent des choses tombées là par hasard, et qui doivent être en train de se transformer en bêtes, en des sortes de têtards informes ; des choses pleines d'une vie lente et tentaculaire.

Le train bouleverse la notion de fidélité... Dans la nuit du train, Elle, sans nul doute, alors que le regard soupçonneux la suit encore, commence à céder imperceptiblement, s'incline, et protégée par toute l'impunité du lieu, abandonne un peu ses yeux... Et l'infidélité du voyage en mer? Cette infidélité au-dessus de l'abîme et de la mort, dans la solitude absolue et l'éloignement, ingrédients irrésistibles et plus que suffisants pour l'âme la plus farouche... Devant cette infidélité sans remède, la folie, sans remède aussi, se déclare ; la folie physique et mortelle.

Comment elles semblent passionnées, au milieu de la rue sombre et grise, ces fenêtres où s'exalte une rose très rose, une rose entièrement rose, toute seule au sommet d'un rosier chétif, et qui semble fixée artificiellement à une fausse tige, à un bout de bois long et sec !

Tout le monde a vu la vie. Ce regard sur la vie a une importance telle que tout le monde assemblé n'arrive pas à l'imaginer. Tous les non-nés ne souhaitent que cela, ne veulent que cela : voir la vie... Oh ! s'ils voyaient et touchaient la vie, peu leur importerait mourir. Ce désir de tout ce qui est non-né est ce qui pousse l'homme vers la femme, car les non-nés désirent des yeux neufs, et leur désir est irrésistible.. Les non-nés connaissent, éprouvent encore la véritable gratitude que mérite le seul fait de voir... Mais les hommes déjà nés ont perdu cette notion de reconnaissance, de contentement et de satisfaction parfaite que le fait de voir mérite.

L'eucalyptus est un arbre pour la foi... Si un jour je me sens mourir, je demanderai, comme les malades qui réclament Lourdes, qu'on me porte sur une civière jusque sous le pavois des feuilles languides, des feuilles d'un eucalyptus, pleines de science et de la substantielle doctrine de la vie.

Sur les champs inégalement éclairés par la lune, on dirait qu'on a mis à sécher une grande quantité de linge blanc : draps, chemises et pantalons de lune.

S'asseoir sur les marches des grands édifices les jours de soleil est quelque chose de somptueux... Elles ont un air de gradins de la gloire, ou de gradins de la vie. Elles rappellent ces chromos dans lesquelles chaque échelon correspond à un âge de la vie, bien que, sur ces escaliers des édifices publics, tous les gens soient mêlés, assis sans ordre, surtout les vieillards. Comme ils regardent la vie bien en face, ces gens assis sur les larges escaliers de pierre des édifices publics ! Comme il est grave et fondamental, ce tableau citadin !

On serait fâché de tuer cette mite qui vole... Elle a une robe de soie écrue, et elle est pleine d'une vie que nous ne pourrions pas imiter ; car il se peut bien qu'on arrive à imiter le mécanisme des grands animaux, mais non pas celui des très petits, chez lesquels le point dynamique de la vie est plus subtil, plus ingénieux et plus inquiet.

Dans les vaccins des brunes, comme dans ceux des blanches, il y a un point, une veilleuse incandescente, qui éclaire les sinuosités voluptueuses, qui est chez elles comme un phare subtil, et comme le « contrôle » qui garantit que la chair est réellement de la chair.

Pourquoi les oiseaux ne se couchent-ils pas, comme le font les hommes lorsqu'ils posent leur tête sur les oreillers ?... Cela fait que même leur mort paraît douce, parce

qu'en mourant, ils se couchent enfin, s'étendent, se reposent complètement.

Je ne sais d'où me vient le souvenir d'un ariston, d'un ariston plus profondément ariston que les autres, de l'ariston que j'ai aimé comme un petit garçon aime une petite fille... Je ne sais plus dans quelle excursion de mon enfance je l'ai entendu... Mais de cet ariston qui joua pour moi dans la plus grande solitude, comme s'il avait joué tout seul et spontanément, procèdent ma poétique et ma dramaturgie.

A l'aube les églises sont des églises de village... Petites églises tranquilles, nouvellement nées, propres, étrangement ingénues au milieu de la grande ville.

Lorsque, vers le soir, les toits sont tout festonnés de lumière, nous voyons le coucher du soleil, un pauvre coucher de soleil, quelconque, mais qui contient le coucher du soleil sur la mer, sur la montagne et sur la plaine... Ce qu'il nous faut, c'est le prétexte offert par le couchant ; cela nous suffit, car nous portons en nous la mer, la montagne et la plaine.

A cette dernière heure de la nuit, avant-coureuse de l'aube, les pas dans la rue résonnent profondément, comme des pas en sabots.

L'homme qui se marie essaie de satisfaire par l'expiation son désir de femme.

Quand nous passons le rasoir sur le cuir, nous éprouvons l'invraisemblable terreur que le bras ne nous échappe et que nous ne nous coupions en deux, tout net, par le travers de la poitrine. Cette peur du rasoir et de son efficacité sans limites n'a pas sa pareille.

Dans les longs tunnels, il nous semble traverser le Léthé en compagnie d'inconnus réunis par le hasard sur la même barque... C'est comme un avant-goût de ce qui nous attend... De sorte qu'en nous regardant les uns les autres sous les tunnels, nous nous sentons fraternels et affectueux, et fils d'une même destinée. Aussi, le premier tunnel, apaisant les antipathies réciproques, nous réconcilie-t-il. Sous le tunnel, nous nous donnons un baiser, nous et cette femme que nous n'avons pas touchée, que nous ne toucherons jamais.

La tristesse d'accompagner un ami à la gare est une double tristesse. Dans le train monte une image de nous, — surtout si nous sommes montés un moment dans le wagon de notre ami — et le train emporte cette image en même temps que lui. C'est pour cela qu'au sortir de la gare, nous nous sentons comme désubstanciés et diminués, incapables de nous retrouver, comme si nous venions

de prendre congé non d'un autre, mais de nous-mêmes. Écœuré de la ville, plein d'un désir de voyage, quelque chose de nous s'est enfui, sans billet, comme un voyou, caché sous la banquette. Nous écrira-t-il ? Nous écrirons-nous ? Arrivera-t-il ? Arriverons-nous ? Reviendrons-nous ?... Nous ne pourrions pas expliquer comment se termine cette crise, comment nous nous réincarnons en nous-mêmes, comment nous revenons de cet évanouissement de ne nous être pas retrouvés.

Voir que le tramway où nous sommes peut écorner un bœuf, le voir passer juste au ras de la corne est une des choses qui nous émeuvent le plus terriblement. Quelle douleur ! Comme nous souffririons tous de cette souffrance indicible !... Et où donc ? Comment ! dans nos cornes ? Qui ose se risquer à dire cela ? Mais c'est bien ça, oui... Il faut le dire ; nous ne sommes pas marié et nous pouvons le dire. Cela nous fait mal d'y penser ; nous avons mal à une racine obscure, improbable ; nous avons mal à une corne.

Pour savourer un tendre regret, on a envie de manquer un rendez-vous...

C'est un regard compatissant que les fenêtres jettent à la rue les jours de neige, un regard mélancolique, mais égoïste, d'un égoïsme mûri par cette mélancolie.

***

LA CRÉATURE IMPOSSIBLE

Lorsqu'un incendie se déclare, il arrive quelque chose de terrible, de plus terrible que l'incendie lui-même, de plus terrible que de savoir que dans les greniers quelqu'un est en train de griller, ou qu'un bébé est en train de mourir, dressé sur sa couchette parmi les flammes, le bébé indifférent, sans regard, devenu tout d'un coup un voyant, plein d'un sens précoce de la vie, avec des yeux de personne mûre, sa plainte de jouet mécanique devenue la lamentation déchirante, pleine de l'expérience de la vie, d'un homme ou d'une femme ; non, ce quelque chose de plus terrible que tout cela, c'est qu'on sort sur une chaise cette créature impossible, à demi-rongée, atteinte d'une maladie sans nom, d'une lèpre plus terrible que la lèpre, et qui vivait au fond de la maison, dans un coin insoupçonné, dans la cave immonde. Sa vue suffit à épouvanter. Il lui manque la moitié du visage, son nez est camard comme celui de la mort, tout son corps n'est qu'une tumeur monstrueuse. Elle ne sortait pas depuis des années ; personne ne la voyait ; elle restait immobile ; mais à l'heure de l'incendie, l'instinct vital s'est déchaîné en elle ; elle a hurlé et ses yeux se sont éclairés d'une intelligence qu'on n'y voyait jamais ; ses mains ont vécu avec violence, comme essayant de se raccrocher au bout imaginaire de quelque chose dans un effort vain mais obstiné, avec cette agitation,

ce tortillement de queue, ce mouvement mou de tout le corps qu'ont ces vers qui se sentent tout soudain à l'air libre, arrachés au centre de leur pomme.

Des yeux transigeants, géniaux et purs nous regardent quand nous passons dans les lieux plantés d'arbres ; les yeux parfaits et triangulaires, sans le sourcil humain, qui s'exaltent et se peignent sur les peupliers blancs... Pendant un bon moment, nous sommes restés à les contempler nous demandant quelle sorte de Providence nous regardait à travers eux.

Le marchand mort vit dans la boutique, repasse les comptes pendant la nuit, se couche sur le comptoir, désigne du doigt ce paquet de ceci ou de cela qu'on ne trouve pas.

Qu'il est émouvant, le cerceau de ce pauvre petit garçon, de ce petit ouvrier vêtu de bleu qui conduit la grande roue de voiture à l'atelier !

Il est remarquable que les jardiniers aient l'idée d'arroser aussi les statues nues, la pierre « à poil » des cariatides qui soutiennent les vasques, et des nymphes qui se cachent entre les massifs... Il y a une sensualité fraîche et claire dans ce tuyau d'arrosage qui lance tout le rude jet d'eau brillante sur les seins durs, les nuques solides

et les fesses rondes... On dirait que cette douche froide, violente et prolongée donne de la vigueur aux statues... C'est un bonheur, les matins, d'assister à ce spectacle, qui est comme celui d'un bain authentique de la Diane qui court à travers les jardins du matin.

*
* *

ASTRONOMIES

Il y a une étoile où il n'y a qu'une maison, une maison toute seule, d'architecture semblable à celle des fermes andalouses, toute blanchie à la chaux, les fenêtres et les portes toujours fermées.

Cette étoile est pleine de sommeil et on la voit fermer ses yeux.

De cette étoile, comme d'une fenêtre éclairée, sort un son de violon.

Cette étoile-là, pleine, exubérante, n'était pas ainsi naguère. Cette étoile-là est enceinte.

Cette étoile est une jeune fille nue qui se balance sur une escarpolette accrochée au ciel, et dont le trapèze ne se voit pas sur le fond obscur du ciel, (comme la petite fille

de cette carte postale indécente, et nous ne saurons jamais le chemin qui conduit à elle.)

Dans cette étoile, il y a un oiseau aux couleurs invraisemblables et au chant suave, le chant sans fin, le chant des nombres... Sa cage, qui est l'étoile, se balance comme une cage d'or.

Sur les planètes obscures, on profite de la lumière pour écrire ses nostalgies. Les étoiles, elles, ne méditent pas, elles n'écrivent pas, elles brûlent dans leur exubérance, dans leur sensualité. Une fois éteintes, l'heure de l'évocation, de la compensation par la plume et par la pensée, arrivera pour elles, et elles passeront désormais leur vie à se souvenir du temps où elles étaient étoiles.

Les étoiles ont une majesté sans égale... Elles sont toutes en robe de bal, avec des éventails de plume, couvertes de parures, et leurs manières sont très aristocratiques.

Quelques-unes se dévêtent, comme ces femmes provocantes qui, après un coup d'œil à la pleine campagne toute noire, se déshabillent devant la fenêtre ouverte... Il y a un plaisir furtif et clandestin à regarder, de l'ombre, ces fenêtres ouvertes, car il y a des moments où on leur voit tout.

La voie lactée est la rue des bazars splendides, dans cette ville mi-Constantinople et mi-Tokio qu'est le ciel. Quelles choses admirables on vend dans ces magasins illuminés par les lustres arabes et de grands globes laiteux qui portent en caractères peut-être chinois, peut-être arabes, les noms délicats : voiles, feux de Bengale, colliers de verre, croissants, objets de volupté, crèmes, pilules, remèdes contre le dépit, bagues en pierres de lune et en autres pierres inconnues ici. Les femmes ne regardent la Voie Lactée que parce qu'elles devinent tout cela, et qu'elles voudraient que leurs amants le leur achetassent tout.

Dans cette étoile vient de se commettre un crime.

Des étoiles sont tombées quelques-unes de ces statues qu'on a découvertes dans les excavations les plus profondes. On y voit en effet des Belvédères, des Parthénons, des Portiques, des Colonnades, et des statues encore intactes dont le marbre brille d'une lumière dure, marmoréenne, incandescente qui va bien au marbre ; nous nous doutions déjà que les marbres sont quelque chose qui s'est éteint.

***

LE CROCHET A SERRURES

Cette femme coquette, son mari l'enfermait dans la chambre abandonnée et sans fenêtre et donnait dix tours

de clé. Cependant, il apprit qu'elle s'échappait. Comment? Comment pouvait-elle ouvrir, puisqu'il la fouillait, qu'il n'y avait dans la chambre personne qui pût l'aider, et que personne n'entrait pour lui porter secours ? Il la guetta, la vit sortir, et lui dit : « Je te pardonnerai si tu me dis comment tu as ouvert. » Elle hésita, mais comme son mari était un homme redoutable, elle se décida à lui avouer la vérité. Elle mit son petit doigt dans le trou de la serrure et fit jouer le pène. C'était son passe-partout, et le mari regarda, stupéfait, la main aux doigts effilés, pareille à un trousseau de crochets à serrure.

***

PREUVES D'AMOUR

Il l'aimait. Avec son couteau de chasse, il avait couvert les arbres et les dossiers des bancs des jardins publics de son nom : CARMEN, CARMEN, CARMEN, CARMEN, CARMEN, CARMEN, CARMEN, CARMEN, CARMEN, CARMEN, CARMEN, CARMEN, CARMEN... Mais un jour, avec ce même couteau tranchant et pointu qui lui avait servi à graver profondément son nom dans tous les jardins publics, il fut obligé de la tuer, et il le fit, dans son paroxysme d'amour, comme s'il avait, une fois de plus, gravé un CARMEN plus profond.

En voyant, la nuit, le bureau du télégraphe éclairé, nous avons l'impression de voir la lumière dans la cham-

bre d'un malade en danger de mort. Pour un peu, nous entrerions demander comment il va, quel est le bulletin du jour...

Notre lampe de travail ressemble, plus qu'à toute autre, à celle des cordonniers... Ce quinquet qui ramasse la lumière et la verse à poignée, et cette obscurité de la chambre tout autour, tout ça c'est notre intimité, à eux et à moi, et puis, il est aussi comme le nôtre, le travail pénible et toujours plein de hâte des cordonniers.

A voir ces chars et ces tombereaux chargés qui vont perdant une partie de leur charge en chemin, nous pensons qu'en arrivant au but, ils arriveront vides. Nous nous disons pourtant que cette infortune sera compensée, pour eux, par le fait qu'ils sauront du moins s'en retourner sans s'égarer, n'ayant qu'à suivre la traînée qu'ils ont faite et par laquelle ils se sont saignés à blanc.

Pitoyable deuil, celui des hommes qui portent un brassard noir !

La glace du miroir de l'entrée est une glace stupide, froide, subalterne, sans cordialité ni familiarité. Triste glace de passage, avec laquelle on n'échange qu'un regard d'indifférence, de désaffection, superficiel, un regard d'homme qui met son chapeau d'aplomb ou qui arrange sa

cravate... C'est une glace où nous avons un visage provisoire, un visage dont nous ne tenons pas compte.

La nuit, dans la rue large, dans les rues les plus larges, nous marchons sur leur ciel comme sur une lande immense... Le ciel nous attire, nous y montons, et nous nous perdons en lui.

On a peur, la nuit, de regarder les femmes qui sont au coin des rues ; on a peur de rencontrer on ne sait quelle femme qu'on aurait pu aimer, celle que nous allons chercher peut-être, peut-être celle-là qui, peut-être, n'a fait que semblant de mourir...

Le pis, c'est d'être maladroit ou d'être trop logique quand on pense. Généralement, il se fait dans la tête un tel remue-ménage d'idées que celui qui pense ainsi demeure troublé, troué, la tête asphyxiée par cette poussière d'idées un long moment... Ce n'est pas ainsi qu'on trouve la pensée, mais avec beaucoup de prudence et en conservant les vides qui se font dans la tête... Il faut apprendre à marcher sur la pointe des pieds dans la tête, sur la pointe des pieds et avec une lanterne sourde, comme un voleur.

Oh ! que mes assassins ne me jettent pas à l'égout ! S'ils ne font pas cela, je leur pardonne, et puisse ce pardon

profond les absoudre devant les juges... Mais qu'ils ne jettent pas mes restes à l'égout, ça non !

Oh, ces pauvres petites filles, écrasées, comme par une marquise de perron, sous leur lourd chapeau surchargé... Elles portent ce chapeau en équilibre comme le commis de la pâtisserie porte le château en sucre... Pauvres petites si sérieuses avec leurs lèvres froncées !

Les roses-thé fleurent le matin d'un jardin convalescent sous un ciel d'automne ; elles donnent la sensation d'un jour d'automne dans un luxueux hôpital de beautés et d'esprits.

Les ampoules jaunes qui éclairent les rues de province leur donnent un air de dénuement spirituel, de langueur et de pauvreté que ne leur donnerait pas la lune, ni même l'obscurité... Cet éclairage précaire les remplit d'une peine, d'une agonie, d'un abandon de lumière qui n'est pas la lumière, qui est la lumière municipale, la lumière sans essence, une lumière qui semble plus vieille que toute autre lumière.

Un bossu a l'air d'un humoriste qui se moque de nous et dont nous ne pouvons pas nous moquer parce que ce serait ignoble.

Les graineteries dégagent une douce odeur, un parfum sensé et nutritif ; ce sont les boutiques les plus nobles de la ville, celles qui valent, semble-t-il, ce qu'elles paraissent valoir. En elles résident la sincérité, la droiture, toute la Castille...

Les femmes les plus intéressantes sont celles qui traversent notre rue en suivant celle qui la croise.

Les jours à ciel floconneux sont doux, moelleux, enjoués et limpides... Sur la laine de ces moutons célestes repose notre tête et s'allonge notre pensée... Nous nous couchons sur le ciel, comme sur une plage, et regardons, couchés sur le dos dans les cieux, d'autres cieux plus hauts.

En voyant ces photographies intercalées dans le guide de la ville, ou ces cartes-postales de la ville, nous avons une grande envie d'être un des passants qu'elles perpétuent en train de traverser les grandes places ou de flâner sur les trottoirs... Nous aurions donné n'importe quoi pour être un de ces citadins choisis et favorisés par le sort, et qui donnent tant de vie à la ville, qui la représentent mieux que personne, qui en seront les passants éternels... Se trouver dans ces photographies, c'est une chance, c'est un choix providentiel ; nous nous y verrions mieux que dans tout autre dédoublement : dans notre attitude citadine et attendrissante de tout petit habitant de la grande ville.

On va aux fêtes de nuit pour y trouver une Sainte-Vierge, une Immaculée Conception en châle de Manille, et on en ramène une grande garce effrontée.

Tous les après-midi, nous voyons les écolières se dire adieu, au coin de la rue de leur pension, avec ces baisers des êtres qui ne voudraient pas se séparer, qui ne voudraient pas s'éloigner chacun vers un lieu différent, qui voudraient suivre le même chemin, aller ensemble, et qui pourtant, doivent se séparer... Doux et mélancolique conflit de chaque après-midi !

Oh ! le pianiste aveugle de ce café-chantant, qu'il était séraphique, qu'il était aveugle, qu'il était sage, qu'il était patient, et comme il concédait une indulgence plénière au café ! Comme il oignait et sanctifiait ces femmes vêtues de percale !

Comme ils sont bien les enfants de la ville et ses familiers, et de pacifiques sujets du Roi, et d'authentiques gens du lieu, ceux-là qui donnent à manger aux canards des jardins publics... Combien d'après-midi nous sommes allé à quelque parc pour voir les canards et pour voir les enfants leur jeter à manger... Nulle scène mieux que celle-là n'exprime un plus candide et plus intime urbanisme.

Quand nous passons devant les portes basses et larges de ces petits palais tout battant neufs qui sont les postes

des pompiers, nous éprouvons le désir insensé qu'un incendie fasse soudain s'ouvrir les quatre portes — comme il arrive à certains jouets dans les tirs forains — pour voir s'égrener et courir les voitures rouges avec leurs couronnes d'hommes aux casques impériaux. Par la terreur réelle qui le rehausse, et par son agilité, ce spectacle a la grâce guerrière des antiques légions romaines.

En été, on ne devrait pas fumer : c'est mettre du bois au feu.

Il doit y avoir une blonde inouïe, aveuglante à force d'être blanche et blonde, affolante en vêtements noirs... Je l'imagine vous tuant lorsqu'elle se déshabille, vous tuant rien qu'en se laissant voir, vous tuant d'un éblouissement.

Quelle odeur de morue sèche ont les dévotes !

Il suffit de dire « cornemuse » pour que sonne la cornemuse, avec ce son prolongé et élégiaque qui emplit les vallées et les bois. Ce mot de « cornemuse » fait naître une étrange mélancolie.

Dans la lune, on est toujours en pleine représentation de cinématographe public. C'est de la lune que nous est venue cette invention du cinématographe.

Il est amusant de songer à quel point les médecins sont des raccommodeurs de pantins ; seulement, les pantins leur disent : « Docteur ».

Un effet de couleur et de lumière qui ne pourra jamais être rendu, c'est, sous le soleil de midi, l'effet d'un cyprès se détachant sur un mur fraîchement blanchi à la chaux. L'effet de ce vert concentré et puissant sur le blanc, où la chaux vit et s'allume dans la lumière, est d'une exaltation délirante.

Le gaz des réverbères, qui brûle parfois avec une plainte amère, semble répondre au gémissement des choses lointaines, enfouies, et surtout à la plainte des trains lointains, au long cri de leurs coups de sifflets, et à la plainte des rails blessés sur certaines courbes.

Elles savent que les décolletés, au plus fort de l'hiver, peuvent être mortels, mais il y a chez elles un peu de désir de suicide, de désir de mourir en pleine jeunesse... Si la mort les aime parce que leur décolleté lui plaît, pourquoi ne la suivraient-elles pas ?

La lune sale, jaunâtre, transparente, translucide, un peu éteinte de certaines nuits, on la regarde comme on regarderait une horloge de monument public, en y cherchant l'heure, les aiguilles, les chiffres romains du cadran.

Les femmes voudraient remonter leurs bas, comme le font les petites filles, avec ce geste rapide et décidé de relever la jupe jusqu'à la cuisse, — toujours un peu grasse, — et de tirer sur la jarretière et sur le bas.

La lune qui donne de face, en plein, sur la maison endormie, on dirait qu'elle tire, ou qu'elle dessèche, le sommeil de la maison ; on dirait qu'elle l'évapore ; on dirait qu'elle va donner à ceux qui y dorment une terrible insolation de lune... Sous cet éblouissement de lune, on doit mal dormir, comme quand nous dormons et qu'on nous regarde.

Comme elle trompe, comme elle agace, la bouche qui a l'air de sourire et qui ne sourit pas !

Le « bonne nuit » des enfants est idéal... Quand les enfants vont se coucher, la nuit devient propice, cordiale, rêveuse ; leurs rêves la parfument.

Oh ! notre porte-plume vient de tomber ! Nous regardons avec une consternation profonde l'abîme du parquet, car nous savons tout ce que cette chute signifie d'irréparable... La plume s'est suicidée, cela n'est pas douteux, elle s'est suicidée : car le porte-plume tombe toujours sur la pointe, sur la tête, comme les hommes quand ils se jettent par la fenêtre.

Pour travailler, il faut ôter sa bague, qui est comme un anneau de forçat qui nous retient, qui nous distrait, qui ne nous laisse pas toute notre liberté. Ma prose libre a besoin d'être libérée même de cela.

Nous sommes tellement habitué à la Castille que lorsque nous nous asseyons sur les plages, il y a des moments de lumière douteuse pendant lesquels le navire lointain qui émerge de la ligne nette de l'horizon, sur le dos le plus lointain de la mer, nous apparaît comme un château ou comme une petite tour d'église, de celles qu'on voit sur les confins de la Castille.

Comme la pointe des magnolias, les bouts des seins, à force d'être manipulés, deviennent noirs... Mais malgré tout, même avec ses bouts de seins noircis et comme brûlés ainsi que les magnolias, la femme est encore plus enivrante, peut-être...

Cet homme qui porte une si grande vitre sur l'épaule, on dirait que la vitre va couper ses vêtements et descendre à travers lui, le partager en deux moitiés parfaitement sectionnées.

En automne, sur le toit des voitures qui passent au centre de la ville, il y a des feuilles tombées des jardins, Nous les regardons avec plaisir, parce que c'est là un sou-

venir qu'on nous apporte, à nous penchés au balcon et loin des jardins, un délicat souvenir des champs et de leur doux automne.

Ce qui lui fait le plus de peine au naufragé, c'est, sans aucun doute, de ne pas pouvoir raconter comment « cela » s'est passé, comment il s'est noyé.

Oh ! quelles rides le corset imprime dans la chair ! De quel émoi et de quelle pitié nous sommes pris en les voyant, comme si nous voyions des traces sanglantes, des traces douloureuses, de profondes ecchymoses, des traces de griffes !... Mais au bout d'un court instant, on s'aperçoit que ce n'était rien, qu'elles s'effacent rapidement, qu'elles n'y sont plus.

Dans le regard de l'homme vers les cieux et vers les cimes, il y eut toujours, complet et parfait, tout le secret et la réalisation de l'aviation.

Les statues debout sur leurs piédestaux changent de position, à la dérobée, — car il serait intolérable et absurde de penser qu'elles restent toujours immobiles, et elles portent tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre... En les observant de près on verra qu'elles s'appuient parfois sur le pied gauche, parfois sur le droit.

Quelle sensualité rustique, splendide et libre que celle des ronces ! Il y a quelque chose d'admirable dans leur fécondité prodigue, désintéressée, sans maître, qui s'offre aux enfants et aux vagabonds.

Ne soyez pas le véritable amour d'une danseuse, l'amour de ses larmes et de ses moments de solitude, parce qu'alors, vous ne l'obtiendrez jamais : vous serez son divin époux et rien de plus.

On est consterné en voyant le collier se rompre... L'inondation de perles qui s'étend à toute la chambre nous remplit d'effroi ; elles courent, elles se perdent rapidement, on dirait qu'on ne pourra jamais plus les enfiler de nouveau en un collier qui fasse le tour du cou... Et pourtant, elle, la patiente et la faiseuse de miracles, y parvient.

Les girouettes sont les chevaux-de-bois des oiseaux. Ils le comprennent et ils éprouvent un plaisir particulier à monter dessus.

Les tableaux de chasse, les chromos tragiques dans lesquelles on chasse l'ours émeuvent plus que ne ferait la scène réelle, parce que nous n'y voyons pas la perspective de la Nature... Ces tableaux sont comme des contes pour les enfants, qui nous redonnent l'imagination créatrice, plastique, pleine de forêts épaisses et de bêtes sauvages.

Saint Antoine est un saint caressant, complaisant, sympathique, un peu efféminé. C'est l'oncle de Jésus. Il sait jouer avec lui et le faire rire, et Jésus aime bien être dans ses bras.

Dans l'emploi du temps que nous nous traçons le matin il faut déduire le temps que nous passons à nous baigner dans le limbe matinal.

Dans les jardins publics de cette ville, de ce Madrid si loin de la mer, on reste songeur à regarder le ciel des matins tièdes, ce ciel d'une quiétude si transparente et si lucide de pensée ; on songe que ce ciel voit les eaux, les océans immenses, et que cette vision si noble et si propice l'incline au mysticisme et à la cordialité, lui fait verser sa grâce infinie, plus clémente et plus douce que jamais, aux terres arides.

En hiver, les arbres sont bruineux, même s'il ne pleut pas.

Les peupliers bien alignés ont toujours un air distingué, de jour gris-perle, de promenade de dames en voiture et d'amazones.

Les clés semblent toujours s'être perdues. Celles des malles plus définitivement que les autres.

Le poisson le plus difficile à pêcher est le savon dans l'eau.

La cordillère de l'orage est apparue au-dessus des toits... L'orage, le dimanche, est tragique, et le blasphème monte vers lui... Les gens qui doivent aller aux courses de taureaux souhaitent, s'il doit crever, qu'il crève avant quatre heures, car après cette heure-là on ne leur rendra plus leur argent ; les gens qui se promènent s'alarment : c'est leur unique promenade de la semaine qui est en danger ; les fiancés tremblants, tremblants, se voient lancés trop fatalement l'un vers l'autre, et comme la soirée devra se passer sous un toit, il se peut que cela rende définitif ce qu'ils attendent ; les oiseaux, oiseaux « en dimanche » aussi, le sentent venir et se taisent, bien que quelques hirondelles persistent à tournoyer et pirouetter encore dans le ciel noir, courageuses, à leur poste, jouissant de l'ouragan ; dans les cours intérieures, on ramasse en hâte la lessive étendue ; les voitures commencent à marcher plus vite, et se mettent à courir de tous les côtés ; les vitres s'attristent et se brouillent et leur pupille noire se dilate ; on sent une profonde attente, un enfoncement de tout dans tout ; tout va faire naufrage et éprouve pour tout une fraternité pleine de conscience... Une graine floconneuse, puérile et spirituelle, passe, et console au milieu de cette atmosphère grave et transcendentale.

Oh ! les petites filles m'ont choisi pour me manquer de respect, et elles ont fait une ronde autour de moi, tandis

que je leur donnais une petite tape amicale sur la tête à mesure qu'elles passaient. Quel bonheur ! Quelle élection ! Quel bon signe ! Cette jolie ronde m'a rendu content pendant tout le reste de la journée.

Le sceptre sert aux Rois, quand ils sont petits et qu'ils vont à l'école, à demander au maître la permission d'aller « au petit endroit » ; au lieu de lever deux doigts de leur main, ils lèvent leur sceptre d'or, surmonté d'une main qui fait justement le geste qui demande ça... Quand ils sont grands, il leur sert à se gratter le dos, — à l'endroit qui toujours démange, — comme une de ces longues mains en ivoire dont se servent certaines personnes malpropres et sybaritiques.

Ce gris qui recouvre les façades avant que les réverbères ne soient allumés, dans un reste alangui de jour, c'est un gris angoissant, de monde mort, de planète finie, de ville trépassée misérablement... C'est un gris qui rappelle que la ville est un cimetière de vivants, un cimetière de morts qui persistent, de morts qui n'ont pas encore été guéris par la mort.

Les jours tout engoncés de neige nous imaginons nos anciennes femmes assises aux fenêtres de leurs différents quartiers, regardant tomber la neige et pensant à nous... Nous aussi, les jours de neige, nous nous souvenons d'elles

et de toutes les villes où nous avons été, et parmi celles où nous n'avons pas été, nous nous souvenons surtout de Saint-Pétersbourg. Toutes les villes se ressemblent, sous la neige.

Quel ineffable spectacle que celui du petit collégien qui va en classe accompagné de la petite servante, une enfant elle aussi... Elle porte le goûter, et le panier aux provisions est plus grand qu'eux... Pourquoi le petit maître, dans un accès de générosité et de révolte, ne fait-il pas l'école buissonnière en compagnie de la petite bonne ? Pourquoi ne vident-ils pas le panier dans un banquet champêtre, un banquet d'amour ?...

Quelle terrible tâche, quel contact avec le mystère que de mettre à l'heure une pendule arrêtée depuis quelque temps, de faire avancer les aiguilles de cinq ou de dix heures, avec cette attente, aux heures, que les heures aient sonné, et cette attente, sur les demies, qu'elles sonnent aussi ! Quel terrible et rebutant ouvrage ! Mais ce qu'il y a de plus terrible, c'est quand nous devons passer par le chiffre XII, et qu'il faut attendre qu'aient sonné les douze coups interminables ! Nous passons ainsi, comme sur des cadavres, sur les heures mortes, les heures qui sentent déjà, et qu'il est si fastidieux, si inutile et si taciturne de réentendre, tandis que les coups trop rapprochés et trop nombreux de la sonnerie ressemblent à un rappel à l'ordre par trop intimidant, ou à un tocsin spectral d'une inutilité

indicible... Ce sont trop de coups dans notre tête, trop de temps rassemblé. Trop ? Oui, trop, bien que nous ayons vécu d'innombrables heures en plus de celles-là. Ces coups, c'est un défilé d'heures qui semble la revue inconcevable et écrasante de tout un siècle... C'est pour cela que, parfois, les pendules arrêtées demeurent arrêtées pour l'éternité.

Les sourires s'éteignent comme les lumières.

Il y a des femmes qui, comme les chattes d'Angora, sont sourdes ; leur surdité à elles est une surdité d'esprit, et c'est pour cela qu'elles sont si molles, si lentes, si retenues, si plastiques, si créoles... De leur surdité intime provient ce quelque chose de doux, de flexible, d'appétissant, cette qualité de « se laisser tomber », de se fondre, de se suspendre à nous... Elles n'entendent pas, elles ne comprennent pas la subtilité du discours de l'âme virile et exceptionnelle ; tout ce qu'elles font, c'est voir, et c'est prêter à la caresse leur long pelage, leurs seins et leur tendre blancheur... On pense qu'elles sont cruelles, qu'elles abusent, qu'elles ont un esprit de domination ; mais non, ce n'est pas cela ; c'est qu'elles sont complètement sourdes d'âme, plus sourdes que les angoras.

Après avoir vu la lune bien en face, dans une rue large, avec son visage de belle inconnue aux joues suaves, au

nez épaté de Japonaise, aux yeux mi-clos, avec sa chevelure retenue par un filet d'argent et son corselet de moire bleue, on souhaite une terrasse pour s'asseoir et travailler sous sa lumière, sans voir le feuillet, ni la lampe, ni les mains, sans se voir soi-même, parfaitement hors de soi, ivre de lune, écrivant sur un feuillet de lune.

L'homme qui, dans ses allées et venues par la ville, n'aime pas autant son trajet lui-même que le but de ce trajet, n'est qu'un pauvre d'esprit qui finira dans le fanatisme, la cruauté, la fureur...

«Reverrons-nous la mer?» A chacun de nos adieux cette pensée nous déchire. Elle a une puissance qui nous dépasse tellement, une telle sérénité, une telle impassibilité, que nous en sommes saisis, non seulement au moment où nous éloignons d'elle, mais aussi à chaque changement incertain, à chaque événement indécis de notre vie. Au-dessus de tout et après tout, elle demeurera. Elle nous encourageait en même temps qu'elle nous décourageait. Nous avions plaisir, en nous baignant, de penser qu'elle nous sentait vivre. Ainsi le malade s'abandonne à une consolation secrète et comme à une force par laquelle il se sent surpassé, lorsque ses amis plus âgés que lui, ou ses parents, lui tâtent le pouls, et lui demandent comment il va. Au fond de lui-même il sait que ces aînés lui survivront de longues années, de même qu'ils ont vécu de nombreuses années avant lui.

« Reverrons-nous la mer ? » Cette question met en branle toutes nos possibilités avec une force colossale ; notre dernier regard vers elle est un adieu plus déchirant, plus douloureux, plus inénarrable, plus débordant que tous les autres adieux. Nous la réduisons aux dimensions de notre cœur, et nous l'embrassons d'un regard de naufragés qui ont peur de faire naufrage sur la terre sans voir encore une fois la mer.

On n'a pas encore eu, pour les toits de tuile, une stricte équité... Elles ont des foules de teintes diverses qui empêchent que les groupes des maisons ne soient monotones... Ces toutes petites différences d'une tuile à l'autre constituent une lecture minutieuse qui donne de l'intérêt au panorama des petites villes... Les toits sont de pittoresques livres ouverts, des livres amusants, faits pour être longuement regardés.

Cette pièce d'argent qu'on retrouve une fois tous les cinq ans, au fond d'un tiroir, parmi les papiers d'entre lesquels elle glisse avec une pirouette argentine, c'est une pièce frappée par la Providence et que la Providence dépose spécialement, pour nous, dans notre main... Nous devons la baiser, en levant les yeux au ciel, comme ces pauvres qui, dans la rue, disent merci pour la pièce qu'on leur a jetée d'une fenêtre du cinquième.

Ce brouillard qui jaillit des naseaux d'hippogryphes des chevaux, les matins glacés d'hiver, nous a surpris, quand nous étions tout petits, comme une preuve de la vie jusqu'à un certain point humaine de l'animal... Nous-mêmes, en allant à l'école, nous étions tout surpris de la buée que nous faisions et qui nous donnait l'air de fumer, et qui ressemblait à cette buée plus copieuse des chevaux... Cette buée nous a donné d'eux une sorte d'idée fraternelle.

Comme elles disent : « Adieu » et comme elles sont faites pour dire « Adieu ! » les manches trop longues des pierrots !

Le matin est toujours le même depuis le commencement du monde... Il y a une telle force dans sa signification, sa pléthore, son innocence, qu'il ne se laisse influencer ni par le caractère des époques, ni par celui des villes ou des architectures.

Dans la nuit déjà avancée, la tête vidée par le travail, nous sentons en elle un bruit comme s'il passait un grand omnibus chargé de malles, un de ces omnibus qui trépident sur les pavés inégaux, un omnibus qui ne passe pas.

Chaque femme se croit la seule au monde, dans un monde créé pour elle seule et où toute l'attention est

tournée vers elle... Comme, depuis Ève, la femme n'a pas évolué ni changé d'idées, elle se croit encore Ève, Ève toute seule au centre de la création... Si l'on observe les mines, les coquetteries, les crédulités, les recherches d'effet chez une femme, on comprendra cette solitude où elle se croit.

Un ouvrier avec des lunettes est lamentable. A travers ses lunettes, il voit mieux l'injustice de son sort, il la voit plus nettement, il la voit comme un monsieur, comme un homme de science, comme un intellectuel. Ces ouvriers en blouse bleue qui portent des lunettes rendent plus triste encore l'esclavage de leurs compagnons ; on pense qu'ils ont droit à être traités autrement, qu'ils seraient capables d'exercer un métier plus élevé, qu'ils ont été contraints par quelque fatalité à faire ce dur travail. On a pitié de leurs lunettes, qui les rendent nos égaux et nous font craindre leur regard.

Nous ne nous regardons pas assez dans la glace... Nous ne nous regardons presque jamais... Et peut-être devrions-nous nous y regarder plus souvent, non par vanité, mais par amitié, parce que, peut-être, à l'heure de la mort, nous penserons que nous ne nous sommes pas assez vus, que nous n'avons pas assez fait attention à nous.

Nous ouvririons ce volet de bois pour voir, en dessous, le jardin dans la nuit ; mais nous craignons de nous heurter

à un visage qui se collerait à nos vitres et nous regarderait.

Les plaques de métal qu'on voit par terre dans la rue et qui recouvrent les conduites de gaz sont de véritables dalles funéraires... C'est là-dessous qu'est enterré l'évêque de la rue.

Dans un coin de la pharmacie doit se trouver le remède sauveur, celui qui nous guérirait, celui qui nous rajeunirait. Mais ni les pharmaciens ni les médecins ne le connaissent : l'homme qui l'a inventé n'a pu s'occuper que de la qualité et de l'efficacité du remède, et non pas de la réclame pour le faire connaître, et quelque jour on jettera le flacon aux balayures.

Est-ce qu'il se perd, le tic-tac de la montre ? Où s'en va-t-il ? Au néant, ce n'est pas possible ; cela répugne à l'intelligence. Il est si précis et si expressif, ce tic-tac, qu'il ne peut pas être anéanti. Il remonte le temps, il rebrousse ce sillage qui s'allonge derrière nous, car nous sommes toujours en tête, le front en avant. C'est dans la masse et dans l'espace énorme qui est derrière nous que prennent place et s'alignent de nouveau, en sens inverse, ces tics-tacs. Immobiles, tels que des poteaux télégraphiques dans un voyage vertigineux, ils restent derrière nous, ineffaçables, fermes, irrévocables, toujours entiers... Grave imagination, celle-là !

On dirait que, par l'abîme noir de la boutique du charbonnier, on pénètre dans le fond authentique de la mine, une mine dont les galeries s'étendent sous le sous-sol de la maison et de tout le pâté de maisons.

Les grandes locomotives urinent simplement sur la voie et quand elles s'en vont, on voit l'énorme flaque qu'elles ont laissée, tiède et qui fume comme il convient.

On est reconnaissant à l'air calme de certains jours de ce qu'il nous laisse allumer une allumette... Pour un peu, nous lui dirions merci.

Les portes garnies de clous à large tête ont l'air plus portes que les autres, davantage la porte originelle, formidable.

Comme elle est claire la flûte madrilène des nuits d'été ! Ses notes rafraîchissent, nous retiennent, rendent sa marche légère à notre cœur alourdi par la chaleur épaisse... Elle se répète un peu trop, mais cela est bien. Elle joue la *Marche Royale* et un moment après, elle joue *la Marseillaise*, qui devient douce, suave et triviale dans la flûte puérile... Il semble qu'elle joue, surtout, pour que danse l'esprit de la nuit, pour l'encourager et le mettre en train, pour que danse quelque chose de pas moins subtil qu'une troupe de pantins de papier suspendus à des fils de lune. Tout à coup,

on croit qu'elle va recommencer à jouer et, cependant, on s'aperçoit qu'elle est partie.

Cela nous chagrine profondément, cela nous fait prendre de bonnes résolutions, de voir que l'encrier s'est desséché tout seul... Combien de nos idées ont dû s'évaporer !

Il semble que cette allumette que nous frottons un grand moment et qui ne s'allume pas va éclater, irritée, explosive, et s'en prendre à nous...

Dans les bibliothèques publiques, nos propres livres nous renient, nous traitent avec dédain... Enfants dénaturés !

Où poserons-nous ces épingles qu'elle nous donne tout en se dévêtant ? Elles sont comme des arrhes de la félicité que nous allons obtenir.. Nous les mettons n'importe où, nous les perdons, parce que nous ne pouvons pas croire qu'elle en aura besoin ensuite, parce qu'il nous semble qu'elle va rester nue toujours.

Le parapluie des enfants est le seul qui protège.

Le parfum d'un complet neuf lui vient des amours dont il sort, ses amours avec les femmes qui l'ont cousu et

avec lesquelles il a eu des rapports personnels, virils, une histoire d'amour interrompue au meilleur moment.

Cette odeur dure, âcre, fiévreuse de la femme, cette odeur qui nous émeut et nous pénètre, cette odeur ingrate, intime, résineuse et tenace, elle s'évapore elle aussi, elle s'évapore trop tôt, elle s'évapore et on ne peut s'en souvenir... On ne peut s'en souvenir... On ne peut la reproduire ! Il faut qu'elle soit à l'état naissant. Mise en flacon, ce ne serait plus qu'une saleté.

Il faut laisser les images s'approcher de nous. Nous pouvons nous approcher des objets, mais non pas des images. Vers les images, pas moyen de faire un seul pas volontaire.

Irons-nous au duel par idée de l'honneur ? Peut-être jamais et peut-être quelque jour, pour regarder et vivre cette aube des duels, super-sensible, cette aube du suicide. Nous ne croyons pas au duel, parce que nous ne pensons pas que le juge sans tache doive se mesurer avec le coupable indigne, et pourtant l'ombre de suicide qu'il y a dans cette chose nous tentera probablement.

On dirait que brille dehors ce soleil de minuit dont nous avons entendu parler ; nous nous mettons à la fenêtre... La lune est derrière nous, derrière notre maison ; les fenê-

tres d'en face jouissent seules du spectacle, de la vision lunaire. « Que voyez-vous ? Que fait-elle ? » est-on tenté de leur demander, comme si elles la voyaient de plus près que les télescopes avec leurs grandes pupilles de verre... On dirait qu'elles voient la fête lunaire, comme ces fenêtres d'où on aperçoit la fête en plein air dans un parc, comme on voit les cirques d'été de ces maisons qui ont eu la chance de naître tout près d'eux. « Quel est l'acrobate qui vient d'entrer ? » demanderait-on pour un peu à ces fenêtres qui donnent sur le clair midi de la nuit, qui voient tout entier le cirque de la nuit.

Les lanciers, les hallebardiers, les gendarmes aux jours de grand gala nous rappellent ces feuilles de soldats imprimés, ces images que nous avons interminablement découpées, durant les longs après-midi de petites convalescences.

L'homme qui passe la nuit dans l'usine d'électricité auprès des grandes machines qui produisent notre lumière est à côté de nous sous la clarté de notre lampe... Par la lumière, il nous téléphone l'abnégation de son âme de travailleur.

De même qu'on souffre à réveiller un oiseau dans la nuit, on souffre lorsqu'on allume la lumière de la cuisine qui reposait tranquillement, toutes choses endormies et

sans crainte, tous les ustensiles se reposant du travail de la journée, toute chose se refroidissant, et quelque objet causant avec son voisin.

L'invention du téléphone humain a été devancée de beaucoup par ces petits animaux qui tendent d'un arbre à l'autre leurs fils téléphoniques, nombreux et brillants, dans le soleil. Les casserons-nous en passant ? Il nous chagrinerait de le faire, parce qu'il nous semble que nous allons priver de leur communication nécessaire ces petites bêtes prudentes et confidentielles.

La mite se vêt du meilleur de la soie, qu'elle vole avec effraction.

Ces rustiques marchandes de fleurs, ces jeunes filles avec les cheveux rejetés en arrière et qui viennent des jardins de la banlieue et de la campagne vendre les roses doubles, sont elles-mêmes semblables au rosier fécond et robuste. Les roses sont sorties d'elles.

Dans le drapeau espagnol, il y a un jour de soleil et de course de taureaux... Il est comme la flamme des mâts de la fête tauromachique, devenue drapeau national... Même quand le temps est couvert, en regardant, sur les bureaux de tabac, dans les drapeaux et sur les « arrêts » des poteaux des tramways, les couleurs nationales, l'évocation du jour de soleil se sent d'une façon palpable.

Voir les usines électriques, surtout la nuit, lorsque les vitres et les châssis en éventail de leurs fenêtres ont l'air d'être éclairés par une luminosité sans fond, c'est frôler un tout-puissant secret de la création. Il y a un intérêt transcendant dans l'idée qui plane sur tous ceux qui vivent là-dedans et tiennent en éveil l'intelligence de la ville. Tout y est enorgueilli de lumière, débordant de lumière, un peu grisé de lumière, comme si tout y avait connaissance de toutes les initiatives qu'alimente son courant : les idées, les inspirations, les triomphes, les travaux accablants, arides, tragiques et nécessaires... Fièvre merveilleuse ! Intensité lunaire !

La ville, en été, est toute pleine de sonnettes qui sonnent constamment.

Le petit jour a les odeurs et les bruits d'un quai de gare ; les globes et les réverbères au petit jour sont des globes et des réverbères de gare, et les horloges, au petit jour, sont des horloges de gare.

Cette fille qui s'enveloppe dans son châle de Manille, si frileuse et si étroitement enveloppée, on dirait qu'elle est nue sous le châle.

A la toute première heure le matin de printemps a l'odeur des rigoles des champs, — non, mais plutôt : des rigoles

des jardins... Même en ville, c'est la sensation qu'il éveille en nous. Un arrosage souterrain et cristallin, qui fait un glou-glou ineffable, voilà ce qu'il y a dans ce matin-là.

Comment exprimer ces bulles de mélancolie, cette creuse angoisse qui nous rend le cœur plus lourd aux gammes basses du piano ?

Quelle fête de nuit permanente il y a donc, et où, que passent ainsi dans la rue, la nuit, des voitures d'où sortent des voix de joyeux noctambules et la voix d'une femme en châle de Manille ?

Pendant toute la nuit, tout le ministère au complet est démissionnaire.

Si un éclair, pendant la nuit, demeurait allumé dans le ciel, si cette clarté ferme et grave se soutenait, on verrait le fond du ciel, ses entrailles, son toit tragique et plein d'une infinité de choses, son fond anatomique, tout cru dans l'abîme.

La tombée du jour unit étroitement les hommes en un prolétariat pacifique et met au bout de la rue un groupe plébéien, pauvre, lent, tassé.

Qu'elle est antipathique, la crécelle, qu'elle est désagréable !... Quel pénible souvenir que celui du temps où, tout enfants, nous étions obligés de l'endurer lorsque les grandes personnes nous l'offraient en cadeau, ces grandes personnes dépourvues d'imagination et de pénétration profonde au point de ne pas comprendre que nous l'agitions seulement par devoir, sans plaisir aucun, sans joie.

Le couchant de la ville est un couchant libertaire, démolisseur, qui y met le feu, l'incinère en un beau simulacre qui ne doit pas passer inaperçu.

L'odeur des champs a la densité d'un admirable savon, d'un vrai savon aux fleurs des champs, et qui nous sert à nous laver jusqu'à l'âme.

Ces commères que nous apercevons au passage de la voiture qui nous ramène de la gare, le matin de bonne heure, représentent plus que tout la réalité durable de la ville ; ce sont elles qui lui donnent un caractère stable, qui nous font retrouver les entrailles de la ville. Nous ne les oublierons pas, afin de nourrir cette notion basse et stable de la vie sous nos pieds qui nous est nécessaire, ces commères que nous avons vues quand nous traversions la ville à peine éveillée.

La petite araignée nous surprend par son art d'équilibriste, quand elle se jette du haut du trapèze dans le vide,

demeure suspendue, remonte et redescend... Nous allions la tuer, mais lui voir faire un exercice aussi surprenant et aussi dangereux nous en dissuade... La musique, notre musique intérieure, s'arrête, s'arrête un moment, comme à l'instant de l'exercice le plus périlleux, au cirque.

Le paraphe est une chose qui est en train de se perdre ; déjà il ne reste plus du paraphe que ce qu'on pourrait appeler le coxcys... Et cependant on trouve encore des gens qui ne peuvent vivre sans lui et trouvent dans ses fioritures la plus grande liberté et l'art suprême de leur vie.

Parfois, nous pensons avec horreur aux vierges... Pénétrer dans leur passion nous paraît aussi difficile et aussi embêtant que d'ouvrir une boîte de sardines, alors qu'il est si commode qu'elles nous arrivent déjà ouvertes, qu'on les ouvre dans la boutique.

Le ciel des nuits d'hiver où il gèle, avec une lune taillée en forme de glaçon, est un ciel pour patineurs.

La plume boit comme un oiseau dans le petit abreuvoir rond... Elle se penche de la même façon discrète et prudente sur le petit puits, avec le même saut ailé, n'y enfonçant que le bec qui provoque autour de lui, submergé et aspirant, le même remous, dans l'eau noire, que fait

l'oiseau dans l'eau claire... Elle a aussi par moments des jeux d'oiseaux avec l'eau noire, et afin d'être plus véritablement et intimément oiseau, la plume absorbe une grande quantité d'encre, beaucoup plus qu'elle n'en met sur les feuillets blancs ou bleutés.

On va en automobile écrasé par l'automobile.

Nous aimerions avoir en pleine rue, en plein courant de la rue, un petit kiosque comme celui de la marchande de marrons... La même lanterne, la même guérite bien à l'abri, la même chaleur... Lire, faire notre correspondance là, y écrire nos Criailleries et les vendre, en annonçant à mi-voix : « En voulez-vous de toutes fraîches ? Elles ont toute la fugacité de cet estuaire qu'est la ville, ce mélange d'eau douce et d'eau de mer des estuaires, cette odeur désagréable de mer qu'on commence à respirer dans les estuaires, ce parfum salin, indéfini de la mort que l'on sent dans la vie... » Voilà ce que je dirais ; mais non, je ne dirais rien, je me tairais, me contentant de voir, de réfléchir, d'écrire, et de donner de temps à autre dix feuillets enveloppés pour dix centimes, dix feuillets roulés en cornet, emblême authentique de mon humble industrie.

Oh ! si au lieu de Jésus il y avait eu Jésuse, quels seins de crucifiée il y aurait eu, quels seins suprêmes !

*
* *

RESSEMBLANCES

(Je donne ces ressemblances simplement comme échantillons, pour le cas où quelqu'un voudrait s'en commander dans la baraque que je compte ouvrir au public, une baraque semblable à celles qui, dans les foires, font des photographies à un réal.)

Les vieux à ocarina ressemblent à de vieux poètes, à des immortels morts... Leur physionomie est noble quand ils embouchent l'ocarina et leur inspiration lyrique est admirable... O grandes âmes douloureuses !

Bagaria [1] ressemble à l'homme primitif qui montait sur les arbres et méditait dans les branches.

Arniches [2] ressemble au tortueux traître du mélodrame.

Les petites filles boîteuses, surtout celle qui n'a qu'une jambe et passe en sautillant avec légéreté, appuyée sur sa béquille, ressemblent à ce petit oiseau boîteux auquel ce cordonnier d'Anatole France avait mis une petite paille à la place de la patte morte, et qui boîtait et courait dans cette échoppe.

Thomas Borras [3] ressemble au digne jeune premier des

1. Caricaturiste.
2. Carlos Arniches, auteur de zarzuelas.
3. Acteur.

drames, le chevalier qui dans les contes tue le dragon.

Pérez Galdós ressemble à un misérable avare de Castille.

Pablo Iglesias [1] est, depuis Salmerón, celui qui ressemble le plus au lion républicain.

Azorín [2] ressemble à lui-même, à son esprit, à son intelligence. Cette ressemblance est la plus difficile à atteindre, la ressemblance suprême.

Les gardes des jardins de Madrid ressemblent à de somptueux généraux en tenue de campagne.

Combien de vieilles ressemblent à l'Infante Isabelle !

Un hallebardier ressemble, à ne l'en pas distinguer, à un autre hallebardier. Comment leurs connaissances et leurs parents les reconnaissent-ils ?

Comment ils sont antipathiques les hommes qui ressemblent à Roosevelt !

*
* *

MENSONGES

« Ma modeste plume, ma modeste personne, ma modeste parole ».

« Défense de parler au conducteur. »

« Fournisseurs de la Maison Royale. »

« L'auteur de l'attentat est, paraît-il, un pauvre dément. »

1. Homme politique.
2. Écrivain.

« Voyages économiques. »

« Duel à mort. »

« Traduction littérale. »

« Cet ouvrage a une certaine ressemblance avec ceux de Maeterlinck. »

« Les entrées de faveur sont suspendues. »

« Le dernier romantique. »

« Nous souhaitons longue vie à notre nouveau collègue. »

« Nous avons la certitude que le Gouvernement s'opposera à ce que cette œuvre d'art sorte d'Espagne. »

« Journal indépendant. »

« Concession à perpétuité. »

« A l'écrivain distingué X, en témoignage d'admiration. »

« Démission irrévocable. »

« Liste des auteurs qu'on a consultés pour écrire ce livre. »

« Jne. fem. honn. instr. bon. fam. demande... »

*
* *

CRIAILLERIES

Tout à coup, sans pouvoir dire précisément de quel côté, on entend des voix de femmes dans les jardins, des voix qui ont un ton singulier, dolent et délicat, limpide et s'envolant très haut, s'envolant vers les branches des arbres, comme des oiseaux qui sauteraient de l'un à l'autre...

Elles ont des inflexions pleines de langueur, une étrange douceur de tons ; on dirait qu'elles viennent de femmes qui sortent du bain, fraîches et frissonnantes, encore mouillées, avec une fraîcheur d'eau dans la voix.

Jusqu'à quel point le cocher entend-il ce qu'on dit dans le fond de sa voiture découverte ? On craint qu'il n'entende tout, et pourtant c'est le plus impassible des stoïciens, celui qui ne se retourne jamais.

Le mugissement de la vache imite avec emphase le rugissement du lion, pour faire peur aux enfants.

On aime passer sous ces deux ou trois arbres somptueux, vêtus de grandes houppelandes avec de grandes manches... En passant dessous, nous avons l'impression de recevoir une bénédiction épiscopale, la bénédiction de l'évêque naturel, légitime, impartial et bon que s'est donné la terre éclectique et libérale.

Tout à coup, il nous semble que la ville est tombée plus bas, que nous sommes plus bas, plus dans la profondeur, plus loin du ciel.

Bras nus de l'été, bras nus des fillettes, bras qui font pitié, bras pleins d'élégance, de candeur, de finesse, de

transparence... Les bras nus sont la nudité la plus pure, la nudité toujours enfant.

Les yeux blancs des aveugles, on dirait qu'ils voient Dieu... C'est attendrissant de les voir se tourner vers la lumière comme de grands papillons blancs... D'autres fois, ils paraissent nous regarder, bien que nous sachions qu'ils sont complètement aveugles ; ils nous regardent, et comme les rayons X, ils nous voient transparents, schématisés, avec des points proéminents et opaques — nos péchés peut-être ? — dans notre structure blanchâtre et éphémère.

Une bibliothèque pleine de livres de haut en bas, et de livres, qui plus est, catalogués, fait s'ouvrir la bouche en un bâillement inouï de chien paresseux.

L'automobile a gardé du cheval le hennissement, c'est-à-dire qu'elle a le hennissement de cinquante chevaux guerriers et fougueux, le hennissement fougueux des hippogryphes.

Les dernières étoiles qui s'éteignent sont les lanternes des veilleurs de nuit. L'Aube souffle et les éteint.

Le Caïn de nos jours serait un de ces hommes qui écrivent contre l'homme bon, contre l'œuvre bonne, et à

qui resterait au bout du doigt la tache de l'encre avec laquelle il a écrit ses articles fielleux, une tache d'encre ineffaçable, éternelle, et qu'il emporterait dans le tombeau.

Les applaudissements sont toujours froids pour qui sait les entendre... On dirait que l'homme du succès est resté glacé jusqu'aux os sous la pluie des applaudissements.

En regardant bien, on verra que les petites filles ont déjà dans leurs yeux ce regard qui, ensuite, devient intéressant chez les femmes.

La sauterelle est un épi qui a voulu courir et qui s'est mis à faire des bonds désordonnés.

Dans les jardins où se réunissent les petites filles, il y en a toujours une plus belle, plus formée que les autres, et qui est la reine du jardin... Son règne dure un an ou deux... Ensuite, elle disparaît, parce qu'elle est celle qui se marie fatalement à quinze ans.

Les prostituées volent, d'un vol rasant de perdrix, poursuivies par la police... On a peur pour elles... Nous avons entendu raconter que, comme on fait pour les chiens qu'on ramasse et qu'on emporte à la fourrière, elles aussi

dans les dépôts, on les enferme dans une chambre secrète et on les asphyxie, faisant disparaître ensuite leurs cadavres. Et les enfants et les femmes qui crient quand on passe à tabac un manifestant, ne crient pas dans ce cas-là !... Ce détail montre l'âme capricieuse et mauvaise des enfants et du peuple... Et le bourgeois et le policier dont elles ont égayé une nuit et à qui elles ont montré une beauté qu'ils n'auraient jamais vue avec leurs épouses, ils pourraient bien au moins les payer avec la fidélité de ne pas leur donner la chasse !

L'alcôve est le caveau de famille avec ses marbres. En y pénétrant, nous comprenons la théorie du repos éternel, et nous entrons en lui avec résignation... Vous dites qu'on ressuscite le jour suivant ? Allons donc ! Une surprise, un hasard, un miracle.

Il nous semble que nous ne pourrons jamais penser d'une manière définitive tant que nous n'aurons pas perdu l'espérance de nouvelles femmes... On dirait que l'espérance de nouvelles femmes s'interpose et nous cache les idées impossibles que nous attendons... Mais ce sentiment doit être faux, et quand cette espérance nous aura quittés, le désespoir de ne plus pouvoir espérer ces femmes continuera à recouvrir ces idées impossibles...

Perdons cette manie de faire cirer nos chaussures les jours de pluie. C'est inutile.

Les bœufs ont l'air de sucer et de resucer constamment un caramel.

Par une fente du volet, on voit qu'il fait jour dehors... Cependant, cela n'importe pas : le matin ne doit pas être venu à l'intérieur de la chambre, parce que cela ferait tourner et arrêterait le travail, et notre pensée, qui est arrivée à son point de fluidité, durcirait et demeurerait toute stupéfaite et bêbête devant la clarté qu'on voit par la fente... Notre corps aussi se relâcherait et nous aurions une attaque de bile matinière.

L'intention du feu est atroce : il veut incendier l'infini... Si on le laissait faire, finirait-il par se calmer ? S'il ne rencontrait aucun obstacle, où s'arrêterait-il ?

Sous un ciel aux étoiles excessives, ce ciel qui apparaît de loin en loin, ce ciel qui nous donne le vertige, comme s'il avait plus d'étoiles que jamais, nous nous sentons si accablés que nous voudrions faire un trou dans la terre, pour fuir la vision accablante et excessive du ciel, de sa richesse impossible et qui nous humilie.

C'est qu'on ne regarde pas bien, mais dans les jardins publics, en plus des épingles à cheveux, il y a par terre des bagues, des broches en diamants, des médailles d'or et d'argent, des montres-bracelets, des boucles d'oreilles et

des pendentifs. Parce qu'elles perdent de tout cela dans les jardins et ne le retrouvent plus ensuite, malgré toutes leurs recherches, peut-être parce que déjà cela n'est plus là, attendu que les pies, selon leur coutume, emportent les bijoux dans leur bec, ou que les fourmis les traînent, — bien qu'ils pèsent très lourd et que cela paraisse invraisemblable, — comme les déménageurs transportent les pianos sous lesquels ils succombent.

Dix heures du matin est une heure argentine, très riche en sonneries argentines et encourageantes... Dix heures du matin est une heure pleine d'un soleil diaphane, fluide et adolescent, même les jours nuageux, une heure pleine de clochettes d'argent.

Ces gros chats, lents et grands, qui regardent, dans les vitrines de certaines boutiques, passer les gens, révèlent la prospérité et le bien-être secret des boutiques ; ils sont ce qu'il y a de plus confortable dans le magasin ; ils savent où tout se trouve, et défendent la boutique contre quelque chose de mystérieux et de destructeur : le gros rat de la ruine, qui est un rat différent du rat vulgaire.

Le taret travaille avec un vilbrequin.

Bien souvent, nous nous lèverions pour faire notre testament, malgré que cela soit inutile, malgré que nous

n'ayons rien à léguer à personne, mais uniquement pour faire notre testament ; faire son testament : l'acte pur et sincère.

Le moment où on comprend à quel point est précieuse une allumette, et à quel point elle est puissante, c'est celui où on n'en a pas... Oh, le miracle, l'impossibilité : provoquer le feu !

L'hippopotame est l'animal le plus insociable des ménageries. Presque jamais il ne veut voir les visiteurs et, caché sous les eaux sales, il fait comme s'il n'y était pas.

La fille jeune, forte, bien faite, des chiffonniers, celle qui passe assise sur le monceau de balayures comme sur un trône, donne une singulière impression de sensualité ; car il semble que si on lui faisait prendre un bain — y consentirait-elle jamais ? — on découvrirait, sous la sombre couche, une admirable pulpe blanche, succulente, ferme, avec des rondeurs savoureuses, avec un trognon idéal, avec une blancheur de racine d'oignon champêtre, avec quelque chose comme le cœur du fenouil.

Les lumières sans abat-jour nous effraient, nous décontenancent, comme si elles mangeaient les choses, la chambre, et comme si elles nous flétrissaient, nous épui-

saient, nous remplissaient de cernes... Nous ne pourrons vivre que si nous mettons un abat-jour ou une feuille de papier sur les lumières nues qui, surtout dans les alcôves, sont corrosives.

Ces arbres verts, et avec des oiseaux, des petites gares où nous avons passé, ont rafraîchi nos voyages avec leur ingénuité, leur pensée occupée d'autre chose et leur propreté. On les voit tranquilles et sans nostalgie en face du quai et en face des trains.

On a envie de jouer avec la sottise féminine... Plus elles sont sottes, mieux cela vaut ; plus elles sont sottes et plus certaine et palpable est leur sensualité ; plus elles sont sottes et plus nature et pondérables sont leurs seins... Quand elles sont le plus extrêmement sottes... ou le plus extrêmement sensées !

Cet homme qui sort la tête par la portière du fiacre pour donner un ordre au cocher a l'air d'un spirituel polichinelle.

La raie qui sépare les cheveux de la femme est une chose qui révèle l'enfant qu'elle est... Blanche, raisonnable, émouvante, se voit en elle, en son petit sentier blanc, une intimité adorable... C'est un *clair* sincère au milieu de l'artifice et de la coquetterie provocante de sa chevelure...

Baiser cette raie, c'est marquer le zénith de notre domination, c'est poser un baiser raisonnable et pénétrant sur le plus haut sommet de la femme pour qu'il la parcoure jusqu'aux pieds, pour qu'elle devienne plus à nous.

Nous avons même notre projet de mausolée... Cette urne très simple qui perpétuait discrètement un mort nous a paru très bien ; mais nous, pour perpétuer la mélancolie infinie, frileuse et vivante que nous donnent les morts aimés, nous ferions élever une fontaine sans ornements et dont l'eau coulerait avec lenteur, légèreté et silence, en une larme longue et continue.

LA BOÎTE D'ÉCHANTILLONS

LE SAINT DE PIERRE

I

Sous sa cape couleur de terre et son chapeau à profondes gouttières, par où s'écoulait la pluie, ce pauvre avait passé cinquante ans à la porte de la cathédrale. Il était aveugle, avec un visage long, désarticulé, cette figure allongée en trompe, bestiale, que prennent les aveugles en mûrissant dans l'ombre de leur cécité ; il ne parlait à personne. Debout, au centre du tambour en bois qui fermait la cathédrale, une fois le seuil de pierre franchi, il recevait les coups des deux portes basses qui grinçaient, exprimant comme une violente répugnance à être ouvertes.

Le pauvre aveugle était transi; le froid entrait et sortait par les deux portes basses, un froid en coup de fouet, qui claquait sur sa poitrine en y laissant des zig-zags bleus, un froid condensé dans les nefs de pierre, dans les cryptes humides, un froid lapidaire !

Son nez en betterave n'en finissait plus, s'allongeait, tombait avec une tristesse larmoyante. Ses yeux aveugles n'avaient pas de pupille du tout. Ils étaient tournés et retournés de telle façon qu'on n'en voyait que les globes blancs et ternes. Il n'y avait en eux ni le moindre désir de voir ni l'idée la plus rudimentaire de la vue. Ils affrontaient la lumière comme l'affrontent les choses : résignés, sereins, immobiles. Ses cheveux aveugles poussaient au hasard, hirsutes comme un chaume abandonné, comme l'herbe sur les toits, tout de travers, en mèches désordonnées, emmêlées ; on aurait dit que, profitant de la cécité paternelle, ils allaient envahir tout le visage. La barbe surtout était terrible, une barbe sauvage, inculte, épaisse et dure, compacte. A force de n'être jamais ni caressée ni démêlée par le mendiant immobile, elle s'était si bien lignifiée, qu'elle ne bougeait même plus sous les rafales qui tournoyaient parfois à l'intérieur de la cathédrale, enveloppant et brutalisant l'aveugle.

Ses mains étaient démesurées ; des mains poussées aussi à l'aventure, dans la nuit de la cécité, dans la négligence. Les doigts en étaient longs et droits, tous unis, soudés indissolublement, sauf le pouce, car ces mains, toujours tendues, ne remuaient jamais, ne se relâchaient jamais. Rigides, elles se tendaient, chacune de son côté, en sens inverse, pour solliciter à la fois ceux qui entraient par la porte de droite et ceux qui entraient par la porte de gauche. Elles ne se reposaient jamais, elles ne se frottaient plus l'une contre l'autre. Les années de grandes inquiétudes étaient passées, cette époque où elles avaient connu

l'impatience et parfois les élans d'amour fraternel, où elles chassaient l'aumône au vol, où elles la cherchaient, la flairaient, la palpaient, où elles s'élevaient et s'abaissaient, suivaient les pas du fidèle qui sortait, ou se tendaient par l'interstice des portes intérieures vers celui qui avait franchi le seuil sans faire l'aumône.

Il était passé ce temps où elles tremblaient, où elles se recroquevillaient en hiver, où leurs engelures violacées s'ouvraient en plaies affreuses et lamentables, où parfois elles se contractaient rageusement comme des serres parce que l'aumône ne tombait pas sur leurs paumes ouvertes. Il était passé ce temps d'inquiétude des mains ; désormais elles s'allongeaient dans l'immobilité. A présent, on dirait les mains d'un être redoutable, tant elles sont dures, rigides, monstrueuses. On dirait des gantelets, on dirait des plateaux. Leur attitude inanimée, inerte, immuable, les fait ressembler à ces troncs taillés dans la pierre même de la cathédrale, ces troncs pour la Sainte-Croisade que l'on voit encore.

Ses jambes ne bougent pas ; elles ont l'air de n'avoir ni genoux ni articulations sous la cape qui les recouvre, comme le reste du corps, et retombe inégalement sur elles. Ses pieds sont grands, carrés, enflés, collés l'un à l'autre par les talons ; ils s'ouvrent en angle comme ces pieds de bois qui soutiennent les lutrins. On se dit que même mortellement blessé il ne tomberait pas, tant ses pieds sont longs, tant surtout la jointure des talons est incapable de jouer. Ce sont des pieds faits pour servir de socle à une vie aux instincts aveugles, une vie qui, sans cet équilibre

matériel, sans cette rigidité du corps se serait effondrée, sans raison aucune pour continuer à vivre.

Ainsi fait, le pauvre le plus ancien de la cathédrale passait des journées entières dans la même attitude. Impassible, il entendait la pluie d'hiver, insouciant du fracas torrentiel, épouvantable, de l'eau dégoulinant par cent gargouilles sur les dalles résonnantes, sur les pierres tombales aux inscriptions presque effacées. En été, le soleil calcinait la pierre, pénétrait entre les portes et le calcinait aussi. Il ne s'en souciait pas. Il résistait à tout, les pieds joints, et se condensait, de plus en plus dur, de plus en plus tanné, de plus en plus massif, tandis que son visage, chaque jour plus hâlé, chaque jour plus ocreux, prenait un ton de terre-cuite, un ton de terre rouge. Le temps tassait sa chair, la boucanait, la fumait. Peut-être avait-elle déjà l'odeur de la cathédrale, de l'encens, de l'humidité profonde, du cuir des rideaux des portes, de la cire des cierges éteints.

Il avait eu un chien, qui était mort de vieillesse, aveugle à force d'ans, infirme à force d'ans, la tête basse, incapable de se relever sous le poids des mortelles heures.

On lui amena un autre chien, un nouveau chien : il ne put se faire à sa vivacité, il ne put se remettre à éduquer un nouveau chien, à lui apprendre l'immobilité des attentes sans fin ; il ne put s'habituer à tirer et retirer sur la laisse pour le faire rester auprès de lui, pour vaincre son indocilité, pour l'empêcher d'épier ce qui se passait à l'intérieur de la cathédrale, et de quêter le soleil, le dehors, acharné à gambader, acharné à vivre. Il n'était plus, quand on lui donna ce second chien, capable de supporter sa trop

grande agitation, capable d'un nouveau dressage ; devant un labeur aussi ingrat, il préféra se passer de guide.

II

Soixante ans, jour par jour, de stage à la porte de la cathédrale ! Désormais la porte se refermait quelquefois sur lui et il restait dans la cathédrale toute la nuit. Sa voix, cette voix de chalumeau, avec je ne sais quoi de la plainte aiguë, inarticulée, inimitable, d'un gond de porte, acheva de s'éteindre. Il lui suffisait d'un geste pour implorer. Sa brève psalmodie d'autrefois était même superflue.

Devant un tel silence, les dévotes n'osèrent plus, — celles qui le secouraient d'ordinaire étant mortes, — déposer une aumône sur ses mains. Elles étaient comme prises de terreur à l'idée de le troubler, de l'éveiller, de l'arracher à son immobilité. Peut-être aussi redoutaient-elles de voir la main difforme, hiératique, bouger, se refermer sur leur pièce de monnaie. Elles entraient vite, sur la pointe des pieds, s'efforçant de n'être pas entendues. Et à force de passer inaperçues, de n'être pas sollicitées, elles ne se sentaient plus obligées de donner.

Si bien que les autres quémandeurs, ceux qui invoquaient le saint du jour, dérobaient l'aumône du mendiant immobile et solennel ; les boîteux surtout, qui ouvrent les portes devant les arrivants, qui courent mieux et plus vite que s'ils avaient de bonnes jambes et qui font, sur leurs béquilles, des révérences si basses et si contournées.

III

Soixante-dix ans ! il finit par y avoir soixante-dix ans que ce mendiant se tenait à la porte de la sacristie. Maintenant, on n'entrait plus par cette porte-là. La ville s'était agrandie d'un autre côté, en face d'autres portes. Du côté de celle-ci, la ville avait reculé, faisant de ce coin de la cathédrale une sorte de ruelle abandonnée où s'amoncelaient les décombres. Une ombre dense, l'ombre du dos de la ville, y régnait constamment. Les fragments tombés de la cathédrale, arrachés par la foudre, qui sévit si terriblement contre les aiguilles de pierre, on les entassait là ; on y relégua les grilles et les colonnes surmontées d'un lion de pierre qui supportaient la grille extérieure du porche, quand on les ôta pour élargir le nouveau boulevard.

Le pauvre aveugle, plus rigide, plus fossile, plus pétrifié, plus immobile que jamais, oscilla un jour à peine, se renversa un peu, resta collé au mur, légèrement incliné, comme un de ces saints que l'on descend des niches encastrées dans l'arcature extérieure des cathédrales et que l'on range debout au pied des murs. Dans cette courette, sorte de dépôt d'antiquités provenant de la cathédrale, on ne remarqua pas la présence invariable, inouïe, de cette nouvelle statue, pareille à celles du pur gothique primitif.

IV

Un jour seulement, au bout de cent ans, quand on dut restaurer la vieille cathédrale, les artistes chargés de la restauration reconnurent toute l'importance d'une statue de pierre, de cette même pierre dure et patinée dont était faite la cathédrale, appuyée contre le mur, exposée aux intempéries, à côté de la porte de la sacristie. Ils l'appelèrent la statue de Job, et ils l'exaltèrent, et ils lui donnèrent une place d'honneur sur la porte principale, dans l'une des niches vides de l'arc fleuri. Personne ne soupçonna que ce saint de pierre gothique et primitif n'était pas autre chose que le mendiant métamorphosé. Et c'est en effet de cette façon, non par voie de miracle, mais en vertu de la plus profonde logique, que les mendiants opiniâtres des portes des cathédrales finissent.

*
* *

L'ENFANT PERDU

Le petit Rubén s'est perdu. Il s'est perdu comme tant d'autres après-midi ; il se souvient que ces autres fois où il s'est perdu, sa mère, en le retrouvant, au lieu de l'embrasser pour l'avoir retrouvé, l'a battu et l'a tiré ensuite par le bras, comme si elle le traînait.

Par crainte que cette scène ne se renouvelle, l'enfant s'égare de plus en plus ; il fait comme s'il voulait se perdre

plus fort, désespérément plus fort, puisqu'aussi bien il s'est perdu.

Aussi personne n'a-t-il retrouvé Rubén, perdu définitivement dans ces dunes infranchissables qui sont au bout des chemins et où n'importe qui se perd.

*
* *

L'ADONIS AVEUGLE

Cette femme repoussante et laide épousa l'aveugle d'une beauté léonardesque. Elle ne le laissait jamais seul avec une autre femme. L'aveugle, qui n'avait jamais pu toucher un autre visage de femme que celui de la sienne, n'avait aucun moyen de découvrir la laideur de cette femme. Son guide avait ordre de ne le laisser approcher d'aucune femme et lui-même, connaissant la jalousie de sa femme, fuyait toutes les autres. Un jour, au Musée, il caressa la figure d'une Vénus. Stupéfait, écœuré, il rentra chez lui indigné par l'irréparable tromperie de sa femme, et il l'étrangla.

*
* *

L'APPAREIL DE TÉLÉGRAPHIE SANS FIL

Elle est pleine de secrets professionnels, la cabine de l'opérateur. C'est l'atmosphère de tout un peuple qu'il faut respirer là, dans la cabine d'où part l'antenne cen-

trale du pays. On y surprend des fragments de désespoirs, des cris d'angoisse, un murmure de faim.

Dans ces cabines qui sont situées en plein cœur du pays, on entend l'appel des navires qui sombrent. Comment les secourir, alors qu'on est si loin de la mer ?

Parfois, on perçoit le bêlement d'une brebis qu'un loup étrangle, et c'est peut-être ce que la nuit a de plus déchirant.

On entend aussi les mots qu'échangent les amoureux du balcon au trottoir, et le murmure de ceux que sépare seulement la grille d'une fenêtre basse, et même la conversation de ceux qui emploient un téléphone de leur invention fait de deux cornets et d'un fil ciré.

Le dernier cri des suicidés, on l'entend aussi ; le chant des sirènes ; et quelque chose comme l'appel suprême de ceux qui sont tombés dans l'abîme.

*
* *

LA HARPISTE

Il semble qu'on devrait nourrir avec des noix d'or les dernières harpistes, pour qu'elles ne disparaissent pas... C'est à peine si la harpe résonne encore, tout éternelle, tout irremplaçable qu'elle semblait être. Instrument le plus ferme et le plus somptueux, elle ne s'en est pas moins abîmée, elle ne s'en est pas moins corrompue. Si seulement celles qui existent avaient duré, même sans se reproduire,

l'espèce s'en serait perpétuée, mais les choses meurent, même les choses de métal.

Les chroniqueurs mondains n'ont pas signalé cette mort des grandes harpes. Elles auraient mérité, l'une après l'autre, dans l'ordre de leur décès, une de ces langoureuses nécrologies, pareilles à celles qu'ils consacrent aux grandes dames dont la mort leur rappelle les dîners et les soirées où ils furent invités.

Pauvres harpes ! Leur son est un peu monotone, de cette monotonie lyrique des idylles. C'est cependant cette monotonie, cette simplicité candide de la harpe qui en fait le charme féminin, charnel.

Les harpes, dans les salons, sauvegardaient l'étiquette, le rang social. L'aristocratie de la harpe donnait le ton aux réunions, comme si une femme, qui aurait été quelque chose comme l'Impératrice, se fût tenue debout dans un coin.

La harpe conservait un principe d'aristocratie, de fierté, de raffinement, qui servait de modèle à toutes les femmes. Dans son svelte triangle résidait le cœur féminin, la douce intimité des seins. Elle saluait toujours cérémonieusement, avec une élégante révérence ; on aurait dit qu'elle portait une couronne ; son or était comme une robe royale en lampas d'or, dont la traîne repliée et enroulée lui faisait un piédestal.

Rien que dans l'aspect de la harpe, il y avait de la musique, de la mélodie, non pas la musique et la mélodie des instruments, mais une mélodie, une musique suavement incarnée, transparente, féminine. Une âme de femme idéale transparaissait dans ses cordes subtiles.

Quand on les voit dans les musées, on découvre en elles l'esprit d'une réunion aristocratique et galante ; elles font plus que jamais un signe élégant, comme celui qu'on fait dans la plus exquise figure du cotillon. Dans une vision diaphane, Madame Récamier continue à jouer, quelquefois remplacée par Joséphine.

Les bras des joueuses de harpes sont comme des bras d'ondines qui nageraient mollement en jouant, et les sons, on dirait des sons amoureux, mouillés, baignés dans une eau idéale.

J'ai vu deux d'entre les dernières harpes se détachant sur ce fond élégiaque de l'évanouissement des choses, de leur disparition fatale.

La première, à Londres ; un pauvre en jouait en demandant l'aumône dans ces rues sombres, pleines, comme une coupe, de cette sérénité distinguée que leur verse la nuit, (Oh, la nuit de Londres, qu'elle est importante, qu'elle est milliardaire !) Je ne l'oublierai pas, cette vision de tout l'intérêt de la nuit condensé dans le geste du pauvre et de la harpe. Qu'y avait-il donc de commun entre le geste de ce pauvre vieux et le geste du malheureux légendaire, à qui sa fille donnait à boire le lait de ses propres seins ?

L'attitude de cet homme n'était pas celle de quelqu'un qui mendie ; c'était l'attitude royale de celui qui donne. La solennité de cette nuit de Londres, sa distinction de toute première qualité en ce qu'elle a d'universel, s'exprimait goutte à goutte de la harpe de ce pauvre. Qui donc aurait osé empêcher un tel homme de mendier ?

L'autre harpe, une femme en jouait, qui en mourut.

Ces dernières harpes tuent. Elles sont si inexorablement condamnées à disparaître qu'elles entraînent dans leur mort la vie des femmes faibles.

Je ne mentirais pas en disant que je la vis mourir sans pouvoir la persuader d'abandonner la harpe qui la tuait, et elle le savait. Elle s'en allait dans chaque note, elle s'abandonnait, sa vie s'écoulait, comme d'un tamis, à travers les cordes de la harpe.

Peut-être était-elle secrètement destinée à cette fin. Elle avait un type de harpiste, un décolleté de harpiste, surtout un buste de harpiste. Le frôlement de la harpe limait sa vie : elle s'évidait peu à peu, comme les bras de la harpe, comme son corps fallacieux.

Quand je me la rappelle, je la vois disparaissant dans la harpe jusqu'à se fondre en elle, jusqu'à ne plus voir que la harpe seule, cette harpe qui est à présent parmi les déchets et les vieilleries du Rastro, et qui est pour moi un peu comme la tombe de cette femme.

*
* *

LE TACOT

Ce garçon, d'une élégance excessive pour quelqu un qui va à pied dans la rue, ce garçon, un de ceux qui regardent du seuil le grand monde, qui y sont invités parfois, qui sont au courant de tout ce qui s'y fait, capables de distinguer une perle parfaite d'une perle médiocre et de reconnaître toutes les marques d'automobiles, et en faveur

auprès d'amis riches de par leur qualité de pauvres à la dernière mode, ce garçon « chic » fut écrasé par une automobile. Dans l'agonie, en face de la machine homicide, son âme frivole eut un dernier regard pour apprécier la machine qui l'avait écrasé. O colère, ô désespoir suprême : ce n'était pas une bonne marque ; c'était une méchante voiture, un véritable tacot !

*
* *

L'AMATEUR DE COURSES DE TAUREAUX

Le corbillard, avec tout son cortège, restait en arrière. Les automobiles et les voitures qui allaient vers les arènes le dépassaient. Il ne pouvait pas prendre une autre allure : un carrosse funéraire doit aller lentement pour ne pas éveiller le mort, ni le secouer, comme les brancardiers portent le grand blessé, bien que le grand blessé ne soit jamais aussi gravement atteint que le mort.

Le cocher du corbillard jetait un regard d'envie sur les voitures et les gens qui s'en allaient vers *la plaza* et il mettait de plus en plus son chapeau à panache sur l'oreille, d'un air de dire : « Regardez-moi : je suis encore plus « olé ! olé ! » que vous. »

Ceux qui, par devoir, avaient été obligés d'aller à l'enterrement étaient joliment embêtés, mais ils souriaient aux femmes. Tous ceux qui allaient à la course saluaient en passant, mais avec une gêne réelle, et les femmes en

mantille se signaient comme à leur entrée à l'église, en mantille aussi, le Jeudi-Saint.

Les chevaux du triste cortège se sentaient une envie terrible de se défiler, de suivre les voitures qui semblent prêtes à perdre leurs roues, ces énormes voitures en gondoles avec des scènes tauromachiques peintes sur tous les panneaux, ces diligences d'autrefois, remises en service les jours de grande course (les picadors qui passaient avaient la mine soucieuse).

— Quelle course nous manquons ! se disaient ceux qui allaient deux par deux.

Le long du cortège coulait le flot des véhicules : des omnibus des gares, où s'entassaient des familles entières, où la jeune maman emmène le marmot au sein pour qu'il s'habitue à voir les courses de taureaux et qu'il puisse s'en vanter plus tard, — et puis, tout à coup, au moment où on s'y attend le moins, la voiture étincelante d'or : la plus misérable, celle qui a l'air d'une carriole de village, mais qui contient la *cuadrilla* dans ses habits rutilants. (Leurs chevaux blancs sont ceux qui réjouissent le plus les yeux : on dirait quelque chose de chanceux et d'heureux, alors même que ce sont des rosses fourbues). Seule, quelque charrette va plus lentement encore que la voiture funèbre ; ses mules paraissent plus laides que jamais ; elle passe, honteuse, montant la côte comme à reculons, sans aucune envie de travailler.

A cause de la chaleur, plusieurs messieurs du cortège ont enlevé leur haut-de-forme et déboutonné leur gilet sous leur redingote.

L'enterrement poursuit sa route, en même temps que toute cette rivière de tritons qui l'accompagne. Devant les arènes, tout à coup, ô prodige ! le mort fait éclater son cercueil du côté de la vitre ; il surgit hors de sa prison ; il saute du corbillard comme s'il sautait la barrière de l'arène. De surprise, tout le monde en même temps saute des voitures ; on l'entoure.

— Ma passion pour les courses, dit-il, a été plus forte que la mort. Depuis que j'ai entendu crier, sur la Puerta del Sol : « Aux arènes ! Aux arènes ! » je me suis débattu pour ressusciter. Je sais que la course de cet après-midi doit être phénoménale.

Ceux qui l'accompagnaient l'embrassèrent, tout joyeux, louèrent une loge pour la fête et entrèrent avec lui dans *la plaza*.

Ce fut un spectacle surprenant que de voir paraître dans la loge cet homme pâle, décharné, avec sa barbe de mort, parmi ces messieurs en redingote et en haut-de-forme, avec leur air d'enterrement.

*
* *

A L'IMPROVISTE

La petite Dolores jouait avec ce bébé d'un an, tandis que son frère recevait son ami Ramiro et que le père et la mère allaient et venaient dans la maison.

La petite Dolores, le corps menu, mais déjà formé, avec sa gorge sans salières et le suave contour de ses épaules,

légèrement tombantes, comme ces blouses dites kimonos, avait une beauté où le regard du visiteur, Ramiro, se caressait, comme quand on examine et qu'on touche un objet doux et moëlleux, avec des courbes dans lesquelles il y a un bonheur particulier et le plaisir de rebondir. Grâce à son intimité avec le frère, il pouvait familièrement voir Dolores, et il finit par aller chez elle pour jouer avec sa candeur adorable. Il la trouvait toujours en train de jouer avec ce bébé d'un an, le fils des voisins lui avait-elle dit.

Un jour que le père était absent, Dolores devint tout à coup si intéressante qu'il se mit, sans penser à rien de sérieux, — la puérilité qu'il y avait en elle eût suffi à l'en empêcher, — à lui parler sur un ton de passion contenue. Elle en fut émue. Il voulut pousser le jeu et l'émouvoir davantage. Sans s'y efforcer, avec un parfait détachement, mais avec une éloquence sincère, il parvint à la troubler jusqu'aux larmes. Et tout à coup, sans motif, elle lui dit à l'improviste :

— C'est mon enfant à moi, ce petit...

Et comme il se refusait à comprendre, elle répéta, en prenant l'enfant dans ses bras :

— C'est mon fils... Le jour où vous êtes venu pour la première fois, j'étais encore au lit... Un malheur avec quelqu'un qui s'est conduit comme un scélérat...

Ébloui, désolé, désolé de *ne pouvoir plus entendre ces mots pour la première fois*, comme une révélation inouïe, ineffable, de la menue et délicate Dolores, sachant qu'il garderait toute sa vie la mélancolie de cette chose qui ne

pourrait plus arriver de nouveau, il donna un baiser au « petit des voisins ».

*
* *

L'EXILÉ

A quoi pouvait-on le condamner en fin de compte ? A l'exil. La belle affaire ! Il ferait agréablement son temps d'exil dans quelque pays étranger, dans une existence nouvelle où il savourerait longuement le souvenir de sa ville natale et de sa vie passée.

En effet, la sentence fut : l'exil. Mais quel exil ! Le tribunal, dévoué à cet homme autoritaire et tout-puissant que le coupable avait outragé, voulut, sans en avoir l'air, se gagner ses bonnes grâces. Ne pouvant prononcer la condamnation à mort, il décréta un exil qui dépassait, en distance, le nombre des kilomètres de la circonférence terrestre, même en choisissant, pour allonger la distance, le méridien qui passe par les sommets les plus élevés du globe. Quelles étaient les intentions du tribunal en l'exilant ainsi en un lieu où il ne pouvait se rendre ?

Ah, pour un délit qui en aucune façon ne méritait une telle peine, et afin de plaire au tout-puissant offensé, les juges avaient inventé une nouvelle formule de condamnation à mort. Ils avaient trouvé le moyen de faire pendre cet homme. Du moment qu'il n'y avait pas en ce monde la distance voulue pour l'accomplissement de la sentence, il

fallait bien l'envoyer dans l'autre pour les kilomètres qui manquaient. On le pendit.

*
* *

NOUVELLES CRIAILLERIES

Qu'elle est cordiale et chaleureuse, l'horloge éclairée au milieu de la neige ! Sa lueur jaune est une lueur de foyer sur la lueur de la neige, blanche et froide.

Ces femmes très galantes, coquettes et réservées en même temps, ont l'avantage sur nous. Nous aurons beau être aussi peu que possible comme tout le monde, leur dire des mots d'une originalité absolue, elles souriront comme si elles en avaient connu un autre exactement semblable à nous et qui leur a dit exactement les mêmes choses... C'est pour ne pas rencontrer cet autre en elles que nous rejetons leur sourire.

Le plus terrible bruit du monde, c'est celui que fait un chapeau haut-de-forme en tombant.

Il ne faut pas comparer l'aéroplane aux aigles, ni à aucun autre oiseau majestueux. Il est tout simplement une grande chauve-souris incolore et transparente en plein jour, une chauve-souris à profil aigu et anguleux, avec ces

saillies du squelette de leurs ailes, qui ont une armature comme celle des chauves-souris. La nuit, ils sont encore plus chauves-souris... L'homme ne pouvait inventer qu'un oiseau mammifère.

On trouvera une nouvelle sorte de lumière, un nouvel appareil, une nouvelle ampoule ; cela nous fera paraître irrémédiablement vieux-jeu... Nous ne pourrons pas l'éviter... Notre lumière ne pourra pas se comparer à cette nouvelle lumière. Celle-ci, la nôtre, sera plus triste ; la nouvelle emplira tout ; il y aura dans la nuit un nouveau midi rayonnant... Et de même que nos aïeux, que nous avons vus vivre dans l'obscurité, les possesseurs de cette lumière nous verront vivre, nous, dans une semblable obscurité.

La rose des vents, on dirait qu'elle résume tout. Il y a comme une apparence de synthèse, comme une fantasmagorie de synthèse en elle. Tous les vents et toutes les couleurs tournent. La rose des vents tend par chacune de ses pointes vers une direction différente, elle part, elle s'allonge, elle vole, elle vit, elle signale.

Les choses écrites sur les murs révèlent plus que tout la vie triviale de la rue. Sur les portes fermées, ces portes condamnées qui donnent sur la rue, c'est là que le crayon et la craie se plaisent le plus à écrire. Le cri subversif est

écrit comme un attentat ; il a déjà éprouvé l'émotion de tuer, l'auteur de la pasquinade. Cette brève notation de *grands* : « Nous y avons été », ou : « Nous t'avons attendu au café X » se mêlent aux autres notations et donnent plus de caractère à l'ensemble. Cette façon sobre de fixer une date : « 10. VII. 1917 » a quelque chose de mystérieux, mais de chaud ; mieux encore et plus évidemment on savoure cette date expressive : « J'ai manqué la classe aujourd'hui 19 avril ». Ce compte rendu sommaire d'un jour de rébellion évoque un jour divin, un jour printannier comme nul autre, un jour plus saturé de lumière que pas d'autre, où le gamin a vécu dans une espèce de galanterie innocente, mais inoubliable, un jour tout rempli de découvertes romanesques, de ruelles, de façades attirantes. Mais c'est l'insulte qui donne le plus de force à ces écrits. Quel authentique bandit que celui qui a grimpé si haut pour mieux détacher l'insulte qu'il a voulue ! Quelle crânerie chez celui qui, injuriant l'autre, dont il écrit le nom entier en toutes lettres et bien lisiblement, a signé : « l'Andalous » ! Le mot « putain » répété plus souvent qu'aucun autre, nous savons la haine native qu'il révèle. L'une de nos plus amusantes rencontres a été celle d'un de ces enfants qui écrivent ce mot-là, furtivement, avec le plus grand sérieux, profitant du moment où la rue est le plus déserte. On aurait cru qu'il écrivait quelque chose de transcendant, de solennel.

Une sauterelle, en ville, est l'être le plus égaré, le plus désorienté qu'on puisse voir... Elle est toute saisie. Au lieu

des champs, de la pleine campagne où elle sautait sans trève, toujours plus loin, elle ne trouve qu'obstacles, murs, carrefours... Personne n'ose la tuer ; on a peur de tuer en elle quelque chose de rustique, de bon, la réalité des espaces de terre autour de la ville, une sympathique bestiole pénétrée du sens de la terre plus qu'aucune autre, et qui ne fait de mal à personne... Nous la reconduirions volontiers jusqu'à l'entrée de la campagne.

Par ces trous qu'ont les arbres, ces trous caverneux et pleins de replis, comme des oreilles de fœtus ou de furet, c'est par là que l'arbre entend.

Celui qui est atteint d'un vomissement de sang est une pauvre créature qui vient d'être *assassinée* par Dieu, assassinée au couteau, lâchement poignardée, plus lâchement que dans le dos : intérieurement et dans le noir.

Avec quel délice tombe la chenille, dans les jardins, juste sur la nuque d'une jeune femme. Quelle chance !

On voit beaucoup d'hommes avec le nez rongé. C'est leur squelette qui commence à se montrer, à faire des siennes, à faire voir comment il arrivera à les posséder tout entiers.

Les poupées sont toutes déconcertées dans les parcs, surprises en flagrante fausseté par la lumière impitoyable.

Qui pouvait penser que tu serais celle qui dit toutes ces choses aux passants ! Toi, celle qui n'écoutait personne, celle qui ne voulait même pas qu'on te prît la main !

Les marchands ambulants de cacaouettes et autres fariboles sont les seuls à savoir ce qui s'est passé sur les places, dans les jardins et dans les rues où ils sont restés assis toute la journée... Le temps s'infiltre en eux comme dans une citerne. Tout ce qui a passé par là, ils l'ont vu : la civière, l'ivrogne, peut-être même un carrosse royal attelé de chevaux magnifiquement harnachés, un de ces carrosses que nous ne voyons plus, parce que nous ne nous tenons plus assez au coin des rues.

Quand la mode de leur temps sera vieillie, alors seulement nous pourrons voir la puérilité et l'ingénuité champêtres de leurs visages... Ce sont les dernières modes, les modes trop actuelles qui leur donnent cette étrange malice par où elles sont si attirantes et si dangereuses.

L'enfant qui tousse comme un homme, d'une grosse toux rauque, c'est quelque chose de navrant, qui nous fait regarder l'enfant d'une façon toute différente, comme si nous le voyions maltraité comme un homme, fêlé et cassé comme un vieillard.

Il devrait y avoir, à la Monnaie, une heure pour la distribution des sous aux pauvres, quelque chose comme

une soupe de sous, des restes de la frappe du jour, et, les jours de fête, une soupe extraordinaire.

Qu'il est délicieux d'entrer dans le parc au moment où un souffle de vent, fort et bref, joue l'introduction, la première représentation de l'Automne, avec la plus abondante chute de feuilles !

Le phonographe parle du nez. L'âme seule peut parler par la bouche. Le nez révèle la matière. C'est un stigmate inévitable. C'est la preuve que les esprits ne parlent pas, qu'ils ne peuvent parler. C'est bien en vain que les inventeurs s'entêtent à supprimer ce nasillement du phonographe. (Mais est-ce que cette théorie ne risque pas d'être démolie par quelque appareil où la voix parlera clairement, ou peut-être, — où l'esprit seul parlera ?)

Il n'arrive pas, à la sortie du théâtre, ce qui devrait arriver. La femme enveloppée dans sa sortie de théâtre, pareille à une femme qui se promènerait nue, devrait s'en aller avec son amant et non pas avec ce type en haut-de-forme qui est son gendarme.

On éprouve une sorte de peine et d'indignation à voir incendier, briser, détruire toutes ces choses qui sont pour çà dans les films. N'est-il pas lamentable que tant de choses se perdent pour rien dans un monde de pauvres, de néces-

siteux, de misérables ? C'est là une provocation aux classes nécessiteuses.

Il y a un moment, à la tombée de la nuit, où quelqu'un ouvre les fenêtres des glaces, les dernières fenêtres de l'après-midi, ces fenêtres qui donnent une lumière plus vive que tout le reste, la suprême lumière.

Nous ne respectons pas suffisamment notre ombre, nous ne pensons pas assez à elle... Pour ma part, convaincu de ça et désireux de réparer cette injustice, je la salue, je lui parle, et même je sors parfois tout exprès pour la promener à l'endroit où elle se détache le mieux.

Par les flaques, par ces toutes petites flaques qui couvrent les champs labourés quand il pleut beaucoup, c'est par là que, de temps à autre, regarde toute la terre qui ne voit pas, et tout ce qu'il y a d'enterré dans cette terre.

Il y a un homme que tout le monde oublie, les femmes, les garçons d'hôtel, les receveurs de tramway qui lui réclament plusieurs fois le prix du billet comme s'il ne le leur avait pas déjà payé, et qui n'oublient que lui, qui l'oublieraient même s'il était l'unique voyageur. Ceux qu'on lui a présentés ne le saluent pas ; ils l'ont immanquablement oublié. Mais comment cet homme doit-il voir le monde, à travers l'oubli de tous et de tout !

La mer bouillonne dans le fond des usines électriques. Elles ont aussi quelque chose d'une grande cascade, d'une cascade de mer. Leur activité fait peur, leur labeur sans fin étourdit, et leur lumière artificielle tout le jour et leur bourdonnement irrésistible... L'usine tout entière est une locomotive qui ne bouge pas, mais qui paradoxalement voyage dans sa propre enceinte. C'est un énorme cœur, inquiétant comme ces cœurs dont on entend la palpitation sans fin. Debout, dans le voisinage de l'usine, on sent la légère, mais puissante trépidation d'une poitrine, comme quand nous appuyons la main sur notre côté gauche, sur le cœur.

Ce défaut, ce grain de beauté du verre de la vitre à travers laquelle nous regardons le ciel, on dirait une cicatrice du ciel.

A l'ombre de cet arbre enclavé au centre de la plaine semblent véritablement se tenir accroupies toutes les idées du paysage.

Cette main à laquelle il manque un doigt jamais n'aura l'air de l'avoir perdu, mais de le dissimuler.

En voyant passer les automobiles avec leurs pneumatique de rechange on pense à ces vagabonds qui portent sur le dos une paire de brodequins de rechange... O coureurs de grands chemins tout pareils !

Il y a des nuits où la lune se mêle plus uniformément à toute la nuit ; le mélange est fait par une main plus experte.

Les usines, avec leur mille fenêtres, ne regardent pas, ne voient pas le paysage ; elles le laissent à l'écart, triste, abandonné, inutile.

Cette mouche qui revient, est-ce celle de tout à l'heure ? Il nous semble injuste de ne pas les distinguer alors qu'entre elles il y a de profondes différences, et alors qu'elles nous reconnaissent, elles.

Ces mouches qui sont venues avec nous dans le train, de cette gare lointaine, que vont-elles penser en arrivant dans la grande ville turbulente et compliquée ? Elles vont peut-être devenir folles ; elles vont s'entrechoquer dans une grande confusion ; comme des provinciales ou des villageoises arrachées à leur famille, abandonnées sur l'immense quai, elles vont courir effrayées, sans trouver un gîte ; les mouches escrocs et celles qui font la traite des blanches, venues pour attendre ces mouches inexpertes dans les gares, vont les mener à leur perte.

La longue barbiche de cette chèvre est la barbiche d'une aimable petite vieille, peut-être d'un vieux général.

Quand nous regardons la campagne, en septembre, et que nous voyons cette maisonnette tout au fond de l'horizon, il nous semble que par ses fenêtres de derrière, par ses fenêtres qui donnent sur l'autre côté de l'horizon, elle voit l'hiver approcher déjà ; elle a l'air de le voir, d'être intérieurement toute transie devant le froid qu'elle pressent, qu'elle voit.

L'orage qui arrive d'assez bonne heure est une ombre noire, une ombre de tombée de nuit entre deux après-midi de soleil, dont le second, qui se lève quand la pluie cesse, est une merveilleuse surprise.

Le soir, quand le jour baisse, on voit que la page blanche a sa propre lumière, sa propre lumière véritable.

SEINS

EX-VOTO

I

Anne avait une foi profonde en cette Sainte Vierge qui était dans la chapelle la moins éclairée de l'église, toute parée de vieux ornements de jais, de galons dorés, ternis comme ceux dont on garnit les cercueils, d'un velours râpé comme les vieux tapis, avec cette odeur que prennent les étoffes dans les caves. La statue était comme engourdie par un vent coulis, un froid humide de chapelle, la transpiration d'une terre mêlée de morts, pleine de grands trous profonds.

Anne offrait à sa Sainte Vierge des fleurs ; elle lui fit don de deux vases roses avec des fleurs en papier doré. Elle venait souvent la voir ; mais bientôt elle commença à venir plus souvent encore. On voyait qu'elle aspirait à plus de familiarité avec l'image.

Sa poitrine était trop plate, trop glissante, sans seins, rien qu'avec deux boutons blancs pour en marquer la

place, deux boutons comme deux petites verrues exsangues. C'est pourquoi, aspirant à l'amour comme à un sacrement, Anne voulait demander à la Vierge une grâce : qu'elle lui donnât des seins.

Un jour, après de longs jours d'hésitation, elle se décida à donner à sa prière une forme plus visible, à offrir un ex-voto.

Elle entra dans une boutique d'objets en cire, une de ces boutiques cléricales, moroses, livides. Tout d'abord elle ne sut comment demander ce qu'elle voulait au vendeur en blouse couleur de cire, à l'air morne et cireux. Elle regarda autour d'elle. Elle papillonna sur les cierges moulés avec des frisures ; elle considéra les rouleaux qui servent d'ex-voto pour la gorge ; elle fureta dans la vitrine où dorment, comme dans une fosse commune, ces restes humains que sont les ex-voto, ne trouvant toujours pas ce qu'elle cherchait, ce qu'elle aurait voulu désigner du doigt en disant : « Ceci ».

Le silence était insoutenable. Elle dit, pour dire quelque chose :

— Je voudrais un ex-voto...

— Un corps entier ou un membre seulement ? Un cœur ? un bras ? une tête ?

— Non... je voudrais...

Le sang lui monta au visage ; elle dit, mentant effrontément :

— C'est pour une malade de la poitrine.

Le vendeur, ayant compris, lui fit voir des seins tout petits, comme ces bouts protecteurs pour les jeunes mères

qui ont mal aux seins, qu'on vend dans les pharmacies. De son air de sacristain, la tête basse, il prit l'ex-voto, et sans dire un seul mot, il en fit un paquet. Elle demanda le prix, paya et s'en alla.

Dans la rue, elle se ressaisit et prit une allure toute nouvelle, désinvolte, se sentant plus femme désormais, ses seins accrus des seins enveloppés dans son paquet.

Elle entra dans l'église. La chapelle était déserte et il y avait un clou libre. Elle regarda de tous côtés, craignant d'être vue par la chaisière, qui la connaissait. Elle défit son paquet, prit l'ex-voto, l'attacha au clou, rougissante et gênée, sentant sa poitrine toute froide, comme si elle s'était ouverte et que le froid lourd de l'église y eût pénétré, ce froid qui se dégage des interstices des dalles ou des lames des parquets.

Elle se pelotonna, se fit toute petite, se pénétra d'attrition pour mieux féconder ses seins. L'ex-voto, accroché par un ruban rose, paraissait plein de conviction et d'espoir, on aurait dit qu'il palpitait ingénument, il avait une mollesse de chair exsangue, patiente et vierge sans une touche de rose à la naissance, mais sans cette rugosité du bout dont les seins mêmes des petites filles ne sont pas exempts. O seins parfaits, seins mystiques, d'une féminité irritante et languide !

II

A partir de ce jour-là, Anne ne manqua pas d'offrir ses fleurs, chaque jour, à la Vierge.

Trois mois après, ses seins commencèrent à se montrer, admirables, durs, larges et blancs, blancs jusqu'à donner froid et à faire claquer des dents, sensuellement, à force d'être blancs et bien faits. Ils étaient pétris de tubéreuses d'une pâte céleste, plus suave que celle des seins poussés spontanément, et le rose de leurs pointes était un rose ineffable.

Il s'écoula un peu de temps encore, après quoi, un jour, emportée par l'inquiétude et l'ardeur, poussée par ses seins irrésistibles, elle fut séduite par le premier venu. Elle voulait les montrer ! Elle voulait qu'on les vît !

Désormais fanatisée par ses seins, elle échoua dans les maisons aux persiennes closes ; elle aurait voulu les montrer en pleine rue, se mettre à la fenêtre en les dénudant.

Elle vécut une orgie admirable, ardente, sans fin ; mais au milieu de ses souillures, sentant ses seins brûler sous les baisers comme sous des piqûres de feu, elle se souvenait toujours de ses autres seins de jeune fille, toujours virginaux, à l'abri du péché, pendus par un ruban dans la chapelle de Sainte-Miraculeuse.

*
* *

LA MÈRE ET LES DEUX FILLES

La mère et les deux filles ont toutes un buste opulent. Elles avancent fièrement, comme pour un abordage à l'éperon. La promenade s'ouvre devant elles, comme la mer s'ouvre devant une proue effilée et hardie.

Entre ses deux filles, comme leur sœur au dire de tout le monde, la mère, encore belle et décidée, marche dans la gloire d'être la créatrice de seins pareils à ses seins, d'être multipliée et propagée par ses deux filles, comme si elles étaient des pétales détachés d'elle. Sa grande satisfaction, c'est de démontrer en elle-même que la pompe de ses filles n'est pas la vaine pompe banale, la pompe éphémère, mais bien une pompe durable, et qui tiendra.

*
* *

LES SEINS DANS LA DANSE

Toute femme, celle qui est destinée à une vie de quiétude et celle qui est destinée à une vie d'inquiétude, devrait apprendre un pas de danse créé tout exprès pour développer jusqu'à l'extrême possible la grâce des seins. En marchant lentement, la femme, une fois qu'elle est nue, perd le charme de la danse légère et vive qu'elle doit danser en avançant.

Toutes devraient apprendre à fond cette danse discrète, rapide, mais seules les danseuses par profession la connaissent et la pratiquent.

Les seins sentent la folie de la danse avec une frénésie qui arrive à être effrayante, parce qu'on dirait qu'ils vont s'enflammer, qu'ils vont prendre feu du frottement de l'un contre l'autre. Ils descendent très bas et puis se relèvent comme les bras, on dirait qu'ils se détachent et tombent, comme ces balles reliées à la main par un fil

élastique, qui bondissent vivement sans se séparer de la main, qui y retournent comme les seins retournent, même après cette envolée si longue, à la place des seins.

Les seins, dans la danse, sont inégaux, arbitraires. Il y en a toujours un plus long, beaucoup plus long que l'autre ; il descend de son côté tandis que l'autre remonte et reste comme accroché tout en haut, craignant de tomber. De la sorte, dans la danse, à l'intérieur de la danse de la femme, comme sur une scène réduite, les seins dansent seuls une danse plus effrénée, plus échevelée, une danse qui est comme le foyer de l'autre danse, une danse centrale, effrontée, désespérée, suppliciée, pleine d'entrechoquements douloureux et voluptueux, cette danse dans laquelle les seins des danseuses se pétrissent, s'usent et se flétrissent et dont ils sortent chaque nuit plus macérés et plus brisés, la danse qui les consume et les amollit.

Dans le rythme de la danse, ils sont ce qui rompt le rythme, ce qui met une note de rébellion, d'audace, de désordre, de dérèglement.

Toute la fluidité de la danse réside dans les seins : la danseuse, à cause de ses seins, danse avec quatre bras, car les seins sont des bras plus libres, des tentacules idéals.

On dirait que les seins de la danseuse resteront animés d'un mouvement continu, comme ces horloges où sans répit monte et descend une petite balançoire.

Les seins dans la danse sont comme une mer furieuse dont la houle donne un vertige enivrant.

Oh, si les soutient-gorge n'étaient pas solides et bien attachés par leurs brides aux épaules, comme les seins

s'échapperaient, comme ils se précipiteraient sur le public comme ces balles que les clowns lancent au public pour qu'il les leur renvoie après avoir joué avec ! Il y a cependant un moment où l'un d'eux s'échappe, sort, tout hors de lui-même ; la danseuse affolée le retient avant qu'il ne s'envole, le saisit à pleines mains et le remet en place en un clin d'œil, mais le public l'a senti venir vers lui et le heurter doucement au front, un peu à la façon de ces pétales de rose que l'on gonfle et qu'on fait éclater sur sa joue.

Les seins, dans la danse, n'appartiennent pas à l'homme ; ils se libèrent de lui, s'offrent sur l'autel des sacrifices ; sur l'autel où brûle le feu, ils se consacrent au dieu viril qui aime de telles offrandes, et ils se consument sur l'autel comme ces agneaux qu'on offrait en holocauste. C'est dans la danse que les seins sont le plus loin de l'homme ; c'est alors que personne ne peut en approcher, qu'ils sont le plus solitaires, le plus voués à eux-mêmes.

Langues de feu de la danse ! gouffre suprême, tourbillon central du spectacle de vivre que peut donner la vie, tocsin fait pour les cœurs, afin qu'ils deviennent libres, exaltés, révolutionnaires !

*
* *

SEINS DE SIRÈNE

Les seins des sirènes étaient troublants, ils ruisselaient d'eau, et toujours plusieurs petits filets d'eau les parcouraient et allaient tomber par les pointes, comme si elles

eussent été de ces fontaines qui coulent goutte à goutte. Toujours, toujours mouillés, ils avaient un brillant vif, huit reflets qui faisaient mieux voir leur grâce convexe et lisse. Ils avaient la qualité solide des algues, qui fait que quand on les prend en passant sur la plage on ne peut s'en défaire, et qu'on les emporte bêtement et qu'on a même presque envie d'en manger. Rude et rebondissante et féminine qualité des algues !

Les grands poulpes de la mer se collaient aux seins des sirènes, les pressaient doucement, sans vouloir s'en détacher.

Les seins des sirènes étaient comme des seins de phoques, quelque chose comme ça par leur dureté et leur mollesse charnue, et les petites tapes qu'elles se donnaient sur eux résonnaient avec un doux clapotis. Dans la main, ils avaient un poids de poisson qu'on soupèse, ils étaient comme deux rousseaux, un dans chaque main, avec ce poids dense, compact, un peu métallique, et cependant léger, des poissons ; ils résistaient à tous les pincements et jamais ne se plaignirent. On était effrayé de les voir si résistants, et l'homme qui les touchait devenait humble, et plus reconnaissant encore devant la puissance de la femme qui les lui laissait prendre.

*
* *

LE MATIN

Les seins, le matin, de bonne heure, ont un calme, un abandon comme celui des accouchées. Qui est-ce qui

pense à eux ? Ce sont les seins des femmes qui font le ménage, et qui les tiennent plus en oubli que jamais au milieu de l'oubli général... Parfois cependant l'homme pense à eux dans la matinée ; en les apercevant dans la robe de chambre entr'ouverte, il est grisé comme on l'est par l'alcool, le matin, quand on est un peu dépourvu de forces.

Les seins, le matin, se rafraîchissent ; ils prennent la douche du matin, sous les amples matinées, ils s'emplissent d'une rosée intérieure qui les rend délicieux, comme ces laitues toutes fraîches de rosée que nous avons mangées crues dans les matins d'été.

Les seins, le matin, sont comme des seins de femme qui nourrit ; même si ce sont des seins de femmes qui ne sont pas mariées, ils vivent pour elles à ces heures-là ; ils se consacrent à la maison, comme la mère à l'enfant ; ils sont gonflés, chez toutes, d'un lait nouveau, le lait d'un nouveau matin.

Les seins, le matin, s'entendent bien avec les plumeaux, les époussettes, les glaces, les fonds d'armoire, le fourneau, les coffres au-dessus desquels ils se penchent, les journaux, les étagères, les dessus de table, les moulures des tables de toilette.

Les seins, le matin, sont de la même qualité que les bananes achetées pour le déjeuner par la cuisinière, de la même qualité que le *marché* du jour ; ils ont quelque chose des fruits et quelque chose des légumes.

Les seins, le matin, se fatiguent à travailler, ils se reposent de temps à autre sur les fauteuils et les berceuses, tout

pleins d'une langueur matinale, d'une langueur très éloignée de l'homme, en paix, comme des seins de nonne, abandonnés de tout leur poids sur eux-mêmes, — elles sont encore sans corset, — un peu endormis.

*
* *

... Les seins sont quelque chose de si définitif que lorsque nous songeons à l'avenir de la Terre, à ce qui se passera après que nous serons morts, que nous aurons été définitivement sevrés, que nous serons entrés dans l'état où on ne peut plus aspirer à toucher les seins, la chose que nous voyons le plus distinctement entre toutes celles que pourront faire les hommes est : « jouer avec les seins... »

*
* *

LES AVEUGLES

Les aveugles sont les hommes qui sentent les seins dans tout leur délice, dans tout ce qu'ils ont de cadeau mystique fait par Dieu.

Ils lèvent leurs yeux morts vers le ciel tandis qu'ils les tâtent, offrant ainsi au ciel la trouvaille invraisemblable.

Aux aveugles, elles expliquent les différences de couleurs, et ceux qui voient ne peuvent pas imaginer les délices que connaissent les aveugles à entendre, dans leur nuit, ces indications confidentielles.

Les aveugles les possèdent si bien qu'ils les pourraient

modeler comme on ne pourrait pas les modeler l'homme qui voit et qui, du fait même qu'il voit, oublie davantage leur structure, se déconcerte davantage, se laisse distraire, s'égare.

Quand les aveugles rencontrent pour la première fois les seins, quand ils les découvrent, ils demeurent stupéfaits, ils se remplissent entièrement de leur vision, ils tombent en extase, ils n'y croient pas, et n'y croient que petit à petit, lucides, et fascinés comme ils ne le seront jamais plus par rien.

*
* *

LES SERVANTES

Les seins des servantes sont des seins qui font naître des sentiments sourds et profonds.

Ce sont des animaux domestiques qui courent librement dans la maison et qui l'égaient un peu.

Cela, qui est visible, est considéré comme non existant par une politesse et une politique hypocrites. Mais ils donnent, surtout à la matinée, plus de gaîté, et à la maison une atmosphère plus intime, une saveur plus humaine. Ils ont l'air de chanter eux aussi, mais d'une manière toute différente, une autre chanson que la bouche de la servante ; ils sont la grâce rustique de son va-et-vient. Ce sont des seins champêtres et folâtres, une espèce d'oignon qui assaisonne l'air de la maison, l'oignon humain, sensuel, bon marché.

Sur tout le fond de dignité et de correction de la maison se détache le fait que ce sont véritablement et indubitablement des seins de femme. Les dames de la maison voudraient bien éviter qu'on s'en aperçoive, mais elles ne le peuvent pas. Leur présence est trop éloquente ; leurs droits l'emportent sur toute l'autorité qui domine encore le monde. Leur autonomie est manifeste, on ne peut pas ne pas l'admettre, et Madame est bien obligée d'avaler la pilule.

Le fils de la maison, et Monsieur lui-même, les voient trop, et parfois ils les cherchent, bien que ce soient des seins ingrats et malpropres, des seins dépourvus de fantaisie, des seins qui ne comprennent pas, des seins effrontés qui abusent de leur complaisance triste, ou qui supportent l'affront de l'homme le plus effrontément déloyal qui soit : le Monsieur qui renie en plein jour les choses qu'il a faites dans l'ombre.

*
* *

LA FEMME SANS SEXE

Chez la femme sans sexe, lisse, close, hermétique, toute blanche, épilée, sans un pli ni une ride, les seins prennent une importance suprême. Rien ne distrait de leur tentation, et cela leur donne une rondeur parfaite. L'homme s'escrimera toute sa vie sur ces seins solitaires ; il abreuvera sa soif dans ses mains, comme on boit aux sources les plus cristallines et les plus pures. Chez cette femme sans sexe, l'élévation des seins est prodigieuse, rayonnante ; la fémi-

nité s'y concentre sans se répandre, sans se déverser, sans issue aucune. Véritablement, si nous n'avons pas trouvé ces seins de la femme sans sexe, nous n'avons pas connu les seins dans toute leur apothéose.

*
* *

LA GÉANTE AUX SEINS COMPLAISANTS

Le désir de seins suffisants s'accroche à des seins gigantesques.

Elle existe quelque part, cette géante aux seins complaisants, seins qui re-nourrissent, seins formidables, seins qu'on peut presser et où l'homme peut s'étendre comme sur une couche nuptiale.

La géante est couchée dans le grand vallon. Elle sourit avec condescendance. Elle est vêtue jusqu'à la ceinture, sans cela ses jambes paraîtraient monstrueuses et son sexe serait un abîme immonde et dangereux. Une longue file de pèlerins chemine vers ses seins ; d'autres sont déjà agenouillés et prosternés près d'eux. Il y en a qui se cachent tremblants, fiévreux, — tout jaunes de fièvre, — à la base de ces seins ; absorbés dans une longue attrition, ils se guérissent de leur inquiétude, de cet énervement des seins trop petits qui les a poussés ici. Il y en a de plus hardis qui se pelotonnent sous la masse des seins qui tombe, et ne tombe pas, sur la paroi de la poitrine et là, dans l'ombre tiède, une bienheureuse indolence les endort, omme après la possession.

Les seins de la géante, placés sous l'influence de la lune, ont comme la mer leurs marées hautes et leurs marées basses, une vie intense et sans limite. Ils sont un peu usés par l'incessant passage ; leurs pointes ont la tuméfaction douloureuse des bouts de seins mordus par ces enfants qui ont leurs premières dents avant d'être sevrés, et par ceux qui ont des gencives endolories et inflammées.

Oh ! ces seins de la géante complaisante, ces seins copieux, fécondissimes, lactescente cascade figée, seins pour le repos éternel, seins tranquillisateurs, seins réellement grands, apaisants jusqu'à la satiété, seins qu'on a cherchés en vain, toujours en vain, sous la fausse — si fausse ! — opulence des corsages bombés !

*
* *

LES SEINS D'ÈVE

En songeant à tous les seins, nous avons songé aux seins d'Ève, abondants, forts, à la peau dure, rougeâtre et rugueuse : seins de nourrice montagnarde, au lait pur, salutaire et prodigieux, le lait dans sa source première, qui ne s'est plus tarie depuis. Adam ne leur prêta pas toute l'attention qu'ils méritaient, parce qu'il était trop préoccupé par de bien autres surprises. Ce furent les seuls seins qui firent un angle droit parfait par rapport au plan de la poitrine, un angle droit qui, aussitôt après Ève, commença à perdre des degrés et à décroître. Les seins d'Ève furent ceux-là seuls qui conservèrent la forme que leur imprima

le moule de métal, le moule à crème-renversée dont le créateur se servit pour les faire et qu'il accrocha ensuite dans sa cuisine.

*
* *

SEINS DE CASTILLE

Dans le paysage aride et sec de la Castille, les seins sont une trouvaille miraculeuse : ce sont deux gobelets d'eau.

En général, les femmes de Castille ont des seins denses, durs comme la pierre, des seins collés à la poitrine et comme craintifs de l'aridité du sol ; des seins terreux, mais à la façon de l'argile que le sculpteur mouille tous les jours. Le froid dur et la dure chaleur semblent les avoir fanés, et surtout ces grandes gelées qui tombent sur la Castille.

Les seins de Castille sont des seins d'épouses fidèles de cultivateurs, et il y a en eux comme une poignée de grains de blé, bien qu'il y ait aussi en eux une grande variété de semences de fleurs qui ne poussent pas dans cette terre. Mais soudain, au milieu de cette communauté de seins austères, surgit une apparition de seins différents, emphatiques et pleins.

Celle qui les porte marche avec cruauté, avec un air de reine de Castille. Elle se prévaut de toute la soif d'alentour et de la façon dont, sur la terre dépourvue de seins, sur la terre plate, se détachent ses seins, se découpant sur le ciel.

Ah ! mais quand la Castille est prise de folie, quand ses villages s'exaltent jusqu'au paroxysme, avec des ardeurs d'une volupté indicible, c'est alors qu'il y a, en Castille, des seins pécheurs !

*
* *

LES SERPENTS ET LES SEINS

C'est un beau tableau de sagacité et de gloutonnerie, et qui magnifie les seins, que celui des serpents qui viennent dérober leur lait aux jeunes mères. On les imagine songeant aux seins avec un ravissement qui les fait se dresser tout droit de la tête à la queue, et prudents, comme la main du voleur qui va dérober le trésor caché dans la poche de la poitrine ; ils cherchent le bout et le sucent. Ensuite, tout leur corps, affriandé, doit se sentir parcouru par un mince torrent du lait dont la saveur est suprême, et leurs petits yeux doivent regarder la ferme merveille tandis que leur queue s'agite avec allégresse, comme un bâton de chef d'orchestre qui dirige une musique suave et lente.

*
* *

LA HONTE

Celui qui marche aux côtés de la femme qui a les seins les plus énormes, des seins pendants et débordants, enfermés dans sa blouse comme dans un sac, marche rempli de

honte. Les formidables seins de cette femme, en blouse écossaise ou de satin rose, avec une figure bestiale, de cette femme qui ne porte que ses seins, ce sont les seins qui vous remplissent de honte, mais qu'il faut suivre si on veut les obtenir. Il faut passer par les arides fiançailles de ces seins, il faut endurer cette exhibition stupéfiante, et sans excuse, puisque rien dans cette femme ne semble offrir un intérêt quelconque en dehors de ces seins compromettants.

Long est le chemin, le calvaire étouffant qu'il faut entreprendre à son côté par les rues dans lesquelles tout regarde ses seins, les fenêtres, les balcons, les yeux immenses des vitrines et jusqu'aux hautes cheminées qui s'inclinent un peu vers la chaussée pour mieux les voir. L'homme qui l'accompagne n'ose pas regarder les autres hommes : il est plein d'une honte frénétique, il trébuche et ses jambes fléchissent sous lui, mais il lui faut avancer sous la lumière du plein jour avec cette honte accablante, pour obtenir ces seins dans la nuit, pour les obtenir à la fin.

O supplice amer et lent, et pour lequel elle mériterait d'être tuée si, après une telle marche, elle refusait ses seins !

Ils ne l'oublieront pas, cette époque de martyre durant laquelle, hommes couverts d'opprobre, plein de désirs, tout souillés de vice, avec les souliers éculés de honte et la tête basse sur les seins déshonorants, ils passaient dans les rues dont il leur semblait que les passants aussi devaient ne jamais plus les oublier, et dire en les montrant au doigt : « Celui-là est celui qui a passé aux côtés de ces seins qui étaient enfermés dans ce corsage et dans ce corset comme

les cruches des porteurs d'eau dans les sacs qui pendent sur les flancs des mules. »

*
* *

LES SEINS QUE N'A VUS ET QUE NE VERRA PERSONNE

Ces seins que personne n'a vus et que personne ne verra sont livides et maudits. Ils se remplissent peu à peu de poison, d'un poison qui intoxique la femme qui les a, d'un poison qui la rendra méfiante, grondeuse, infâme.

La femme des seins que n'a jamais vus et que ne verra personne tourne le dos aux miroirs pour ôter sa chemise, comme si elle tournait le dos à ses seins, et elle bouche le trou de la serrure. Ses seins, qui lui avaient été donnés pour qu'elle eût la commisération, la condescendance et le détachement en lesquels consiste la vie, l'ont remplie d'un égoïsme épais, fermé, empaqueté, un égoïsme de boîte de conserve.

Il devrait y avoir des gens spécialisés dans l'art d'ouvrir de force les seins que gardent trop bien les plastrons de ces femmes pleines d'hypocrisie, de rancœur concentrée et d'opposition systématique.

Ces femmes, qui n'ont pas versé à la vie la contribution des seins, souffriront dans l'Enfer, — qui est tout différent de celui qu'elles imaginent — le calandrage de leurs seins, pour les désinfecter de la matière gangrénée et purulente, parce que leurs seins ont commis un horrible infanticide sans excuse, et le cadavre de l'enfant mort est resté en elles,

corrompu et gardé, toute leur vie. Elles endureront ce supplice, parce que ce qui les a créées sera indigné, parce qu'ils ne pourront plus reprendre leur douceur première, revenir à leur moment de valeur, de dureté, de rondeur, et qu'ils auront été bombés en vain.

Oh ! avoir tué en elles-mêmes ce qui était supérieur à elles, ce qui était comme le fruit le moins vain, encore que vain, de leur âme vaine !

*
* *

CELUI QUI TOUCHA LES SEINS DE LA REINE

La Reine avait des seins splendides, plus précieux que les joyaux éclatants de la couronne, plus précieux que les deux couronnes qui valaient dix millions de grandes pièces d'or, des seins dont la blancheur était rehaussée par l'hermine royale. Elle les montrait presque tout entiers, dans un décolleté royal, sachant qu'ils jouissaient d'une complète impunité.

Un jour pourtant, un pauvre homme, un palefrenier, debout derrière elle sur le marchepied du carrosse à la Frédéric, qui les voyait avec leur saillie parfaite et leur écartement, perdit la tête, et, saisissant la Reine par derrière, serra un instant avec frénésie le buste royal, un seul instant, juste le moment pendant lequel on se jeta sur lui et lui lia les poignets.

Après un jugement sommaire, il fut condamné à la peine capitale. Comme on lui demandait, ainsi qu'on le

demande à tous les condamnés, ce qu'il désirait, il demanda les seins de la Reine.

Et c'est ainsi que mourut, en relaps, celui qui avait touché les seins intangibles de la Reine.

*
* *

LES SEINS SOUS LES HABITS DE VŒU

Sous les habits de vœu, les seins sont repentis, bien que tout pleins d'une chaleur amoureuse ; ils n'ont pas voulu quitter le monde, ils n'ont fait que le vœu d'habit, et non pas le vœu monacal. Ils ont la qualité des seins d'images saintes, comme s'ils étaient en bois sculpté et peint, vernis au point de devenir des rondeurs brillantes.

Ils sont différents comme le sont les habits de vœu. Nulle occasion plus justifiée d'en former un groupe de différentes couleurs, une théorie pittoresque et multicolore de femmes. Grâce aux habits de vœu, il existe encore des formes et des couleurs pour servir d'inspiration à une attrayante peinture murale comme celle de Fra Angelico. Grâce à eux, il n'est pas besoin de rhétorique pour composer une litanie des couleurs : ils la donnent, spontanément.

Elles consultent les prêtres sur le petit décolleté de leur habit ; tel prêtre l'autorise, tel autre le défend. Les chanteuses de café-concert ont une prédilection pour les habits de vœu. Désirant vivre passionnément, elles font vœu de porter l'habit pour sauver leur âme, résolvant ainsi ce

contraste de se montrer nues sur la scène et de s'enclore ensuite sous l'habit, sous cet uniforme qui donne plus d'intensité à leurs yeux peints et à leurs seins pervers.

De toute façon, l'habit donne une valeur intime et bien ronde aux seins candides, aussi crûment visibles qu'ailleurs sous les habits, sous ce drap épais qui les gratte, les pique, les râpe.

Femmes portant l'habit vert de Sainte-Lucie, qui donne à leurs lèvres un rouge ardent et transforme les pointes des seins en deux véritables roses cachées sous le vert des massifs. Femmes sous l'habit du Sacré-Cœur, d'un rouge sang de taureau, d'un rouge opaque qui rehausse leur pâleur et les revêt de tout leur sang perdu, du rouge sombre de leurs tragédies secrètes. Femmes sous l'habit du Carmel, couleur café, une couleur qui les assombrit, les rend vulgaires, mais avec une lanière de cuir verni qui met en relief la mesure de leur taille, et fait de leur chair une chair pénitente et de leurs seins des seins perdus. Femmes sous l'habit du Perpétuel Secours, qui, par le nom de l'habit, semblent ne devoir jamais mourir et dont les seins sont des seins perpétuels. Femmes sous l'habit de Saint-Joseph, avec des cordons violets. Femmes sous l'habit de Saint-François, gris, à cordons gris, comme de véritables femmes de la Thébaïde, et dont les seins semblent souffrir plus que tous les autres, à cause de la dureté piquante de ce vêtement, qui semble fait de grosse étamine. Femmes sous l'habit de Nazareth, couleur de la robe de Jésus, avec des seins et un nu de femmes primitives, de ces femmes blanches, suaves et lumineuses de Nazareth, leur sil-

houette soulignée par le cordon jaune et pourpre. Femmes sous l'habit de la Très Sainte Vierge, habit bleu-ciel qui donne à leur chair une grande jeunesse et une grande allégresse, comme si on la voyait au Paradis, les formes transparaissant un peu. Femmes sous l'habit de Notre-Dame de la Solitude, d'un noir de cercueil, avec des cordons noirs, mortes d'avance sous l'habit, détachées d'un homme en qui elles avaient cru, cloîtrées dans une solitude où mourra leur chair, comme perdue au fond d'un couvent, noir volontaire sur lequel se détachent les seins comme des noyaux blancs, resplendissants, comme les seins d'une morte incorruptible. Femmes sous les habits de Notre-Dame du Pilier et de Notre-Dame de la Grâce, appétissantes elles aussi sous leurs habits, avec le petit insigne qui correspond à chacun d'eux.

O chœur de femmes sous les habits, avec les seins différents qui correspondent à chaque habit ! Chœur céleste que j'ai désiré qu'on vît au milieu du défilé des autres femmes.

* * *

L'ILE DES SEINS

Sans aucun doute, il existe une île inconnue qu'on pourrait appeler, à cause des seins merveilleux qui l'habitent, l'île des Seins.

Sur l'île tout entière, sous les arbres, dans les bois, sur les lacs, il y a des femmes aux seins divins, seins qui s'épanouissent dans la solitude.

Les seins de cette île sont comme de grandes perles d'un orient exquis, de grandes perles qui affinent la lumière, qui la rosissent, lui offrent un globe où se poser, un globe de perle où, jusque dans la nuit, brille la lumière du jour, doucement conservée.

Dans l'île des seins, les femmes, nues, jouent à former des rondes, séduites elles-mêmes par la beauté du collier que leurs seins font à la ronde. A chacune suffit la vue des seins des autres ; elles n'attendent pas l'homme, amusées qu'elles sont par ce jeu de leurs seins, un peu semblable à celui des petites filles jouant avec des billes de verre.

Parfois leurs seins s'entrechoquent, et elles en perdent la tête de douceur, d'une douceur qui s'insinue dans tout leur être, comme un idéal.

L'île des Seins, la nuit, irradie cette lumière qu'ont les jardins remplis de corolles blanches.

La lune, qui est une grande Sapho voluptueuse, se pose sur l'île des Seins selon une perpendiculaire parfaite ; elle se penche pour voir les femmes aux seins plus-que-parfaits couchées sur le dos dans l'herbe, les regards et les seins fixés sur elle. Avec quelle suavité la lune épand sa lumière sur les prairies jonchées de seins dressés vers elle !

L'île merveilleuse des Seins vit avec une vie intense et solitaire, la véritable vie intérieure, la vie que doivent vivre quelque part les femmes consacrées à leur propre beauté, à leur propre nudité, à leurs seins qui ne sont qu'à elles. Le concept universel et parfait des seins se trouve dans cette île. C'est pourquoi l'espèce dure. L'influence

lointaine de cette île peuplée de seins vivifie tous les seins ; sans cela, l'homme eût été plus fort qu'eux et les aurait abâtardis. C'est là qu'on fait les rogations et la perpétuelle neuvaine pour que les seins jouissent de toute la splendeur qu'ils méritent.

*
* *

LES SEINS DANS LA VALSE

C'est dans les danses où le couple est enlacé que les seins recouvrent toute leur animation, qu'ils ressentent leur chaleur première, qu'ils s'échauffent intérieurement ; c'est alors que le frôlement a pour eux, de nouveau, toute l'ingénuité et toute la politesse qui, hélas, pour quelques-uns, ont disparu dans des contacts plus étroits.

Ce sont les seins qui indiquent le chemin qui mène aux bals publics, bien que ce soit aux jambes qu'il appartienne de se hâter et de les y conduire. Ce sont eux qui, comme une boussole, montrent le chemin le plus court et se gonflent d'impatience, du désir de courir, de la hâte d'arriver au bal, comme ces enfants qu'on mène au théâtre et qui marchent plus vite que leurs parents, les devancent de beaucoup.

Les seins qui vont vers les valses et les polkas entendent avant les oreilles le son de la musique ; ils s'en bercent dans les doux corsages des valseuses.

C'est la plus douce émotion des seins que l'émotion de la danse ; c'est alors qu'ils sentent le mieux leur désir et

le désir des autres ; c'est alors qu'ils se dilatent et s'emplissent de frissons légers.

Les seins, dans la valse, reposent sur le bras de l'homme comme des cols de cygnes.

L'homme enlacé à la femme dans la valse pense surtout qu'il doit avoir l'air de penser : « Ses seins sont contre moi... ils sont sur moi... ils me frôlent... ils me touchent... ils cèdent... ils s'écrasent... ils ne peuvent plus y tenir... ils vont éclater... »

Les seins, dans la valse, défient l'homme de tout près avec une vaillance aveugle, dans un corps-à-corps que leur faiblesse affronte héroïquement.

Dans la valse élégante, avec les femmes décolletées, le frôlement des seins contre la chemise, dans l'échancrure de l'habit, est une chose qui perce la poitrine de l'homme comme la lame aiguë, effilée, d'un stylet. D'être si près de la femme décolletée, il semble que les hommes vont voir distinctement les seins qu'ils ont sous les yeux ; mais ils en sont tellement éblouis qu'ils les voient moins que jamais ; l'intervalle sombre qu'il y a entre leurs naissances les rend complètement louches.

*
* *

VARIÉTÉS ET OBSERVATIONS

Les seins à naître seront tout pareils aux seins déjà nés, tout comme les oranges futures seront pareilles aux

oranges d'à présent... Seulement, ce seront d'autres soifs qu'ils apaiseront.

Il y a des seins qui frisent et se retournent sur eux-mêmes comme les pétales des roses qui frisent en s'épanouissant.

Il y a les seins pleins de calme. Il y a les seins pleins de douleur. Il y a les seins pleins de séparation. Il y a les seins pleins de calamités. Il y a les seins pleins de poison. Il y a les seins pleins d'énervement. Il y a les seins pleins de larmes. Il y a les seins pleins de vie nocturne. Il y a les seins pleins de surprises. Il y a les seins pleins de charité. Il y a les seins pleins d'adultère. Il y a les seins pleins de l'or thésaurisé. Il y a les seins pleins d'hypocrisie. Il y a les seins pleins de confitures faites à la maison. Il y a les seins pleins de pédanterie. Il y a les seins pleins de plombs de chasse. Il y a les seins pleins de petites médailles de la Vierge. Il y a les seins pleins de gros sous. Il y a les seins pleins de noir sous la blancheur de leur surface. Il y a les seins pleins d'air, comme les ballons.

Par moments, ils sont trop mous... On dirait que nous les avons pris au dépourvu, tout faibles et lâches... Alors nous jouons avec eux d'une manière différente, parce que nous aurons bien, à un autre moment, l'occasion d'être rudes et attentifs et de leur donner la rage secrète de

l'amour... Dans ces moments-là, ils se reposaient sur la poitrine, pleins de langueur et sans arrière-pensée, comme après le repas, les coudes sur la table. Ce n'était pas le moment opportun, mais notre main nous a échappé, et ce n'est pas de trop que de constater une fois de plus leur existence parce que, malgré ça et malgré tout, nous les oublierons ; nous les oublierons même sans le vouloir ; nous les oublierons dès que nous les aurons perdus de vue ; un manque de mémoire irrémédiable nous les fera oublier.

Grandes amarres du nu, où l'on s'accroche, sans lesquelles on ne pourrait saisir le nu. C'est cela qui fait que la femme est prise, c'est cela qui la livre, qui la rend si émouvante toute nue, ses seins à l'air. Car c'est par ses seins qu'on la prend, par ses seins qui vont au devant de ça, qui sont fatalement faits pour ça. Cela fait peine de la voir à ce point prédestinée par ses seins et en même temps, c'est une tentation, une joyeuse tentation. Le torse, qui pourrait s'esquiver, être indépendant et libre, le torse, derrière les seins, est leur esclave ; il est voué à l'homme et à la conquête, uniquement à cause des seins. Il est dépravé, déséquilibré par les seins, luxurieux malgré lui. Il ne pourra pas n'être pas sensuel, inévitablement sensuel, sensuel jusqu'à la mort, manifestement sensuel à cause des seins, qui sont la sensualité sous sa forme la plus dense. Les seins sont cause qu'aucun doute ne plane sur la destinée de la femme : ils sont l'indication sans équivoque.

Une des choses les plus agréables, ce serait de voir comment tombent les seins quand la femme se baisse pour ramasser quelque chose. Oh, fatalité du vêtement ! Quel bonheur ce serait, quand les jardinières ou les vendangeuses s'inclinent vers les fruits cachés sous les feuilles, de voir leurs seins pendre comme d'autres fruits qui rendraient la terre plus fructifère ! Les seins pendant ainsi avec cette aisance n'éveilleraient pas un désir impudent ; si cette attitude, si cet abandon était de tous les jours, si les yeux voyaient cela à toute heure, une sérénité parfaite et durable règnerait ; les instincts se civiliseraient, deviendraient faciles et calmes comme dans un paradis.

Il y a des seins sur lesquels les mains glissent... Devant ces seins, nous avons pensé à la précieuse fête que serait un mât de cocagne que serait une femme, longue, longue et glissante et où le prix, pour celui qui atteindrait le sommet, serait la beauté de ses seins.

Les seins sous la clarté lunaire sont comme gonflés de quelque chose de plus blanc que ce lait qui suinte de certaines tiges coupées, de quelque chose de plus blanc que la lune, de quelque chose qui n'est plus ce qu'ils ont pris à la lune, exactement comme ce qu'il y a dans le miel n'est plus ce qu'il y avait dans les fleurs... O miel de lune !

L'ombre d'entre les deux seins qui sort du décolleté très bas, c'est la fleur des ombres, l'iris des ombres, l'om-

bre idéale, la remarque caustique de la beauté, la clef des seins, le sentier engageant par où quelques-uns vont jusqu'au mariage, le chemin glissant par où on tombe dans les ravins sensuels ; c'est l'initiation succulente, c'est le fléau de balance du clair-obscur, la courtoise indication, le « plus oultre ».

Nous nous ferions voleur de seins. Nous escaladerions sans bruit les balcons, avec une lanterne sourde, et nous arriverions nu-pieds jusqu'au lit où elles dorment, un sein dehors... Le vol, le vol parfait, ce serait de voir ce sein, de le voir éclairé par la lanterne sourde, et de nous en aller sans bruit, emportant son image parfaite.

Pauvre homme, celui qui n'a jamais vu qu'un sein, le sein de la femme faisant têter un enfant, ce sein sans malice qui ressemble à un de ces biberons qu'on emporte en promenade dans un petit sac blanc, dans la chemise du biberon ! Pauvre homme, celui qui ne sait pas ce que sont les deux, les deux à nu, la paire, l'abondance de biens, l'hésitation avant de savoir lequel des deux saisir !

Les seins, en hiver, sont bien gardés, bien cachés au fond des terriers ; mais ils donnent des sensations de printemps quand ils se dénudent... En automne, ils vivent à même l'air ambiant, deviennent plus sensibles, se prennent d'une grande tendresse pour tout ce qui se passe... Au prin-

temps, ils sortent un peu dans le printemps, se sentent pleins de la rosée matinale du printemps, se sentent aérés, se sentent pleins de roses et d'une fraîcheur floréale... En été, ils se sentent tout brûlés de soleil, cuits, rôtis par la chaleur, — et dans la nuit noire, quand on ne les voit pas, elles ouvrent leurs balcons et sortent leurs seins à la fraîcheur de la nuit.

Les seins que dans le corridor obscur illumine une bougie, la lumière en fait ressortir la plastique d'une façon merveilleuse qui nous séduit, nous donne la fièvre, — une fièvre de pneumonie, — comme si c'étaient des seins de lumière.

Celle qui porte le déjeuner à son mari, la femme du maçon ou de l'ouvrier, lui porte le déjeuner et les seins : agréable, optimiste entrée de son pauvre menu !... Il faut respecter et laisser en paix ces seins d'un travailleur, allégresse de son midi et de son minuit.

Les seins des ambassadrices représentent leur pays mieux que tout le reste ; c'est pourquoi il faut s'incliner avec la plus entière soumission devant le buste de Madame l'Ambassadrice.

Le cadre parfait des seins, c'est en croisant ses bras bien étroitement sous eux que la femme le forme, les

appliquant l'un contre l'autre, et leur donnant ainsi un relief plus sorti, une exposition plus grande.

Sur les balustrades des balcons, ils se penchent comme des enfants curieux.

Oh ! si on voyait les seins sous la gaze et les tulles noirs, comme on voit les bras sous le tulle des vêtements de deuil pour l'été ! D'après la qualité que prennent les bras nus visibles sous ce voile, avec une couleur sombre et tragique, on peut imaginer à quelle perfection atteindraient les seins, comme ils sembleraient à la fois tout près et lointains, comme après la mort, mais avec une couleur troublante dans leur ombre funèbre.

Les seins sont différents dans chaque quartier... Il y a des quartiers où les seins sautillent comme des oiseaux dans les arbres remplis d'oiseaux... Il y a le quartier auquel donne de l'intérêt et du relief cette brune aux beaux seins, toujours à son balcon, et qui est comme l'attraction du quartier ; ou la ferblantière qu'on voit de loin sur le pas de sa boutique, les seins se détachant sur la rue, comme des signaux pour les trains d'hommes... Il y a le quartier où tous les seins sont enfermés, bien à l'abri ; le quartier où il n'y a que des vieilles, où les seins sont des reliquaires ; le quartier des seins tristes, des seins de jeunes filles pauvres vers qui ne vient aucun mari, car personne ne

va jamais dans ce quartier lointain... Il y a le quartier où les seins ne sont pas accoutumés à l'homme et courent se cacher quand il arrive, comme ces lapins qu'on voit disparaître quand le train passe ; il y a le quartier de celles qui passent en dansant avec leurs seins ; le quartier des seins qui sortent, comme ceux des vierges, en procession ; le quartier juif ou mauresque avec ses sombres seins maudits, ses seins où s'empoisonnera celui qui voudra y boire... Le quartier des maisons de prostitution, dans lesquelles on ne peut pas distinguer les seins frais et propres dans la grande masse des seins malpropres, des seins pareils à des sacs...

Les seins de la bas-bleu sont des seins d'une blancheur de matière cérébrale, mous comme des cerveaux, lardés de petites pensées qui les dissolvent un peu, qui leur donnent la consistance molle de quelque chose qui ne serait pas des seins... La femme très intelligente et très sensée relève et sauve cette qualité des seins de la pédante, et en fait des seins meilleurs. Et cependant, les seins de la bas-bleu sont des seins eux aussi, des seins comme tous les seins ; on éprouve une grande tendresse pour eux ; on a envie de leur dire : « Venez ici, pauvres seins pleins d'erreurs, de vaines curiosités, de leçons d'école primaire... Venez ici, pauvres petits seins qui vous trompez, qui n'avez pris aucun des deux bons chemins des seins : celui des seins qui se sont surmontés et celui des seins de femelle de la femme belle et bête. Venez ici, car malgré cela, la

caresse vous trouvera doux, vous distraira, vous élèvera au-dessus de votre pédanterie et vous rendra le naturel. »

Ce sein qui jaillit hors du soutient-gorge des assassinées, c'est le plus vivant de tous les seins, le sein le plus visible parmi tous les seins qui se détachent en relief sur le fond de la vie.

Les seins villageois sont comme la lune du village ; quelque chose qui adoucit avec une générosité inattendue la solitude et l'aridité du village. Ils éclairent l'obscurité des nuits villageoises. Ils se cachent ; on ne les voit pas ; mais leurs possesseurs les palpent en songeant à toutes les chosse délicates qui se trouvent dans les villes lointaines, à toutes les surfaces satinées dont jouissent les riches. C'est leur seule compensation, et à cause de ces seins, ils restent dans leur village, se résignent, attendent, vont et viennent avec tranquillité. Oh ! s'il n'y avait de seins que dans les grandes villes, comme elles arriveraient en courant pour s'en emparer, les hordes sauvages, ivres de violence et de désir !

Les seins devraient être franchement des corolles et des pistils, ils devraient être délibérément des fleurs au lieu de l'être avec timidité et en avortons. Oh ! toucher les pistils surmontés de leurs boutons, respirer le fond des corolles, enfoncer le nez dans la profondeur des corolles !

Les seins sous les blouses à pois ont vingt mille pointes, bleues, rouges, vertes, roses... O ruches qui donnent tant de vie au corps, blouses inondées de seins !

Les seins sont comme des yeux de monstre, des yeux horriblement proéminents, des yeux de crapaud géant... Parfois, nous voyons cela ; l'impression de la tête de la femme disparaît, et alors nous voyons combien nous sommes immondes et combien immonde est le monde, combien il est perdu, à quelles obligations il est soumis !

Le fait que les seins n'ont jamais été différents de ce qu'ils sont, qu'ils n'ont jamais changé de mode, qu'ils ont été toujours les mêmes sous toutes les modes, — quelle unité cela donne au temps !

Les seins de l'Amérique du Nord ne présentent aucun intérêt. Parmi ceux de l'Amérique du Sud et de Cuba, il y en a qui ont un grand intérêt en tant que fruits ; il y en a qui sont comme des ananas, mais d'un goût différent, beaucoup plus sucrés ; il y en a qui sont comme faits de la moëlle de la canne à sucre. Presque tous ont, en pleine jeunesse, quelque chose d'un peu trop mûr, bien que cette maturité ne les empêche pas de pouvoir merveilleusement servir pour l'amour ; et elles-mêmes les portent comme un fruit trop mûr, dans lequel ne restent que quelques parties encore bonnes.

C'est quand on les saisit par derrière que les seins donnent la sensation d'être le plus grands. Quand on les surprend ainsi et qu'on les presse, on devine leur aspiration, on les sent tirer, tirer en avant, s'échapper, se tendre, saillir. C'est de cette façon seulement, en les prenant par derrière, qu'on les confond et qu'on les devine : car, sans même le vouloir, quand ils sont surpris de face, ils se rétractent un peu, se retirent dans leur coquille, se blottissent... Oh, cette chasse défendue qui consiste à les saisir tout à coup par derrière ! Comme ils s'y livrent, pareils à une femme à qui on met par surprise les deux mains sur les yeux ! Ils croient que c'est l'Idéal qui les saisit ainsi, et ils se dilatent de plaisir.

Les mains du Purgatoire, ces mains qui jaillissent hors du feu comme des flammes vives et pleines d'expression, ce sont des seins frais qu'elles demandent, qu'elles attendent, après quoi elles aspirent. Leur attitude, un geste indicateur, réclame des seins ; cela calmerait mieux que tout leur soif ardente, leur dévorante siccité : ce moule qu'imitent leurs mains crispées, c'est le moule des seins.

Il ne faut pas commencer par séduire les seins d'une femme ; les seins sont la dernière chose à séduire, parce qu'ils n'ont aucune influence sur la femme ; les seins assistent à tout, impassibles et muets. C'est le grand tort de quelques débutants de vouloir commencer par séduire les seins de la femme.

A peine quitté la femme de qui nous venons de toucher les seins, déjà les autres seins des autres femmes nous tentent comme choses nouvelles et jamais au grand jamais expérimentées.

Les seins sur lesquels retombe la blonde des mantilles sont comme des balcons drapés, des balcons où elles se penchent sur le balustre garni de draperies.

Nos yeux se dilatent comme de grandes loupes quand nous regardons cette zone rosée qu'il y a autour de la pointe, sillonnée de légères élévations. Petit panorama extrêmement intéressant !

Ne pas oublier non plus que ce sont des glandes en grappes.

Quand elles se couchent sur eux, on dirait qu'elles vont les étouffer, que le lendemain ils seront morts étouffés, comme ces bébés nouveau-nés que les jeunes accouchées écrasent parfois, en se retournant dans leur lit.

Quand elles se signent en mettant leurs doigts sur la poitrine pécheresse, le signe de croix perd sa gravité, mais les seins se sanctifient. C'est un spectacle raffiné que celui des femmes qui font le triple signe de croix, dessinant la

dernière croix sur leurs seins. Les coups sur la poitrine aussi sont un grand spectacle chez les femmes. Quelques-unes se les donnent avec douceur ; mais d'autres se les donnent avec tant de violence qu'on en pourrait citer qui ont, de la sorte, complètement abîmé leurs seins.

* * *

ESPIATION [1]

Après toutes ces jongleries et toutes ces reconnaissances, après avoir touché la vérité qui tremble dans les seins, la contradiction, l'expiation, le reniement, l'émiettement, sont nécessaires.

Il faut jeter les seins à l'eau, à la mer, aux abîmes. Il faut que l'homme soit plus libre et plus indépendant encore !

Cette superstition des seins est la plus séculaire, la plus enracinée, celle qui raille le plus effrontément l'homme.

Les seins sont ce qu'il y a de plus inutile, de plus vide ; leur essence est vaine ; ils sont froids ; leur rotondité et leur substance sont comme du mercure humain.

Elles ignorent à peu près complètement leurs seins ; quand, avec la frénésie de comprendre, on presse leurs seins elles répondent pour la forme. Quand on les questionne sur eux, elles ne savent rien dire ; en les voyant balbutier, on est tenté de croire que si elles se sont arrogé le droit de porter les seins avec cette suffisance, c'est

1. (Sic).

uniquement parce que les hommes aveugles et ignorants les leur ont inventés. Certainement, les seins ne sont pas en elles ; c'est une simple illusion à nous. Elles n'y pensent pas, elles n'en sentent pas le poids.

Elles méritent que nous pensions que leurs seins sont deux bulles de savon prêtes à s'évanouir, surtout lorsque dans leur orgueil elles arrivent à se croire éternelles. Une femme éternelle, avec la légèreté et sa cruauté ! Quelle énorme prostitution !

Il est dur de dire cela, mais comme revers de tout le reste, il faut le dire. Ce sont des boutons inutiles, que nous voudrions couper ; ils promettent la fleur, mais ne fleurissent jamais. Ce sont des vessies gonflées d'air ou, tout au plus, de saindoux.

Il est inutile d'essayer de les convaincre, ils restent toujours étrangers, et la femme, les regardant du coin de l'œil, lorsqu'elle est seule, les voit complètement étrangers. Ils sont, peut-être, comme le lotus, qui fleurit dans l'eau, mais n'y touche pas.

Ils sont insupportables comme des arguties de femme ; s'ils exigent qu'on leur consacre une minute de plus que celle où on les prend, ils abusent déjà. L'instinct de l'homme couvera une sourde colère qui se traduira quelque jour par une vengeance contre eux. Oh ! tant que la vie ne sera pas devenue extrêmement facile, elle sera dure pour eux, inévitablement.

Nous avons trop touché les seins, nous les avons trop pétris, et en cherchant à nous en rassasier, nous n'avons pas trouvé une pâte douce, compacte, moëlleuse, suave et

heureuse, mais bien quelque chose de dur et de rude au toucher, quelque chose où nous avons deviné les tuméfactions intérieures, les tubercules, le tourteau, quelque chose de très matériellement charnel au lieu de quelque chose d'idéalement charnel, de la viande grossière, du tendon, des anfractuosités anatomiques, de petites peaux intérieures. En quête de la calme douceur des seins, nous tombons sur ce sombre mélange, sur cette révélation de la matière à l'état brut, d'une matière irréductible, inflammée, pleine de peaux dures, en caillots, grossière et sourde, qu'il y a dans leurs cavités.

Les seins peut-être n'existent pas par eux-mêmes ; ils n'existent pas ; ils ne sont peut-être qu'une illusion à nous.

Les seins sont quelque chose de sourd, de muet, sans intelligence ni sensibilité. Ils ne sauront jamais à quel point tel homme les loue bien, à quel point tel autre les loue mal. Leur injustice sera toujours énorme.

Il y en a peut-être quelques-uns qui ont une âme, mais bien peu, et même chez ceux-là, l'âme est parfois absente. Comme ils sont affolants, les seins qui ont une âme ! Et quelle jalousie éprouvent tous les hommes contre celui qui les conquiert ; car les seins qui ont une âme ne peuvent pas être conquis d'une manière quelconque, n'importe comment, et ils rectifient pour toujours toute erreur commise.

Les seins sont de vulgaires cataplasmes, des cataplasmes qu'elles portent toute leur vie, comme des cataplasmes de farine de lin qui, une fois refroidis après avoir servi, sont

aussi répugnants, aussi bons à jeter, que les cataplasmes de malade.

Vains sont tous les seins, mais plus que tous les autres, ceux qui sont livides de vertu, ceux qu'elles ne cèdent pas, comme s'ils étaient à elles, alors qu'ils sont des fruits de la nature, dont la loi les abandonne avec générosité et largesse. Vraiment, quand ils demandent plus d'une journée pour se laisser prendre, ils méritent d'être laissés de côté !

Celle qui s'enorgueillit de ses seins devient par là même quelque chose de monstrueux, d'antipathique, qui blesse toute la sincérité de notre pensée. Mais attendons, au balcon d'où nous voyons passer et repasser les seins orgueilleux : ils ne tarderont pas à se liquéfier et à tomber desséchés et rongés par l'ardeur de leur orgueil. Oh ! femme méprisable qui ne connaît pas d'autre orgueil que celui de ses seins, et ne s'efforce pas de se donner un intérêt plus élevé. Oh, comme nous sourirons quand elle passera sous notre balcon avec ses seins déliquescents !

Nous avons donné des coups sur le vide. Quel ennui et quelle sottise ! Mais nulle sottise n'était plus urgente à tirer au clair, puisque toutes les urgences sont si inutiles et si arbitraires.

Je les ai traits jusqu'à l'épuisement, jusqu'au vide. Mais maintenant, quand nous les prendrons, nous saurons un peu mieux ce que nous prenons, après tant de réflexion et de divagation. Nous nous sentirons plus calmes et plus purs. Il faut s'enfoncer jusqu'au cou dans les choses pour en sortir calmé. Nous ne serons plus la proie d'ardeurs

cruelles et exorbitantes. Étant allé aussi loin que nous pouvions aller, nous regarderons tout beaucoup mieux au retour ; nous aurons plus d'attention pour le paysage, nous l'apprécierons davantage, guéris que nous serons de la hantise d'une seule chose, nous verrons mieux dans son ensemble l'infinie variété de toutes choses. Nous serons plus libres, plus accomplis, après avoir épuisé la fantaisie des seins, après les avoir vus par dehors et par dedans, après être délibérément allés jusqu'au bout des suppositions possibles. Hommes de plus d'expérience, nous rentrerons plus unifiés en nous-mêmes, avec une incrédulité plus souriante après le spectacle qui nous a enchantés et désenchantés. Sachons nous élever au-dessus des seins, expions le trop d'intérêt que nous leur avons accordé et le trop de trouble qu'il nous ont donné, et élevons au-dessus de toutes les choses, uniquement, la domination de notre âme personnelle et inaliénable.

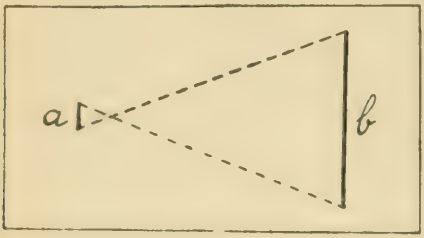
*
* *

ERRATA

A quoi bon corriger toutes les fautes d'impression ? C'est douter de la vivacité d'esprit du lecteur. Il les a déjà corrigées. Cependant, nous en corrigerons une seule : la dernière, parce qu'elle est la dernière, et parce qu'elle est la puce qui nous a le plus piqué, et que nous avons passée au lecteur. Là où, à la fin du livre, on lit : ESPIATION, il faut lire EXPIATION. Ça y est ! la faute d'impres-

sion a fait « clac ! », comme un pou de cirque que le clown fait bruyamment éclater sur le bois de sa mandoline.

SCHÉMA SCIENTIFIQUE DE LA PROJECTION DE LA FAUTE D'IMPRESSION DANS L'ESPRIT DE L'ENNEMI OU DU MÉCHANT HOMME :



a, la faute d'impression ;

b, sa projection dans l'esprit de l'ennemi et du méchant homme [1].

1. Ceci est tiré de « Criailleries ». (N. trad.)

LES FOUS DE VILLAGE

... Après la vision pauvre et succincte des villages, comment ne pas parler de leurs fous ? Les fous de Castille ont la folie la plus aride et la plus hallucinée qui soit. C'est pour çà que je les choisis et, parmi tous les villages de Castille, c'est Valle que je choisirai, comme le plus typique, bien que je ne doive jamais oublier les cris des fous de Ségovie, leurs hurlements désespérés dans la nuit, tout au fond de l'abîme au-dessus duquel se dresse Ségovie, tout au fond, parmi les noirs peupliers frissonnants comme la voix de la rivière, comme les véritables clameurs ténébreuses de la rivière qui s'appelle Clameurs [1].

I

Valle est un village de la vieille Castille, au cœur même du désert castillan, là où la Castille révèle le plus clairement sa médiocrité dramatique, là où elle est le plus cas-

1. Le ruisseau *Clamores* coule au pied des murs de la ville et de l'Alcazar, du côté sud. (N. trad.)

tillane, sans une note saillante, sans une oasis, sans une atténuation. A Valle, ce qui est le propre de la Castille, le sens, l'essence, le squelette même de la Castille, se montre entièrement à nu, sans forfanterie ni cabotinage. A Valle, on prend la Castille sur le fait, telle qu'elle est, simplement et purement.

Valle est un village rabougri, tout en terre. On n'y voit pas ces très vieilles pierres qui servent d'aliment à la vanité et à l'imagination d'autres villages. Il n'a même pas son « il a brûlé » dit d'un édifice central, caractéristique. Valle est monotone, précaire, desséché. La terre seule en est ancienne, — poussière de morts, — sombrant dans la démence, — si maigre, si plate, si dépourvue de seins, de rondeurs, de grâce, de vénusté. C'est l'épouse légitime avec ses indigènes pour maris, la femme à laquelle on est accoutumé plus qu'à tout autre chose, la femme dépositaire du passé que rien ne peut remplacer, des *instantanés* de chaque jour, de toutes les trivialités et de toutes les hontes de la vie étroite et stupide. Elle ne berce pas ; elle ne devine pas ; elle ne calme pas le cœur desséché par la soif de la beauté, du caprice, de la passion. Elle est muette, hermétique, tyrannique, systématiquement jalouse, jalouse sans motif, parcimonieuse en toute chose ; sa seule vertu, c'est d'avoir été, entre toutes, celle qui a su affaiblir, lapider, atterrer les initiatives extraordinaires de l'homme.

Valle est impassible, livré au ciel et à la terre qui l'inondent et le désolent. Ses murs de terre font plus bilieuse encore et plus lancinante l'émotion du paysage. Le bloc de terre séchée est accablant ; il a l'air inconsistant, et en

réalité il est d'une consistance écrasante. Il y a dans la pierre une richesse, une autorité, une distinction, une aristocratie secrète. Dans la brique, il y a la couleur, l'esprit industrieux. Dans le crépi blanc ou teinté, il y a une grâce plaisante et rieuse par où l'homme l'emporte sur la terre immuable. Mais dans la terre séchée, il n'y a rien d'autre que la pauvreté sordide de la terre aride et repoussante. Vivre là-dessous, c'est comme vivre sous la terre qui se montre dans les murs sous son aspect le plus cru, le plus insidieux, le plus absorbant. La vue du pisé renforce l'idée de la terre, l'insinue dans les âmes, les rend plus âpres, plus accrochées, plus opaques, les épaissit, les enfonce et les contriste, les étouffe sous un élément neutre, aride, indigent, sans douceurs, sans légéretés exquises, sans floraisons capricieuses, sans bagatelles ; une terre de la couleur la plus terreuse, la plus morne, la plus atrabilaire... Oh, grave, incurable jaunisse !

De la sorte, à Valle, bien que la morale y soit la même morale absurde de toute l'Espagne, la vie est encore plus intolérable qu'ailleurs, car on ne sait pas assez combien sauve et soulage un paysage aimable et aimant, même quand les gens sont les prisonniers d'une morale inepte et torturante !

En Castille, la conscience libre et rebelle des hommes se concentre dans les âmes, s'y durcit en cal, et ne trouve plus d'issue, de joie ni d'expression.

La rivière de Valle est sans eau ; les quelques peupliers qui croissent sur les bords sont comme une évocation des bois, et leur vue communique une telle nostalgie qu'on

se prend à penser qu'il vaudrait mieux qu'il n'y en eût pas. Ses fontaines non plus n'y traduisent pas cette abondance généreuse de la terre, cette inépuisable maternité qui sourd à gros bouillons et devant quoi, à la pensée de ce qu'elle a déjà donné et de ce qu'elle donnera encore, on songe à une fertile mer souterraine. Les fontaines de Valle sont des puits de surface dont on voit le fond et qui semblent devoir rester à sec quand ces petits ânes qui s'en approchent remporteront leurs six cruches pleines. Sombres fontaines, fontaines d'affliction, mornes citernes, eau à peine potable, sans prodigalité et qui n'arrose ni couleur, ni grâce !...

A Valle, l'été est dur comme l'enfer, et l'hiver aussi est rigoureux, plein d'un froid désolé, calamiteux, intraitable, plein d'ennui, avec moins de distractions que jamais, emprisonnant le village sous le globe d'une perpétuelle gelée, compacte et drue. Oh, globe brillant, transparent, torturant, — et vide !

A Valle, été et hiver, toutes les journées ont le même caractère, et seulement à midi il y a un instant de force dans les existences, par le méridien desquelles passe le soleil. A midi, il y a une touche de passion chez ses habitants ; l'idée de vivre devient intense et soutenue, mais l'instant d'après, une fois assis à table, ils savent que ne viendra pas la chose que dans ce moment d'impatience et de clairvoyance ils ont désirée, et, de nouveau, pleins de leur humanité épaissie, ils se revautrent dans leur solitude tangible et féroce.

A Valle, il n'y a que trois consolations : une rose au printemps, les pigeonniers et le pain.

Une rose au printemps, parce que c'est seulement dans ces roses de Castille, au parfum candide, condensé et simple, qu'on peut respirer tout le printemps, et sentir son fond voluptueux, son cœur plein de jouissance. Nulle autre rose n'a un parfum aussi attendrissant, aussi magnifique, aussi plein, d'une chair aussi copieuse que cette rose respirée dans le matin de printemps ! Oh, très suave rose orpheline ! Elle était l'unique don de joyeux avènement du printemps, dans lequel une inquiétude et une allégresse désorientées et sans complaisance donnaient envie de crier, de voler, de s'ouvrir en un délire éperdu et incohérent. Ce printemps violent et déséquilibré ne pouvait s'harmoniser avec toute la désespérance de l'année, et une douleur joyeuse et rayonnante, une hilarité qui courait à travers les champs déserts et qui faisait peur, vous déchirait. Tous s'entre-regardaient et sentaient leur sensualité tendue, inépuisable, — et sans but aucun. Rien que la rose !

Les pigeonniers, parce qu'ils sont l'unique monument de la poésie, et comme l'unique oratoire aimable et bienfaisant. Ce sont de petits forts, tout ronds, en pisé eux aussi, mais surmontés d'un couronnement net, rayonnant, optimiste, blanchi à la chaux. Ils sont, dans cette campagne, les refuges de l'idéal. Leur présence s'exalte de par la vaste pusillanimité, de par le stérile désespoir de tout ce qui les entoure. Leurs pigeons ont beau n'être pas blancs, l'âme grise de la Castille a beau dominer en eux, ils n'en mettent pas moins une grande consolation dans le paysage.

Et enfin le pain candide, où se condense toute la ten-

dresse de la terre laborieuse, taciturne et farouche. C'est la grande sensualité de la Castille, sa franchise, son unique prédilection. C'est le pain comme un sein de femme, suave, exquis, — blanc et brun brûlé comme les seins mûrs, — que l'on goûte et que l'on touche en savourant sa propre faim. Il ne se fait, ne se cuit ainsi, il n'atteint à ce délice et à ces nuances, que dans la solitude de la Castille vaste et féconde, dont il est le seul amour, l'éphémère tendresse pour laquelle elle a travaillé toute l'année. Il n'y a qu'en Castille, — c'est la pure vérité, — que l'on mange un pain aussi dense, aussi magnifique, aussi succulent, aussi pur.

II

L'Espagne s'ignore. C'est pourquoi elle ne peut pas avoir de symboles ; c'est pourquoi Don Quichotte n'en est pas un, ne représente personne. La folie espagnole n'a point été une folie romantique et déclarée, mais une folie d'un sens obscur, une folie plus dispersée, plus vague, au milieu d'une farouche médiocrité. Elle a été la folie sordide, ratée, de l'être sevré de volupté, de la volupté nécessaire qui, faute d'être satisfaite, noblement acceptée, finit par crisper et corrompre l'âme.

A Valle, cette dure vérité brille dans une lumière de plein midi. A Valle, le regard est rebuté par le désert couleur de cendre de la Castille, et de ce regard rebuté, qui rebute toute vie, est né cela qui constitue la folie castillane. Le milieu transmet à ses habitants son âme intrai-

table et anxieuse. La femme même y est dépourvue de douce et tendre charité. Elle n'est qu'honnête, d'une sourde et hautaine honnêteté. La grâce spirituelle n'a eu aucune prise sur elle ; il n'y a ni nuances, ni volupté, ni arome en elle. Sa chair est dure et sèche ; elle produit ou ne produit pas du grain, mais elle ignore tout autre rendement doux, varié, frais et beau. Tout le monde est desséché par l'atmosphère d'égoïsme et de célibat, quelque matrimoniale qu'elle soit en apparence. Tous vivent sur la terre enterrés, enfouis entre la terre et le ciel ; un ciel nullement fluide, mais dur, et qui se brise sur les êtres comme la vague, en rafales transparentes et subtiles, sans répit ; un ciel en grès bleu, sans humidité, sans légèreté, cruel, hypocritement exhaussé pour mieux retomber en pesants tourbillons, en vastes trombes implacables qui s'abattent sur les hommes, achevant de les prostrer sous eux-mêmes, sous leur village, sous leur solitude, sous le flux de leur vie austère et pondérée. Et si le ciel en use ainsi c'est, au fond, qu'il commente ce qu'eux-mêmes socialement ont souhaité et laissé s'établir. Seuls, les nuages, dans ce ciel, sont indociles à la consigne et représentent la trivialité ; mais comme tout, dans ces espaces, tourne à l'acerbe, ils sont pareils à de grands corps de femmes nues qui les provoquent et leur échappent.

Tous ont eu des parents hébétés, dont ils ont hérité la stupeur. Ils ont des figures fixes, surtout pendant la canicule, alors que, sous un soleil foudroyant, la plaine illimitée s'inonde d'une clarté mortelle, lapidaire, insoutenable qui les aveugle, les intimide, donne à leurs sourcils

et à leurs pommettes un froncement ineffaçable et laisse leurs yeux hébétés, secs, profonds, enfoncés.

Ainsi, en Castille, le malaise que l'âme éprouve du fait du milieu ne se traduit ni par la mélancolie ni par la joie, alors que c'est seulement par les larmes ou par le rire qu'on peut se tirer de semblables crises. En Castille ce malaise devient une sorte d'extase vide, d'attention douloureuse, de sèche aberration, d'entêtement dans l'orgueil, de fixité absurde ; un mal semblable au mal « de la pierre » : le « mal de la terre », d'une terre qui demeure insoluble dans leurs vessies, et qui les lacère d'une douleur sourde, quotidienne, massive, une de ces douleurs qui ne tuent pas, avec lesquelles on peut vivre cent ans.

Dans l'extrême Nord, les hommes, soumis de même à une morale contre-nature, se détendent un peu, se déchargent un peu de leur effroi, soulagent leurs instincts avec leur paysage et avec la douceur de leurs femmes. De même que, dans le Sud, les Andalous secrètent leur mélancolie sous forme de sensualité ou de joie, en réminiscences aimables ou en langueurs coupables ; demeurés, malgré tout, un peu orientaux.

Les Castillans, pleins d'un rude appétit, et cependant émoussés par le laminoir d'un pays aux mœurs austères et sans tendresse, vivent dans un équilibre voisin de la folie. Si cette folie, chez la plupart d'entre eux, n'éclate pas, c'est par la fermeté de caractère et la force d'inertie de ces hommes qui s'épuisent à maîtriser de vive force, dans une suprême vigilance, la folie effrénée, la plus élémentaire des folies qui palpite dans la gaîne de leur corps,

la folie des instincts contraints à une atroce sobriété de l'esprit, de la vue, et de la chair. Oh ! conflit latent, névralgie de tout l'être qu'on leur voit supporter toute leur vie, contenant sévèrement l'incontinence naturelle et légitime de la vie !

Que de demi-folies, cependant, malgré la répression terrible, et le soin jaloux à les dissimuler !... La demi-folie de l'avarice, la demi-folie de l'immobilité dans les fauteuils de cuir, la demi-folie de l'existence enclose dans la salle-à-manger, sous l'obsession de l'horloge à gaîne ; la demi-folie de la brisque ou des dominos ; la demi-folie d'une attitude unique et persistante, — et tant d'autres mesquines mais tenaces demi-folies.

III

A Valle, cependant, échappant à ce volontaire équilibre obtenu de vive force, à la folie générale et généralement refoulée, à l'aberration acceptée et sociabilisée, il y a quelques fous révélateurs.

Chez eux, cette folie dissimulée, domptée, tacite chez les autres, prend sa revanche, car la folie est une révolte, une révolte contre la morale extérieure du patient, une révolte contre l'autorité forcenée des coutumes austères et sordides qui sont la loi du village. C'est la révolte inattendue, péremptoire, en rupture avec le tyran qui l'asservissait et qui voulait l'étrangler, réduit à son tour au silence et étranglé par sa folie. C'est la vierge pudique, honnête

et sainte-nitouche, qui tout à coup se met toute nue devant les gens.

Cette folie, qui arrive ainsi à vaincre parfois les pauvres têtes amollies et obsédées à force d'être trop durement attaquées par le milieu récalcitrant et épuisé qui les frappe en plein sur leur grand front blessé, par le reflet lancinant de cette terre, — cette folie est une folie brute, totale, aveugle, incohérente, rustique ; c'est la folie *ordinaire*, compacte, terreuse, effrénée mais sans fantaisie, folie qui anéantit plus qu'aucune autre folie, morne sans rien de romanesque ni de pervers, folie rude et désolée, folie pure et simple, sans génie, sans décadentisme, sans goût, sans nuances : folie tout court, où la terre séchée des maisons, la terre qui est en eux, travaille formidablement, éclate enfin, ne pouvant plus endurer sa compression.

Il n'y a, à Valle, qu'un seul roman : celui de ses fous. Ils sont, eux, les grandes figures de la Castille, de cette Castille qui s'est figée, une fois sa grande fièvre tombée, la fièvre de la foi, la fièvre de la domination, de la superstition, des grandes expéditions lointaines, de tous ces dérivatifs grâce auxquels les Castillans se guérissaient artificiellement et compensaient leur grand besoin d'acquisitions fortes et positives, leur manque de liberté, leur désir de sincérité sexuelle et de cette versatilité dont ont tant besoin tous les hommes de tous les pays. Valle est rempli de la terreur de ses fous, parce que, peut-être, ils sont les interprètes du mal incurable du village. Cependant, on parle d'eux à voix basse, et parfois, pour faire diversion, pour dépister, pour ne pas se sentir marqués du même

stigmate qu'eux, les gens essaient de confondre leur histoire d'amour avec leur folie.

IV

Avant tout autre, bien qu'elle ne fût pas folle, je me rappelle le visage d'idiote de Sotera, parce que l'idiotie aussi fait partie du fond spirituel de la Castille, ce fond si bien exprimé par le louche et bestial « idiot de Coria » de Vélazquez, et si bien exprimé encore par cette Sotera contemporaine. Cette idiotie, qui abonde aussi dans le village, est de la folie avortée.

Oh, la figure de la bonne Sotera, qui semblait constamment brûlée par une cuisante réverbération, hébétée par la terre agressive, aux yeux indécis et cuits, à la bouche tordue !... Pauvre vieille grotesque, à figure de bonhomme, riche de chez elle et cependant vêtue comme une mendiante par les parents qui jouissaient de sa fortune ! Son visage aveuglait, resplendissant de vérité. On la voyait transpercée par le conflit interne du village, pleine de sa migraine silencieuse, désubstanciée, évidente, exemplaire dans son idiotie... Inoubliable tête de pierre !

V

La folle la plus étonnante, c'est la folle couchée. Quinze années se sont écoulées, jour à jour, sans qu'elle bouge de son lit, là-bas, dans le fond de la vaste demeure, sur la place de Valle. Personne, en dehors des membres de sa

famille, ne pénètre jusqu'à elle. Cependant, telle bonne femme qui l'a vue raconte qu'elle se souvient de tout et de tous, s'informant des amours et de la progéniture de chacun. Oh, cet agrandissement du village, ce mystère de la médiocrité absurde, obtenus ainsi dans cette réclusion volontaire ! Jeu de femme subtile, jeu qui consiste à se faire illusion à soi-même, jeu qui consiste à faire du village une grande ville... Oh ! reine lointaine, démente et géniale !

Nous ne savions pas de quel côté de la maison donnait cette chambre dolente, et cela nous inquiétait... Laquelle des fenêtres était sa fenêtre ?... Peut-être sa chambre se trouve-t-elle au fond de la cour intérieure ? Peut-être, se jetant à bas de son lit, regarde-t-elle parfois par l'entrebâillement des rideaux, et, voyant la place épouvantablement déserte, comme toujours, recule-t-elle effrayée par cette inhumanité de l'existence sans joie, de la lumière crue, implacable, — et regagne-t-elle d'un bond son lit où elle s'enfouit, la tête sous les draps...

Le mystère augmentait, augmentait de jour en jour, autour de cette folle. On pensait à son alcôve amollie, pénétrée, attendrie par sa folie, — une chambre moitié cabinet de travail, moitié salon, avec une lumière paresseuse, faible, ténue, maussade ; une lumière sans levain, sans esprit, sans vibration, Tout, dans sa chambre, a dû s'imprégner d'elle, de son étrange sésame : le petit tableau ovale, la chaise, la commode, sans parler du miroir à l'eau bleuâtre. On l'imagine couchée dans son lit à baldaquin, grand, très grand, très soigné, très doux, très profond, et

moelleux aussi, mûri par l'interminable usage. Elle aussi, après sa mâturité pathétique d'alitée, a dû blanchir, devenir toute blanche, les cheveux d'une neige pure, cheveux blancs de folle ou de femme qui a beaucoup souffert, chevelure hallucinante, respectable même dans la folie. On la devinait immobile, enfoncée dans son creux comme ceux qui se sont alités complètement perdus, malades condamnés qui durent cependant plus longtemps que les bien-portants, qui leur survivent... Son expression est grave et sereine, comme si elle était toujours à l'heure de la mort, la tête alanguie sur de nombreux oreillers, — l'un d'eux, carré, avec des volants, — les yeux chavirés, les bras couverts par la manche évasée de la matinée et reposant dans une paix solennelle sur le long retour blanc du drap.

Tout le village était pénétré de l'idée et presque de la signification suprême de cette folie qui éternisait et fixait au regard de tous le désir de l'esprit même du village, timide, fatigué et sans folie, qui aurait sincèrement aimé un repos, une résignation et une attitude comme celle-là... Oh ! paresse fascinante, devant l'impossibilité de vivre !

Parfois aussi, s'insinuait en nous cette question : « Est-ce de la folie ou est-ce de la sagesse ? une sagesse profonde qui a adopté cette attitude définitive devant l'impuissance et la déformation de la vie, sous le joug des cultes et des coutumes issus d'une réaction vingt fois séculaire. ... N'est-pas l'expression d'un jugement définitif, une sorte de suicide sans violence, un suicide qui rejette l'erreur de se tuer ? »

Même la grande place était pleine de cette folie comme si l'esprit de sa folie, le renoncement de sa folie, eût été couché sur elle, pâlie, grise, et sans souffle : la place : le lit ; et le ciel : le baldaquin plein d'ennui.

VI

— Teôfilo est devenu fou. Je me souviens qu'on me dit cela au retour d'un voyage. Je pensai alors à ce qu'était avant Teôfilo, à tout ce que je n'avais pas observé en Teôfilo, parce que Teôfilo était devenu un personnage qui nous intimidait, comme un ministre assis sur un fauteuil tout doré. Teôfilo, — je m'en rendais compte à présent, — sous un air de très jeune homme encore, un peu écolier, avait une violence têtue, pensait avec des regards fixes, irrité de la familiarité avec laquelle on le traitait ; et cela donnait à ses idées et à ses moments de gaîté une seconde perspective. Il était toujours plus loin que l'endroit où il était assis. Il y avait en lui quelque chose de rude et de fort que nous prenions pour de la brusquerie. Son expression trahissait une dureté accusée. Ses mains et ses jambes s'agitaient comme s'il y avait eu, réprimée en elles, une force formidable qui les eût tourmentées. A présent, nous comprenions : ne se découvrant pas d'avenir plus brillant que la folie, il était devenu fou.

Sa mère, la pauvre veuve doña Teodosia, supportait le fou, dans le fond de sa maison, pleine d'ombre, nette et douillette à force de soins incessants. Mais, un soir, il avait essayé de la tuer, et si on ne l'avait pas retenu, il

l'aurait tuée. La pauvre mère pleura, mais uniquement parce qu'il fallut le conduire à la maison des fous.

VII

Teopista était belle, malgré la folie qui déformait et empâtait ses traits et qui toutefois donnait je ne sais quel mordant intérêt à ses formes robustes et rondes.

Cette beauté, les gens en avaient accru la légende, et dans un village où il n'y avait que des figures effacées, des visages auxquels une sorte de mimétisme ôtait tout caractère, elle avait un relief saisissant.

La folie avait commencé par la faire siffler et parler d'une voix masculine. Ensuite, elle se mit à lancer en l'air tout ce qui lui tombait sous la main. Enfin, une haine féroce de l'homme s'éveilla en elle, et elle refusa même de voir son père ; elle ne voulut plus sortir de l'enclos qui entourait leur maison. Mais elle s'efforçait sans cesse d'ouvrir la porte dérobée de la cour, attirée par ce soupçon mal fondé que les portes qui ouvrent sur la campagne semblent donner sur la liberté, derrière le dos du monde, sur le chemin des aventures libres et divertissantes.

Dans ses yeux aussi, il y avait ce flegme, cette obsession, ce noir fondu, cet aveuglement, cette horreur qu'exprimaient tous les yeux, dilatés et enfoncés, à force de regarder l'inchangeant milieu : la terre, les maisons couleur de terre, les êtres couleur de terre, avec le visage même de la terre.

La folie de Teopista devint de plus en plus terrible. On

la voyait comme remplie d'une passion en quelque sorte admirable. Un jour, on finit par la conduire à une maison de santé lointaine. Cet événement bouleversa le village, devint pour lui un tourment secret. On sentit, à cette époque-là, tout le deuil concentré et sévère de Valle, toutes les transes d'un fou couvant sa folie, qui voit qu'on emmène un autre fou et en ressent un déchirement aigu, une blessure révélatrice de douleurs insouçonnées.

Teopista resta dans cette inquiétante maison de santé, en France, jusqu'au jour où, la considérant comme guérie, on la rendit à Valle. On l'y vit revenir avec joie, comme une statue de sainte qu'on aurait jadis dérobée à l'église et qui serait rendue. Tout le monde alla l'écouter parler ; elle parlait avec lucidité ; elle reconnaissait tout le monde, elle avait retrouvé sa bonne grâce de jeune demoiselle riche et de bonne famille. Mais au bout de très peu de temps, la cause immédiate de sa folie n'étant autre que le village lui-même, la disproportion et la désolation affreuse du paysage et des mœurs du pays, elle rechuta. Elle retrouverait, du reste, encore une fois la raison dans ce paysage de France, murmurant, caressant, insinuant, vaporeux, et dans l'existence choyée et *cocottesque* du grand hôtel des fous payants. Ses crises devinrent plus fréquentes ; on l'entretint de la femme de chambre, Carmen, dont elle se souvenait constamment et dont elle parlait avec affection. On lui dit qu'elle viendrait bientôt la voir.

Carmen vint très vite, — car tout cela était combiné d'avance. Elle arriva en automobile, grassouillette, joviale, un peu cynique d'allures à côté de la femme de chambre

Luisa triste, mince et longue ; et puis, sous prétexte de faire toutes trois une petite promenade sur la route, elles l'emmenèrent à toute vitesse là-bas, encore en robe d'intérieur et sans qu'elle se doutât de rien, parce qu'il est bien certain qu'elle comptait retourner le soir même à Valle.

VIII

Don Severiano était un homme distingué, d'une jeunesse terreuse et hâlée. Il devait avoir trente et quelques années. Il avait toujours eu dans les yeux une sorte d'ombre intérieure, comme si son regard se fût renfermé dans ses yeux, faisant, en s'y enfonçant, une sorte de petite caverne. Bien qu'il n'eût jamais quitté ce Valle sans eau, on aurait dit des yeux de marin, toujours sur la passerelle, comme un capitaine vigilant. Jamais il ne cessait de regarder haut et loin, en pleine mer. Toujours il avait l'air de penser à quelque chose de plus important que ce dont on l'entretenait ; peut-être à l'apparition d'un navire, d'un nuage, d'une menace de tempête à l'horizon d'une mer calme. Ses intimes l'appelaient « Severo ». Il était grand, élégant. Il mordillait sans trêve sa moustache, lentement, d'un air réfléchi, tout en regardant l'horizon bas, par delà le village nain, par-delà les routes, — même s'il se tenait devant un mur sans ouvertures. Ses rides rayaient son front, y faisaient comme un « transparent » pour ses idées. Ses mains fines et jaunes étaient lisses et polies, et comme douées d'un toucher assoiffé de volupté. Il avait une barbe comme

diaphane, un peu blonde, à peine fauve. Tout le monde se rappelait de lui des paroles tout à fait sensées, encore que prononcées avec une hauteur qui surprenait. Le caractère noble de sa personne était si présent dans la mémoire de tous qu'on avait pour lui, même une fois devenu fou, le plus grand respect et la plus grande courtoisie, en souvenir de ce qu'il avait été.

Il était le seigneur de Valle. Fils de famille riche, il s'était entêté à vivre là par reconnaissance envers ses grands-parents. Il était seul dans le village, — bien que tout le monde, dans sa propre famille, fût de tenue négligée: chemise molle et sans cravate, — seul à conserver le souci de la distinction, et à maintenir la tradition de la chemise empesée, du col à coins cassés, du plastron et des manchettes roulées en forme de cylindre, avec de gros boutons plats, à tige courte. Il était avocat. Cela lui donnait du relief ; on le voyait toujours drapé dans le prestige de sa toge solennelle, transformée à présent en une surprenante et dramatique houppelande. On le rencontrait souvent seul, revenant de la chasse, — cette chasse de Castille qui n'est qu'un entêtement vain et désespéré, et il étonnait, avec sa silhouette attentive et vigilante, comme fichée au sol, fatalement fixée, incapable d'aller plus loin, d'aller vers ce lointain dont son regard ne se détournait jamais. Pourquoi donc, à moins d'être enraciné, fiché au sol au milieu de la plaine, ne serait-il pas parti bien loin, riche comme il l'était ?

« Severo », très aimé de ses parents, comme le seul fils qui n'avait pas voulu les quitter, dès l'instant où sa folie

se déclara, fut traité comme un enfant gâté. Son père mit deux valets de chambre à son service, un pour le jour, l'autre pour la nuit. Sa mère ne vivait que pour lui, le soignait comme un de ces enfants malades qui, sur pieds déjà, ne sont pas encore en pleine convalescence. La vaste demeure, — le palais du village, — fut transformée en hôpital. Les gens qui venaient pour les commissions, jadis reçus dans la vestibule luisant et joyeux où ils lorgnaient le luxueux confort moderne des aristocrates et des rois, faisaient maintenant leurs commissions sans passer le seuil, effrayés par les cris furieux du fou et par ses bonds de chèvre sauvage. On le voyait vêtu, dans sa démence, de la toge noire doublée de velours d'un noir éclatant, sa barrette sur la tête, avec un air de noblesse incomparable, les mains trop mobiles, comme deux araignées inquiètes et irritées, descendant et remontant sur sa poitrine, le long du doux velours noir.

Sa folie était lente, et semblait recommencer chaque jour, — comment, après avoir dormi, se levait-il le lendemain, fou comme la veille ? — et elle ne présentait qu'un seul aspect dangereux : sa manie, toujours déjouée, de se tuer. On avait pris toutes les précautions possibles pour l'en empêcher ; il n'y avait pas une seule arme dans toute la maison, et tous les dangers avaient été conjurés. Il n'y avait pas jusqu'au puits qu'on n'eût recouvert d'une énorme et lourde pierre de moulin.

Il paraissait tranquille dans sa folie quand une nuit, il s'éclipsa. Comment avait-il fait ? Pendant les quelques minutes où le domestique s'était laissé aller au sommeil,

à cet instant de sommeil qui courbe la tête des plus vigilants et auquel les gardiens des prisons eux-mêmes ne peuvent résister. Où s'était-il glissé ? On fouilla toute la maison, même les grandes cuves à vin, le four, tout, sans découvrir la moindre trace d'un déplacement quelconque : le puits était hermétiquement fermé sous sa pierre énorme. On s'informa dans Valle. Les domestiques partirent à cheval, suivis des lévriers au nez fin ; ils interrogèrent les habitants des villages voisins ; ils battirent la campagne. On l'imaginait, courant éperdûment, tombant, se relevant, couvert de sang, à travers ces champs de folie, ces champs sans un abri, sans une ondulation. Les serviteurs revinrent le soir sans nouvelles. Alors, comme un homme qui, dans le cercle des probabilités, s'arrête et choisit, le père explora encore une fois toute la maison, fouilla les coins qu'il n'avait pas encore fouillés et enfin, ne voulant rien négliger, il eut l'idée de soulever la pierre du puits et de regarder dedans...

Oh ! Oh ! Oh ! Il était là ! Flottant entre les parois cylindriques comme un fœtus dans un bocal. On le retira par dessus la margelle. Il retomba sur le bord, mou comme un pantin tombé sur le rebord du théâtre de guignol. Et tous reculèrent, saisis devant le sourire qui ré-animait et reconstituait le dénouement. La scène était on ne peut plus claire : en souriant, il avait soulevé la pierre ; en souriant, il s'était penché sur le sombre et terrible abîme que transperçait un rais lointain de lumière ; souriant il avait humé l'eau, l'eau à laquelle aspirait sa soif de toutes choses, l'eau profonde de ces puits castillans, où la corde du seau est

longue, longue, presque interminable ; souriant, il était sauté dedans, comme un acrobate, s'était collé au mur comme un crapaud, et souriant toujours, mais avec plus d'acuité cette fois, ivre de la tragique volupté de se tuer, il avait, avec une force surprenante dans ses doigts longs et effilés, fait glisser l'énorme pierre peu à peu, et s'était ainsi enfermé dans une intimité merveilleuse avec l'eau, dans une cachette qu'on ne soupçonnerait jamais... (Avait-il regardé, par hasard, une dernière fois, par le trou de la pierre, souriant à la vie du dehors avec une moquerie surhumaine, inouïe ?...) Et souriant encore, il avait plongé comme un nageur dans l'eau où il ne pouvait pas nager ; et souriant toujours, il s'était peu à peu imbibé comme une éponge, imbibé jusqu'à en mourir...

En face de ce cas de folie, Valle demeura plus perplexe et plus effrayé que jamais, réprimant avec plus de force et de persévérance, — comme on réprime un sanglot qui est arrivé jusqu'à la bouche, — sa folie volontaire, seul recours passionnel dans le manque de remèdes et de dérivatifs.

IX

Doña Onesifora, — Oh ! ces absurdes noms castillans cherchés dans les excentricités du calendrier pour donner un peu de variété aux existences !... (Eleuteria, Estilita, Eufemia, Servanda, Eudoxia, Perpedigna, Oroncio, Atanasio, Caricio, Teófilo, Deogracias, Silvano, Salustiano, etc., etc.), Doña Onesifora avait été une femme d'humeur facile, — mais facile dans le bon sens, dans le sens de gaie.

Mais comme la bonne humeur, la gaieté, n'étaient pas admises dans Valle, on avait blâmé la sienne comme une inconvenance ; personne ne l'avait partagée, personne n'y avait fait écho ; des visages hostiles avaient seuls répondu à ses éclats de rire en cascades. Doña Onesifora ne souffrit pas de ce que nul ne partageait sa joie. Avec une indépendance pleine de crânerie, en se voyant devenue irrémédiablement vieille fille, elle s'était séparée de ses frères, — les hommes les plus riches de Valle, — s'était enfermée dans une de ses propriétés, et là, s'était mise à boire. Propriétaire de vignobles considérables, de *ceps* comme on dit là-bas, on la voyait toujours dans ses vignobles, avec des soins maternels, relevant la grappe souillée de terre, redressant le sarment qui traînait, faisant fonction d'épouvantail protecteur. Son vin favori, c'était le moût épais, le moût traître, qui fermente dans l'estomac, fait fermenter le cœur, monte à la tête en tant que moût d'abord, et puis, lentement cuvé, en tant que vin, dans une ivresse double et complexe... Oh ! cette passion formidable pour le moût qui bleuit les lèvres, teint le sang, barbouille le visage ! Comme conséquence de ses magnifiques saouleries, Doña Onesifora est devenue folle, mais sans jamais s'avilir. Elle demeure « la dame » dont personne ne rit, la seule ivrognesse à qui les gamins ne lancent pas de pierres. Sans se prostituer, sans sortir du droit chemin, elle se conserve ainsi allègre et trottinante.

Cependant on la voit de moins en moins. Mais on pense à elle ; on se la représente là-bas, au bas du village dans cette bizarre maison qui semble ivre-folle elle aussi, servie

par la vieille domestique qui peu à peu a donné, elle aussi, dans l'ivrognerie, à force de monter des cruches de la cave inépuisable, mais tout en conservant encore assez de lucidité pour jouir de ses rapines, pour savourer les délicieuses tranches de jambon et autres bons morceaux.

Sympathique Doña Onesifora ! On la voit se rattrapant, prenant jusqu'au bout sa revanche, elle qui n'a pu goûter à la joie arbitraire et rénovatrice, à la joie qui illumine et fortifie ; mais, par contre, maîtresse des fûts virils de l'abondante cave, épuisant les vieilles cuvées dont l'espèce disparaîtra avec elle !... O folle juste, réjouissante, intrépide !

*
* *

APOSTILLE

Tout le long de mon récit, je suis allé me disant : « Comment y mettre çà ? ... Mais comme l'idée écrasante de Valle serait incomplète si je laissais de côté un épisode essentiel, typique, merveilleux de couleur et de séduction, l'histoire de Mademoiselle Florencia, je vais la retracer maintenant, à la fin, quoiqu'il soit bien tard.

Florencia a été l'image de femme la plus passionnée et la plus ardente de toutes celles que j'ai vues.

Florencia était l'unique femme « en faute » de Valle. Ce n'était pas une femme légère. Pas du tout. C'était une vraie « demoiselle » qui avait « fait une faute » que sa famille avait cachée, mais on savait son histoire, et on la regardait

d'un air entendu, on échangeait avec elle des regards intenses, pleins d'admiration, de louange, de vénération.

Pendant la belle saison, elle se tenait assise devant sa porte, du côté de la grand'route. Ses yeux étaient d'un brun volcanique, — des antres attirants, pareils aux antres des gitanes, — avec un regard concentré, sceptique. Ils brillaient d'un scepticisme plein de sagesse et d'enjouement, d'un enjouement sacrilège, invraisemblable dans Valle. Je n'ai pas, dans tout Séville, vu de beauté andalouse qui l'emportât sur celle-là, qui concentrât en elle tant de brun tragique, ardent et délectable. (Oh, passer une nuit avec elle dans le secret de sa maison de Valle ! Quelle aventure inouïe !)

Dans nos promenades, nous nous acheminions toujours du côté de sa maison, avec le désir de la voir, d'atteindre en quelque sorte à la possession suprême, en la contemplant dans son calme d'héroïne. Elle était, elle, la seule femme qui eût *osé*, et je crois que tout Valle la considérait, en dépit de la sombre colère qu'il manifestait contre elle, avec une envie, avec une sorte d'extase illuminée, comme la déesse d'un culte anachronique et joyeux, découverte dans des fouilles à l'orée du village. Elle était l'unique figure sage, pleine d'une gouaillerie satirique et rieuse, qui nous parût libérée de la folie et du sourd fanatisme de Valle, comme si *l'épreuve* lui eût donné une lumière et une saveur grecques. Tout ce qu'il y avait de fraîcheur, d'instinct secret, d'imagination, d'incontinence dans le village s'était réfugié en elle. Florencia ne risquait pas de devenir folle ! Exemptée à jamais de la folie commune, elle sem-

blait regarder avec supériorité, dans le secret du jardin mystérieux et frais de sa paix intérieure, les êtres obscurcis et farouches parmi lesquels elle vivait. On aurait dit un de ces arbres pénétrés d'une teinte rouge, pourpre au milieu de l'hiver et qui éblouissent les jardins mornes, et tempèrent leur grise solitude pleine de cheveux gris...

O houri de Castille ! — moustachue peut-être, au nez camus, au teint de citron peut-être ! tu prenais, dans l'aridité environnante, un arome, un parfum énervant et concentré qui nous étouffait, nous exaltait, nous couvrait comme d'une ombre ardente, épaisse, moelleuse, et spasmodique ! [1]

1. Ceci est tiré de « La Boîte d'Échantillons ». (Note trad.)

EX-LIBRIS [1]

Nous espérions pouvoir envoyer le livre à l'imprimeur le jour même où nous l'achèverions ; nous nous hâtions pour cela ; mais quand nous l'avons achevé, ou quand nous étions à la dernière page, nous nous sommes arrêté net, comme incapable d'écrire cette dernière ligne et de relire le livre tout entier. Les nouveaux tremblements, les palpitations nouvelles de ces jours qui passent, nous voudrions les y mettre aussi, et il n'y a pas moyen de le faire. Deux opinions opposées apparaissent en nous : celle de publier le livre, et celle de ne pas le publier, et ce n'est qu'après un intervalle inexplicable que nous le publions, parce que nous avons fini par décider que les raisons qui militaient en faveur de l'une et de l'autre opinion n'ont aucune importance, et que le livre, demeuré inédit, aurait été dans notre vie comme un bouchon intolérable.

Tours et promenades par les chambres de la maison. Maraudages de rat. Petits regards simples qui nous font

1. Tirés de « Le Rastro »

rentrer en nous-mêmes et qui, d'eux seuls, nous dissuadent de tout.

Toutes les trivialités que notre regard surprend à présent nous font souffrir lorsque nous songeons que, bien que nous ayons de tout notre courage essayé d'être absolument libres et absolument sincères, sans la plus petite répugnance ; — bien que nous soyons francs de toute solidarité avec qui que ce soit, sans secret professionnel à exploiter, absolument nets d'ambition, — malgré tout cela, toutes ces trivialités sont restées en dehors du livre, inénarrables, d'une importance capitale... Sans doute, les autres le font plus mal, les autres ont tout oublié d'y mettre excepté les mots ; chez les autres, il y a des actions qui ont dû les obscurcir à jamais. Cela vous obsède, cela vous accable, de songer à tous les autres, infidèles à eux-mêmes, irréconciliables, pervertis, remplis d'égarements, fermés à tout, obligés à des amitiés qui les détruisent, qui rendent leur vie stérile, qui la remplissent de dépôts.

L'alcôve que rien ne peut émouvoir, pacificatrice, provocante, neutre, nous regarde du fond de la chambre où nous travaillons, promettant de nous accueillir dans son sein. Elle nous console ainsi de n'avoir rien trouvé depuis le livre, depuis cette tentative d'adultère, d'infidélité sans nom, que nous avons commise avec nous-même à cause du livre.

Nous nous mettons au balcon, et le spectacle des intérieurs voisins et de la rue, regardé de ce point de vue commode et dominant, nous accable par la pensée de choses autres que le livre, et nous oblige brutalement à les admettre. C'est une œuvre de franchise inévitable et obligatoire que celle du balcon. Comment exprimerons-nous cette manière d'être plein d'une clarté méridienne, d'une matérialité évidente, que le balcon nous donne ?... Cette réalité sonde de la rue nous laisse stupéfait et inerte. Cela nous inquiète, nous désespère d'être au balcon ; mais nous remettre au travail nous inquiète tout autant, et peut-être davantage. La rue se moque du livre et de nos pensées ; la seule chose qui empêcherait la rue de se moquer de tout, ce serait que nous y accomplissions la révolution libertine à laquelle nous songeons soudain en voyant la rue, ses intérieurs, les passants.

Le soleil de midi se raille de tout ce qui se dit et de tout ce qui s'est dit, avec un rire visible et irrésistible, ouvert sur les façades, sur les trottoirs, sur les rues montantes et sur les arbres. Sur tout cela, il fait comme s'il l'avalait tout, comme s'il le séchait, le météorisait, l'anéantissait tout.

Un désir véhément de modifier ce testament qu'est le livre s'agite en nous après que nous l'avons définitivement clos, quand déjà nous sommes entrés dans cette période d'agonie qui s'étend de l'envoi des dernières épreuves à l'arrivée des exemplaires brochés, dans cette période d'ago-

nie lucide pendant laquelle nous ne pouvons plus ajouter un seul mot au livre, pendant ce long moment où nous ne jetons plus sur les choses qu'un regard extérieur. Tout ce que nous voudrions dire !... Mais quand, de nouveau, nous commençons un autre livre, c'est que nous avons dépassé cette période d'agonie, et convalescents, nous recommençons à être obscurs, égoïstes, concupiscents, et nous ne savons plus corriger qu'un peu le testament antérieur. Cette attitude exaltée, juste, exempte de doute, n'appartient qu'à ce moment précis où nous ne pouvons rien dire.

Quel livre étrange aurions-nous aimé lire avant d'achever le nôtre ? Le désir angoissé de ce livre préparatoire qu'on ne trouve jamais, le soupçon que quelque chose d'insoupçonnable était nécessaire à notre pensée, demeurent en nous, contrariés par la hâte.

Oh! cette faute d'impression que nous avons laissée, dont nous ne tarderons pas à connaître la place, et qui est comme le péché fatal et originel de toute œuvre, commence à nous faire mal déjà, commence à nous déchirer comme une épine au front !... Oh, couronne d'épines des fautes d'impression, couronne que les pharisiens et les philistins posent à l'auteur ! Nous en arrivons à penser que tout le livre est une faute d'impression. Mais nous nous résignons en pensant que très certainement l'homme bon, l'homme qui nous comprendra, l'homme qui nous importe,

nous ôtera toutes les épines et verra tout ce qu'il y a sous notre martyre.

— Il y a déjà longtemps que vous y travaillez à cet ouvrage, n'est-ce pas ? » se mettent à vous demander, d'un ton vraiment exigeant, les amis indiscrets ; et nous, les lambins, répondons que oui, sans vouloir leur avouer que nous n'écrivons pas un ouvrage, mais que nous nous préparons en vue de l'heure inépuisable qui surprend les autres en pleine monotonie.

Il paraît que les livres ne doivent pas avoir d'influence en dehors de la lecture. Qui donc va au-delà de la lecture d'un livre ? Les hommes qui lisent arrivent à tolérer qu'on lise, arrivent à faire de la propagande en faveur des livres, mais non pas à permettre que les livres passent dans le sang ; ça, non, ça, c'est une folie, selon eux, les insensés... Est-ce compréhensible, cette insensibilité, cette duplicité, cette attitude flegmatique, cette ingratitude abusive, cet obscurantisme assassinable ?

Notre livre ne sera pas le livre fait pour être lu en une nuit, comme on lit un livre quelconque... Non... Plutôt le feu ; plutôt n'être pas ouvert ; plutôt la mort du lecteur !

Il va sans dire que tous nos contemporains sont des indécis. Cette décision de faire tout ce qu'on veut, de tout

démentir coûte que coûte, n'existe chez personne ; et combien moins encore la mise à exécution de cette décision !...

Nous avons fait un massacre en nous-mêmes, et au bout du compte, le livre n'est que de la fressure morte. La vie est un présent dont nous ne disposons pas, et dont rien ne disposera, c'est un présent insoumis, fougueux, impossible à convaincre, rebelle à toute fixation, destructeur de la cité, toujours progressif, jamais rétrospectif, auquel on ne doit rien, et qui ne laisse rien à devoir. Cette fuite du présent, cette façon de n'être pas saisissable, et d'être le compensateur suffisant, cette qualité fulminante qu'il a, démoralise, remplit d'abandon toute œuvre artistique, la fait tomber en cascade, plus ou moins belle, pour se perdre enfin sûrement dans la mer.

Devant l'accomplissement de chaque nouvelle entreprise, nous sentons de nouveau se poser à nous le problème de la paresse. La paresse est définitive. Faire quelque chose contre elle apparaît plutôt comme une négation que comme une affirmation, et il semble qu'en le faisant nous nous contredisons, nous nous manquons à nous-mêmes, nous nous arrachons quelque chose. Il semble, — et c'est ce qui nous fait douter grandement de l'action au plus fort d'elle-même, — il semble que nous faisons tout le contraire de ce que nous devrions faire, et que tout ce que nous avons fait va à l'encontre du résultat que nous en attendions. A l'oisif, — il faut le dire bien haut et bien ferme, — il

ne manque que des excuses et non pas des raisons. Il ne lui manque que de trouver le style de sa raison indubitable. Le travailleur a plus d'excuses qu'il ne lui en faut ; ce qui lui manque, c'est la raison suffisante, la raison sans fausse honte, et (pour le dire sous cette forme toute paradoxale) la raison vraiment pure. — Ne sent-on pas bien souvent qu'à sortir de la paresse, on perd, « on ne fait rien », puisque c'était dans la paresse que nous avions trouvé ce qu'il y a de plus profond dans la vie ? N'est-ce pas, — disons-le en toute inconscience, — n'est-ce pas dans la paresse que tout se fait auparavant, dans la paresse où chacun est purement soi et ne saurait être confondu avec personne, où on atteint et dépasse ce qu'on fera ensuite, ce que le travail ne pourra atteindre que lentement et partiellement ? Serait-ce à cause de l'odieux « qu'en dira-t-on ? » que nous devrions manquer à la paresse ? Travaillons le plus que nous pourrons, mais sans obscurcir en nous la vraie et pure conception de la paresse, ce droit le plus absolu de l'Homme, contre lequel pèche continuellement la société perverse et déchue.

La littérature ne sert à rien, sinon à clarifier le jour, à effacer toutes les inimitiés et tous les sentiments cruels des choses, des hommes et de la Nature. Sous le jour, inévitablement traversé par lui, elle doit avoir la volonté de périr avec lui, de se dissiper avec lui, de demeurer éblouie en lui, pénétrée par lui, élevée par lui. Cela doit, par-dessus tout, la remplir d'une étonnante finesse sournoise. Le jour,

passant ainsi à travers la littérature ne permet pas, que quoi que ce soit s'intronise, ni avant ni après. Il nous tranquillise. Cette mesure du jour égalise tout.

En avançant chaque jour dans la connaissance des choses, nous les voyons dans un concept de dérision qui nous fait parfois sourire dans la rue. Mais en allant aux livres pour y refléter cette hilarité des choses, sur le point de l'écrire, il arrive qu'en présence de ce vice d'écrire, la subtile vertu inflétrissable de la double vision s'éteint. Il est indubitable que l'état de grâce se perd quand on écrit. Mais il est clair aussi que seule l'approximation la plus grande est la plus grande victoire.

Après le livre, immédiatement après, surgit de nouveau la question : « Que préparons-nous ? » Jamais cette question n'a été plus vaine qu'à ce moment. Nous préparons notre nuit. Nous nettoyons, nous purifions les paroles, et distillons le temps. Une ferveur qu'il n'y a pas dans les grandes usines s'effectue en nous de cette manière improductive ; parce que la production est une interpellation grossière qui détonne, une action étrange et légendaire.

La nuit postérieure au livre est une nuit pendant laquelle nous nous sentons chiens des rues. La ville, avec toutes ses portes et tous ses balcons fermés, est pleine de réverbères

qui ne lisent pas, d'entrées de rues bondées d'un silence infini, d'étoiles impossibles, — et, au milieu d'elle, on remarque combien les hommes ternissent l'air ; parce que les odeurs de la nuit sont plus heureuses.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PRÉSENTATION DE RAMON GOMEZ DE LA SERNA v

LE RESTRO 1

LE CARROSSE FAMILIAL 9
LE POSSIBLE 13

CRIAILLERIES (GREGUERIAS) 17

LA CRÉATURE IMPOSSIBLE 33
ASTRONOMIES 35
LE CROCHET A SERRURES 37
PREUVES D'AMOUR 38
RESSEMBLANCES 70
MENSONGES 71
CRIAILLERIES 72

LA BOITE D'ÉCHANTILLONS 83

LE SAINT DE PIERRE 83
L'ENFANT PERDU 89
L'ADONIS AVEUGLE 90
L'APPAREIL DE TÉLÉGRAPHIE SANS FIL 90
LA HARPISTE 91
LE TACOT 94
L'AMATEUR DE COURSES DE TAUREAUX 95
A L'IMPROVISTE 97
L'EXILÉ 99
NOUVELLES CRIAILLERIES 100

SEINS 111
EX-VOTO 111
LA MÈRE ET LES DEUX FILLES 114
LES SEINS DANS LA DANSE 115
SEINS DE SIRÈNE 117
LE MATIN 118
LES AVEUGLES 120
LES SERVANTES 121
LA FEMME SANS SEXE 122
LA GÉANTE AUX SEINS COMPLAISANTS 123
LES SEINS D'ÈVE 124
SEINS DE CASTILLE 125
LES SERPENTS ET LES SEINS 126
LA HONTE 126
LES SEINS QUE N'A VU ET QUE NE VERRA PERSONNE 128
CELUI QUI TOUCHA LES SEINS DE LA REINE 129
LES SEINS SOUS LES HABITS DE VŒU 130
L'ILE DES SEINS 132
LES SEINS DANS LA VALSE 134
VARIÉTÉS ET OBSERVATIONS 135
ESPIATION 147
ERRATA 151

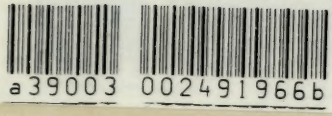
LES FOUS DE VILLAGE 153
APOSTILLE 175

EX-LIBRIS 179

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 12 DÉCEMBRE 1922
PAR F. PAILLART A
ABBEVILLE (FRANCE).

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due


a39003 002491966b

CE PQ 6613
.04A36 1923
COO GOMEZ DE LA ECHANTILLONS
ACC# 1247030